00084882

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 16 January, 2015

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

VOYAGE

EN GRÈCE

ET DANS LES ILES IONIENNES,

PENDANT

LES SIX DERNIERS MOIS DE 1821.

Ouvrage où l'on trouvera des détails sur l'insurrection des Hellènes et sur le caractère et les talens de leurs chefs ; leur constitution provisoire, et des documens sur la conduite des Anglais envers les Grecs et les habitans des îles Ioniennes, etc., etc., etc.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

DE CHRISTIAN MULLER,

PAR LÉON A***.

84882

PARIS,

CHEZ P. PERSAN ET Ce., LIBRAIRES,

RUE DE L'ARBRE-SEC, N°. 22.

1822.

F 6 414.95
Mül/Vol
848820

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

AVERTISSEMENT.

DE L'ÉDITEUR.

L'ouvrage que nous publions a obtenu un grand succès en Allemagne : nous espérons qu'il ne sera pas moins bien reçu en France, parce que son mérite repose dans les détails intéressans qu'il donne sur une contrée vers laquelle sont tournés l'attention et les regards de l'Europe.

Nous avons cru devoir ajouter au texte original des notes nombreuses et un Appendice considérable ; le lecteur, en le parcourant, y trouvera le tableau exact de la situation actuelle de la Grèce, sa Constitution et tous les documens qui peuvent l'aider à se

former une opinion raisonnée sur le caractère, les mœurs et l'énergie de ce peuple fameux, qui se réveille enfin après vingt siècles d'abaissement et d'oubli.

On trouvera dans ce volume une histoire et une description complètes, quoique abrégées, des îles Ioniennes. L'auteur a réuni à ses propres observations tout ce que Grasset de Saint-Sauveur et autres voyageurs ont observé; et en évitant leurs longueurs et leurs inexactitudes, il est parvenu à faire un tableau exact de cet intéressant Archipel, tableau qui est complété par le précis de l'histoire des îles qui le composent, depuis qu'elles sont soumises au protectorat de l'Angleterre.

VOYAGE

EN GRÈCE.

PREMIÈRE LETTRE.

Arrivée à Messine. — Agrigente et Syracuse. — Le *Lion-d'Or*. — Werther et Charlotte. — Le livre des étrangers. — Beauté de la nature à Messine. — Malheurs que cette ville a éprouvés. — La *Palazzata*. — Les femmes sont laides et le costume qu'elles ont adopté désavantageux. — Observations sur l'occupation de la Sicile par les Autrichiens.

Messine, juin 1821.

Dans la dernière semaine de juin je quittai Taormina, dont les tours sont bâties sur le roc, et j'arrivai par les montagnes à Messine ; je venais d'employer trois semaines à parcourir les côtes de l'est et du midi de la Sicile. J'avais vu Agrigente déchue de son ancienne splendeur, mais qui, malgré sa profonde

misère, commande encore le respect par ses ruines imposantes. J'avais séjourné à Syracuse, jadis si puissante, si impérieuse, et comprimée aujourd'hui par un bataillon autrichien. La fontaine de la nymphe Cyane ne m'avait offert qu'une eau bourbeuse, et l'Etna, jadis si bruyant, était silencieux; on eût dit même que ce volcan avait cessé d'exister, car je n'aperçus pas sur sa cîme cette colonne de cendres argentées qui couronne le Vésuve et qui le signale au loin aux regards inquiets du voyageur.

J'ai fait la plus grande partie de ce voyage à pied, exposé à une chaleur que nous autres Allemands comparons à celle de l'Ethiopie; aussi suis-je passablement hâlé, et j'avoue que ce n'est pas sans plaisir que je me suis retrouvé dans une des chambres du *Lion-d'Or*.

Les deux principaux tableaux qui ornent cette chambre ne sont guères propres à égayer celui que la tristesse y poursuivrait. L'un représente Werther avec l'arme qui doit finir ses peines; l'autre, Charlotte qui lui envoie cette arme. Ces deux tableaux

sont très-mal peints; mais ils ont de la vie et inspirent une profonde mélancolie. Les Français ont écrit beaucoup de fadeurs sur une situation qu'il ne leur est pas donné de comprendre; mais elle a inspiré aux Anglais quelques lignes heureuses.

Mon hôte me présenta le livre des étrangers pour que je m'y inscrivisse. Au milieu de beaucoup de noms connus je n'y rencontrai pas celui d'un ami, et je ne fus pas agréablement surpris, comme je l'avais été l'année dernière, en trouvant sur l'album des pauvres aubergistes de Sorrente et d'Ischia, le nom de Cephalides, de ce savant qui n'est plus, mais dont les ouvrages sont si recherchés par ceux qui veulent connaître le véritable état de l'Italie. Les Anglais tiennent la plus grande place dans l'album du *Lion-d'Or*. Il est peu de contrées qui aient pour eux autant de charme que la Sicile.

Par les soins des personnes auxquelles j'étais recommandé, j'obtins promptement, et à un prix modéré, une place sur un navire autrichien qui partait pour Zante. Le

capitaine me dit que j'avais trois jours pour faire mes préparatifs.

Quelques heures étaient plus que suffisantes pour préparer mon embarquement; aussi j'employai les deux journées qui précédèrent mon départ, à visiter Messine, que je ne connaissais qu'imparfaitement. Le beau dôme du roi Roger, que supportent des colonnes antiques, et les hauteurs des monts Pelores, attirèrent mon attention, et je dirigeai mes pas vers ces dernières. De leur sommet, qui domine Messine et ses fortifications, le point de vue est admirable; malheureusement le cœur est attristé à la vue des ruines immenses qui couvrent la terre de toutes parts; en apprenant qu'elles dataient du dernier tremblement de terre qui a failli engloutir Messine, je m'écriai, avec l'un de nos poëtes : « O Messine! quelque affreux qu'aient été les ravages que la » fureur convulsive de ton redoutable voi» sin ait exercés dans ton sein, tu n'en es » pas moins restée la reine des cités. En » vain ces belles colonnes qui ornaient tes » portiques et soutenaient tes temples et

» ton cirque, ont disparu ; en vain ces pa-
» lais de la Palazzata, que l'art s'était plu à
» orner, se sont engouffrés dans un abîme
» de feu ; tes ruines même rappellent ton
» illustre origine, et l'on reconnaît en toi
» cette noble et illustre fille de Messène,
» que l'antique puissance des Doriens fonda
» sur le sol fertile de la Sicile. Ne te reste-
» t-il pas cette mer où la trompeuse Scylla
» répond en mugissant aux hurlemens de
» Carybde? n'as-tu plus ces collines enchan-
» teresses d'où l'œil plane sur le Phare, sur
» les côtes pittoresques de la Calabre et sur
» les champs fleuris de Reggio, et d'où l'ima-
» gination, avec ses ailes légères, s'élance,
» sans redouter les tempêtes du cap de Pa-
» linure, dans les vallées poétiques de la
» Grèce. O Messine! malgré tous tes mal-
» heurs tu es encore la reine des cités. »

A chaque pas on trouve dans cette ville des traces de l'affreux tremblement de terre qui la bouleversa il y a trente-huit ans. Les malheurs des temps qui se sont écoulés depuis, n'ont permis d'achever que les constructions les plus nécessaires. Parmi les travaux

commencés on remarque les maisons de la Palazzata, qui la plupart ne sont encore élevées que jusqu'au premier étage. Si; quelque jour, cette rue est achevée, elle surpassera la magnificence de l'ancienne Palazzata, que le tremblement de terre a détruite avant son entier achèvement. Cette rue, qui commence au port, a, comme son nom, quelque chose de grand et de pompeux pour l'étranger qui arrive de Naples, si pauvre en constructions élégantes et en monumens imposans.

Depuis longtemps les richesses de Messine ont passé à Livourne. Il y est resté, cependant, quelques familles aisées; mais le bouleversement qui a renversé leurs palais et ravagé leurs domaines, les force depuis longtemps à l'économie. On ne voit donc pas d'équipages brillans dans cette ville, qui, sous le rapport du luxe, est à une grande distance de la somptueuse Palerme.

Après avoir admiré à Catane tant de femmes remarquables par la beauté de leurs traits et l'élégance de leur taille, j'ai été étonné d'en rencontrer si peu à Messine. Les femmes de la bourgeoisie y portent un man-

teau de toile noire qui pend jusqu'à terre, et qui est garni d'un petit capuchon. Ce costume, qui a quelque chose d'austère, contraste avec les mœurs relâchées des Siciliennes ; il est, en outre, peu gracieux, et doit être bien incommode dans un climat où les chaleurs sont excessives pendant l'été (1).

Dix mille Autrichiens suffisent pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans toute la Sicile ; quelques bataillons seulement ont reçu Messine pour garnison, et tout y est calme.

La soif de l'or, qui caractérise les Siciliens, fait désirer à la plupart d'entre eux que les Anglais occupent leur île. Ces derniers, qui y voient avec douleur les Autrichiens, entretiennent ce désir par tous les moyens possibles ; mais ceux qui concevraient quelque crainte de ces dispositions, se tromperaient. Quoiqu'il s'en faille de beaucoup que les Siciliens soient un peuple aussi mou, aussi dépourvu d'énergie que les Napolitains, cependant les séditions qui ont

(1) 32° de Farenheit à l'ombre.

éclaté à Palerme contre les Autrichiens, et plus récemment encore à Catane, à l'époque où je me trouvais dans cette dernière ville, ont été apaisées avec autant de promptitude que de vigueur et de prudence; et ceux qui se plaisent à se rappeler sans cesse les Vêpres siciliennes, oublient que la Sicile et les Siciliens de 1821 ne sont pas ceux du treizième siècle.

La police que les Autrichiens exercent dans les provinces siciliennes, aussi bien que dans le royaume de Naples, est digne d'admiration. C'est à elle qu'ils doivent de pouvoir tenir sous le frein, avec 30,000 hommes, deux royaumes et leurs capitales. N'y a-t-il pas là quelque gloire pour les armes allemandes (1)?

(1) N'oublions pas que l'auteur est Allemand, et écoutons ses exclamations admiratives sans étonnement. Ressouvenons-nous seulement que depuis quelques mois Naples et la Sicile sont couverts de potences, et que le calme qui y règne est le calme de la mort. O Ferdinand! combien ton cœur paternel a dû souffrir depuis le jour où le congrès de Carlsbad t'a donné une garde royale composée de 30,000 Autrichiens! (*L'Editeur.*)

Il est à remarquer que le brigandage a cessé entièrement en Sicile depuis l'arrivée des Autrichiens, tandis qu'il continue avec la même audace dans le royaume de Naples, même sur les deux principales grandes routes de ce royaume; celles qui conduisent de Naples à Rome et à Otrante.

Je termine ma lettre, et vous l'envoie par le Phare, avec mes vœux et mes embrassemens.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE II.

Difficulté qu'on éprouve à sortir du port de Messine pour entrer dans le Phare. — Le flux et le reflux. — Coucher du soleil. — La fiancée de Messine. — Carybde et Scylla ; leur influence sur la navigation. — Vue de l'Etna. — Le cap Spartivento. — Montagnes de Calabre. — Adieux à l'Italie et à la Sicile. — Montagnes de Céphalonie. — Calme plat. — Les dauphins. — Vue de Zante du côté de l'est. — Arrivée à Zante.

Zante, juillet.

Notre vaisseau a eu beaucoup de peine à sortir du port de Messine pour entrer dans le phare. On éprouve ici un flux et reflux périodique (1) qui ont une très-grande in-

---

(1) Ce passage pourrait paraître singulier aux personnes qui savent que les marées sont inconnues dans la Méditerranée. Ce flux et reflux qu'on éprouve dans le phare ou détroit de Messine est purement local. Le comte de Borch, dans son *Voyage en Si-*

fluence sur la navigation de ces contrées. Ayant manqué le reflux du matin pour nous mettre en marche, et un calme plat étant survenu, nous fûmes obligés d'attendre le flux suivant pour mettre enfin à la voile. Ces temps de calme donnent toujours beaucoup d'embarras aux pilotes, à cause de l'impétuosité du courant dans le détroit ; car à moins d'un vent frais et favorable, il est impossible à un vaisseau d'y pénétrer pendant le reflux.

Du milieu du détroit, le coucher du soleil, qui disparaît derrière les monts Pélores, offre un spectacle admirable. Quand j'y passai, une voûte de feu couvrait Reggio et les montagnes de Calabre, tandis qu'un reflet bleuâtre colorait la délicieuse Messine et les hauteurs qui l'environnent.

---

cile, dit : « C'est un courant réglé tous les six heures, » dont la violence est telle, que si un vaisseau voulait » s'obstiner à passer ce détroit dans le temps du » reflux, le courant le jetterait avec violence contre » le rocher de Scylla et le briserait indubitablement. »

On appelle dans le pays ce courant dangereux *rheuma*.

Malheureusement la fée Morgan, qui, sans doute, trouvait que pour mes yeux ce spectacle était assez enchanteur, ne voulut pas les récréer du charmant prodige qu'elle opère parfois au ciel de Reggio. Cette privation me retraça vivement le souvenir de la fiancée de Messine, de Schiller, et pour quelques instans je rêvai ma patrie.

La joie occasionnée sur notre bord par quelques coups de vent favorables, ne fut que de courte durée, et fit place à cette sensation pénible dont on ne peut se défendre lorsqu'il survient de ces calmes plats qui forcent le navire à rester immobile et comme cloué sur une plaine aussi unie que le marbre.

Je mis à profit le repos forcé dont jouissait notre capitaine, pour acquérir quelques notions certaines sur l'influence que les rochers de Carybde et de Scylla ont aujourd'hui sur la navigation.

J'avais vu ce dernier, lors de mon entrée dans le canal; il est situé sur la côte de Calabre, dans un lieu nommé Scylla. Son ap-

proche n'offre plus le moindre danger aux vaisseaux; il n'est donc fameux maintenant que dans la fable.

Quant à Carybde, c'est encore à présent le plus dangereux des innombrables écueils dont le détroit est hérissé. Aussi, même dans les temps modernes, a-t-il occasionné la perte de beaucoup de navires. Pendant l'automne et l'hiver, le passage du Phare est tellement dangereux, que les vaisseaux qui viennent du Levant font le tour de la Sicile plutôt que de se hasarder dans le canal. Il en est qui, faute d'avoir pris cette précaution, sont restés des mois entiers dans le détroit, sans oser reculer ni avancer, à cause de l'impétuosité des flots qui sont poussés avec violence sur Carybde et vers les autres écueils qui l'avoisinent.

C'est ainsi que l'année dernière, de deux vaisseaux qui faisaient voile de Trieste pour Gênes, l'un, afin d'éviter les gouffres et le courant, tourna la Sicile, s'arrêta quelque temps à Malte, traversa la mer Tyrrhénienne et arriva bientôt à Gênes, tandis que l'autre, au bout de quelques mois, était encore

près de Naples, fort endommagé, et même hors d'état de gagner sa destination.

Ces observations nautiques m'ont été transmises par un homme du métier; je les rapporte textuellement, sans me rendre garant de leur authenticité (1).

---

(1) Dans un Voyage en Sicile, on lit ce passage: « Je vous dirai un mot de ce gouffre fameux, tant chanté par les anciens, tant répété par les modernes, et qui ne mérite rien moins que la peine d'en parler. Je parle du gouffre de Scylla : c'est un rocher tout nu jusqu'à une certaine hauteur, au-dessus duquel est bâtie la petite ville de Scylla, avec un château fort. Les flots qui se brisent contre excitent un bruit sourd, semblable tout-à-fait à celui que les vagues font naître lorsque le vent les pousse contre quelque écueil, et je ne vois là rien que de très-naturel; mais qu'il y ait un gouffre au bas, ainsi que les auteurs grecs et latins ont voulu le faire croire, rien n'est plus faux, et nous aurions même passé dessus sans nous en apercevoir, si notre patron ne nous en avait avertis. C'est ainsi qu'il suffit, la plupart du temps, qu'un homme instruit, ou ayant la réputation de l'être, dise quelque chose; il se trouve bientôt un fou pour adopter son système, et un autre pour le chanter..... »

Je compte voir bientôt Carybde. Peut-être n'est-il

Vers le soir le vent s'éleva, et bientôt nous fûmes en vue de l'Etna et des montagnes dentelées de Taormina. On sait que l'Etna présente, depuis sa base jusqu'à sa cîmè, une surface très-unie, interrompue seulement par deux coupures peu profondes, et que par conséquent son aspect est moins romantique que celui du Vésuve; néanmoins sa prodigieuse élévation lui donne un caractère imposant. Nous jouissions d'un point de vue superbe; la chaîne des montagnes siciliennes s'étendait au loin, depuis les monts Pélores jusqu'au-delà de l'Etna, derrière lequel elles se perdaient.

Il s'en fallait que la chaîne des montagnes calabroises fût aussi belle; elle n'offrait qu'un aspect sauvage et désert, dont l'uniformité n'était rompue que par des torrens aujourd'hui à sec. Nulle habitation humaine ne s'y laissait apercevoir. Nous étions alors près du cap Spartivento.

---

pas plus effrayant que Scylla; n'importe, il vaut mieux qu'un voyageur voie dix choses inutiles que d'en laisser échapper une qui pourrait ajouter à ses connaissances.

Tandis que j'étais en admiration devant ce tableau, le capitaine vint m'avertir de prendre congé des côtes d'Italie et de Sicile, attendu que si le vent continuait à souffler favorablement, nous ne les verrions probablement plus le lendemain; cependant, ajouta-t-il, sur la route que nous avons à parcourir, il se trouve un point d'où, par un temps calme et un ciel pur, on peut apercevoir les côtes de l'Apulie (la Pouille) et l'Etna.

Un vent frais de sud-ouest nous poussa le lendemain matin avec une telle rapidité, que je me trouvai plus près du terme de mon voyage que je ne l'espérais.

Le ciel ne se trouva pas assez pur pour que nos yeux pussent embrasser le vaste point de vue dont le capitaine m'avait parlé la veille.

Le soleil allait se perdre derrière l'horizon, et, selon ma coutume, j'étais assis à la proue, un Homère sur mes genoux, lorsque le capitaine m'appela pour me faire voir, à l'aide de son télescope, les montagnes de Céphalonie. C'était le premier point de la Grèce

qui frappait mes yeux ; cet aspect a fait battre mon cœur avec autant de chaleur et de force, que celui du jeune amant qui apprend que son premier amour est partagé.

Nous ne pûmes aborder aux îles Ioniennes aussi promptement que nous l'aurions désiré, car le vent étant tombé tout-à-coup, un nouveau calme nous tint huit heures entières sur la plaine immobile, à la distance de vingt-un milles de Zante.

Les personnes qui ont voyagé sur mer, connaissent la sensation désagréable que l'on éprouve lorsqu'on est forcé de rester des jours entiers fixé à la même place, tandis que le but après lequel on aspire est sous vos yeux. Dans nulle occasion l'homme ne sent mieux son néant, et ne s'afflige avec plus d'amertume de n'avoir aucun pouvoir sur un élément qui, sans s'inquiéter des projets, des vœux, des espérances, n'agit que d'après les principes immuables d'en haut, dont le profond mystère est impénétrable pour nous.

Des milliers de dauphins se jouaient gaîment autour du navire et s'en approchaient

avec confiance, mais sans se laisser surprendre par les matelots, dont toutes les tentatives, pour s'emparer d'eux, étaient infructueuses.

Les voyageurs qui ont parcouru la Méditerranée, ont pu remarquer, comme moi, que ce poisson met dans tous ses mouvemens une espèce de grâce toute particulière, grâce qui contribua sans doute à lui imprimer, chez les anciens, un caractère symbolique : aussi Homère lui assigne une place distinguée dans la religion des anciens Grecs. Il figure dans les fables de Bacchus, et partout on le voit représenté comme le symbole du bonheur et de l'humanité. Par sa douceur et son amour pour la mélodie, il est devenu l'ami des poëtes et des musiciens; il sauve les jours d'Arion, et à Delphes prête à Apollon lui-même sa figure dans une de ses métamorphoses. A l'hippodrôme olympien, les bornes représentaient des dauphins; dans les cirques romains, c'étaient encore des dauphins qui marquaient les distances que parcouraient les chars. Nous trouvons, sur presque toutes

les monnaies des villes maritimes de la Méditerranée, la figure de ce poisson, comme emblème de bienveillance ; enfin, elle était empreinte jusques sur l'anneau qui servait de sceau à Odysseus (Ulysse).

Après une longue attente, un vent frais et propice nous poussa rapidement vers les îles Ioniennes, qui, à mesure que nous approchions, nous développaient leurs sites rians et nous découvraient leurs campagnes fertiles. J'avais sous les yeux Céphalonie, avec ses hautes montagnes, et l'île de Zakinthos, Zante, consacrée à Zeus (Jupiter).

En longeant la côte, nous fûmes obligés de conserver une direction nord et de doubler le cap Delle-Grotte. Bientôt j'aperçus les montagnes de Cyllène, sur le continent du Péloponèse.

En traversant le détroit de Chélonie, nous longeâmes le cap Tornèse, autrefois promontoire Chélonite.

Du côté de l'est, l'île de Zante paraît inculte et sauvage, quoiqu'elle soit la plus fertile et la mieux cultivée des îles Ioniennes. On n'aperçoit sur les bords de la mer que des

masses de rochers pittoresquement groupés : pas un seul village, nul vestige d'habitation. Derrière les salines, et en se rapprochant de la ville, on commence à entrevoir des traces de culture. Nous doublâmes un petit promontoire, et Zante parut à nos yeux.

Nous avions employé cinq jours et demi à notre traversée, depuis Messine.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE III.

Premier plan de voyage à Athènes. — Impossibilité de l'exécuter. — Second plan. — Hydra et Egine — Projet d'un voyage par terre à Calamata.

Zante, juillet.

Vous êtes sans doute surpris de ce que, jusqu'à présent, je ne vous ai rien dit du plan que je me suis tracé pour me rendre à Athènes. Je vais réparer ma négligence, et en cela je fais une action vraiment courageuse ; car je vais vous conter mon désappointement. Selon mon premier plan, je devais d'ici me rendre à Patras, et là m'embarquer et traverser le golfe de Lépante, jusqu'à l'isthme. Débarqué non loin de Corynthe, je gagnais promptement l'ancienne Kenchrea, d'où j'aurais profité de la première occasion pour faire voile vers le Pirée, qui n'en est point éloigné. Avec un peu de

résolution, ce projet me semblait praticable; car en Italie et en Sicile on assurait généralement qu'Athènes et sa citadelle étaient depuis longtemps au pouvoir des Grecs.

Mais ici ce plan ne fit fortune auprès de personne. On m'assura que la citadelle de Patras était encore occupée par les Turcs; que la ville n'offrait plus qu'un amas de ruines; que le golfe de Lépante, infesté en tous sens par les pirates grecs et turcs, ne pouvait être parcouru sans les plus grands dangers; qu'il serait très-imprudent de traverser l'isthme, d'abord à cause des Turcs qui pouvaient l'occuper, ensuite parce que les Grecs eux-mêmes y commettaient des brigandages et des assassinats atroces, lorsque les Turcs ne s'en chargeaient pas. De l'autre côté de l'isthme, à Kenkri, ajoutait-on, je trouverais difficilement une occasion par mer pour l'île de Koluri (Salamine), ou en ligne directe, pour le port d'Athènes, parce que le commerce y était tout-à-fait nul et toute communication interrompue. On allait même plus loin; car, en supposant qu'après mille dangers j'eusse atteint enfin Athènes,

on ne mettait pas hors de doute que je trouverais la ville presque entièrement déserte.

Ce qui est certain, c'est que les consuls de France et d'Autriche, si connus par leur bienveillance envers les étrangers, l'ont abandonnée. La citadelle, seul reste des antiquités d'Athènes, paraît être occupée par les Turcs, ainsi que l'ancien fort l'Acropolis.

Comme je me rendais difficilement à ces raisons, qui pouvaient paraître peu solides à un homme courageux et entreprenant, on ajouta que si je voulais absolument me rendre à Athènes, dans la persuasion que l'Acropolis serait tombé au pouvoir des Grecs dans l'intervalle du mois qui s'était écoulé depuis les nouvelles les plus récentes, il n'existait pour ce voyage qu'un seul chemin praticable, celui de la mer.

On me conseille donc de m'embarquer pour l'île d'Hydra, d'où j'atteindrai sans peine Egine, puis enfin Salamine, ou même directement le Pirée.

Je sens la justesse de ces représentations. Je sacrifie bien malgré moi Corinthe et son golfe; mais mon voyage est tellement lié à

tous mes désirs, mes pensées et mes sentimens, qu'il m'est impossible d'y renoncer. Je me suis donc décidé à prendre ma route par Hydra, et à continuer de là mon voyage par mer, en m'abandonnant à la Providence.

J'attends maintenant, avec la plus vive impatience, une occasion pour Hydra; mais on dit que dans les circonstances actuelles, où le commerce languit singulièrement, ces occasions sont aussi rares qu'elles eussent été fréquentes avant, et que j'en trouverais plus facilement à Calamata.

Pour me rendre à cette petite ville, située sur le golfe de Messène, aujourd'hui golfe de Coron, j'aurai trois compagnons de voyage, fort aimables, deux Anglais et un Hongrois, qui, sans doute, ont le projet de gagner le quartier-général des Grecs, établi à Calamata. Ils sont décidés à se faire débarquer sur la côte du Péloponèse, à Chiranza, et à faire la route à pied, si, d'ici à quelques jours, il ne se présente point de navire prêt à faire voiles.

Je suis d'autant plus disposé à entreprendre cette course par terre, que je désire

vivement m'éloigner d'ici, où, selon moi, j'ai déjà fait un séjour beaucoup trop long. Cependant, si le grand Dion fut obligé d'y attendre longtemps un vent favorable, lors de sa fameuse expédition contre Syracuse, ne dois-je pas, moi indigne, me tranquilliser et me consoler d'un fâcheux contretemps ?

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE IV.

A mes Amis (1).

Calamata, juillet.

Je ne puis laisser lever l'ancre au vaisseau qui part demain matin d'ici pour Naples, sans vous envoyer, mes chers amis, un tendre et vraisemblablement dernier adieu.

La destinée m'entraîne, et mon enthousiasme pour la délivrance de la Grèce va toujours croissant.

Que ceux qui seront tentés de me traiter d'imprudent, se souviennent qu'il y a longtemps que Pindare a appelé l'homme l'*insensé et malheureux fils de la lumière.*

(1) J'envoyai cette lettre de Calamata à Naples, pour qu'on la fît parvenir à mes amis ; mais ayant retrouvé à Zante le capitaine auquel je l'avais confié, je me la fis rendre, dans la crainte qu'elle inquiétât les personnes qui s'intéressaient à moi.

Je vais bientôt appartenir à l'armée des Hellènes, dont le quartier-général est dans cette ville. Puissent ces Grecs ne pas ignorer ce que voulurent et ce que firent leurs ancêtres dans leurs guerres contre les Perses, et j'entrerai avec plaisir dans leurs rangs. Je veux, en combattant et en mourant, s'il le faut, pour eux, leur témoigner ma reconnaissance pour les sentimens nobles et élevés que leurs ancêtres m'ont inspirés.

Je parle de mourir! .....

Non, ce n'est point une illusion que ce pressentiment de la mort que je ne puis ni ne veux écarter..... Non, je ne survivrai point à cette lutte, je ne verrai point la liberté de la Grèce, elle ne fleurira que lorsque j'aurai répandu mon sang pour elle.

Puissé-je seulement vivre assez pour voir arracher aux Barbares l'Acropole d'Athènes, les Propylées et le Parthénon; et puissé-je tomber au pied de ces monumens, au milieu desquels je me promène déjà en idées! J'aurai suivi jusqu'au bout de ma carrière ces hommes dont les divins écrits et les faits héroïques n'ont cessé de remplir mon âme.

Et pourquoi ne sacrifierais-je pas ma vie pour cette terre sacrée, qui, dans les temps anciens, a jeté plus d'éclat qu'aucune autre, et qui veut aujourd'hui se relever du sein de ses ruines !

Errant au milieu des tombeaux des hommes qui ont le plus honoré l'humanité, éclairé par le ciel pur qui leur inspira ces beaux vers dont la lecture a fait les délices de ma jeunesse, j'espère respirer bientôt l'air que respirèrent les plus beaux génies de l'immortelle Athènes. Si mon pressentiment doit se réaliser, je mourrai satisfait sur cette terre qui cherche à conquérir sa liberté, et je me verrai sans regret dégagé des misérables entraves qui attristent nos jours. Les ombres des grands hommes qui ont foulé ce sol planeront sur moi, m'appelleront, m'éleveront aux lieux d'où elles regardent avec commisération nos malheureux temps, ces temps privés de tout ce qu'il y a de beau et de grand.

La mort, que les Égyptiens et les Grecs ont représentée sous des images si douces, n'a jamais rien eu d'effrayant pour moi, et

depuis longtemps ses traits ont perdu à mes yeux toute leur âpreté. Les favoris des dieux ont terminé de bonne heure leurs jours; car mourir dans sa jeunesse, était, suivant l'opinion des peuples que je viens de nommer, une marque de la faveur céleste. Lorsque la prêtresse Heré, d'Argos, pria Junon de récompenser la piété de ses fils, la déesse ne leur envoya ni couronnes, ni richesses, mais le doux repos de la mort. Moi aussi, j'aurai été regardé favorablement du ciel, si, après avoir bu abondamment à la coupe du bonheur, je trouve, dans la force de l'âge, un glorieux trépas.

Je mourrai le dernier d'une famille qui finira avec moi. Certes, parmi ceux que l'enthousiasme de la liberté fait accourir en Grèce, et qui y trouveront leur perte, il en est peu que les circonstances favorisent autant que moi.

Adieu donc, ma patrie! adieu mes bons amis, je vous attends sur ces hauteurs, aux grandes Panathénées!

LETTRE V.

Départ secret de Zante. — Voyage par terre à Calamata. — Pyrgo. — Olympie. — Ruines. — Mirakka. — Arcadie et Salzbourg. — Nerrovitza. — Nous sommes attaqués et pillés par des brigands. — A qui nous dûmes notre salut. — Quel parti nous prîmes. — Ampeliona. — Phigalée. — Bassa. — Ruines. — Isari. — Krano. — Skala. — Calamata.

Zante, juillet.

Que le moment où je vous écris diffère de celui où je vous adressai ma dernière lettre! combien de dures épreuves, de sentimens douloureux et d'espérances déçues depuis cette époque!

Je ne verrai point Athènes, l'accès de ses saintes ruines m'est défendu; je ne respirerai point l'air de la ville de Pallas, je dois en hâte quitter la Grèce. Toutes les grandes idées que je m'étais formées de l'insurrection de

ce peuple, dont les aïeux moururent aux Thermopyles, se sont évanouies, et avec elles mon enthousiasme, et je dirais presque mon bonheur.

Dans une de mes dernières lettres, je vous disais que nous ne trouvions point de vaisseau dont le capitaine voulût nous conduire à Calamata. Nous résolûmes donc, mes compagnons de voyage et moi, de nous rendre par terre dans cette ville, malgré les avis de ceux qui s'intéressaient à nous.

Il fallait cacher l'exécution de ce projet aux autorités anglaises de Zante. Nous supposâmes donc un voyage dans l'intérieur de l'île, et nous donnâmes pour but à ce voyage la recherche d'une source de naphte; en réalité nous devions nous embarquer sur un petit bâtiment qui nous attendait dans un endroit éloigné du port.

Mes compagnons de voyage, qui allaient en Grèce pour le même motif, mais avec d'autres vues que moi, avaient consenti, après quelques difficultés, à aborder au village de Pyrgo, où l'Alphée, aujourd'hui

Rufia, se jette dans la mer. Je voulais voir Olympie et le fidèle Alphée, qui m'était devenu cher depuis que j'avais visité la fontaine d'Aréthuse, près de Syracuse.

Nous quittâmes l'île de Zante à la pointe du jour, avec un vent favorable; et après quatre heures et demie de navigation, nous touchâmes aux côtes de la Morée (1).

Les maisons de Pyrgo, autrefois renommée pour l'hospitalité de ses habitans, étaient abandonnées. Nous réussîmes cependant à trouver deux conducteurs, avec des mulets pour le transport de nos effets.

Au-dessus de Boulantza, les rives boisées

(1) La Morée était divisée en six contrées : l'Arcadie en occupait le centre ; autour d'elle on trouvait l'Achaïe, l'Argolie, la Laconie, la Messénie et l'Elide. La première, avec la Laconie, comprend aujourd'hui *le Braccio di Maina ;* les deux dernières forment le *Belvedère* ; l'Achaïe et l'Argolide comprennent aujourd'hui *le Chiarenza* et la *Saccanie.* Ces contrées formaient autant d'Etats souverains et indépendans les uns des autres. On peut les reconnaître sur la carte ; la division actuelle est en trois parties : Belvedère, Braccio di Maina et la Saccanie. (*L'Editeur.*)

de l'Alphée, près lequel se trouve une jolie maison de campagne, offrent un site agréable. On aperçoit dans le lointain la hauteur à pic du Phanario, ou mont Smyrna.

Nous arrivâmes bientôt à Phloka, village romantique, mais que ses habitans avaient abandonné.

L'emplacement d'Olympie est facile à reconnaître. Je ne pus sans émotion entrer dans cette vaste plaine où le génie de la Grèce a célébré ses plus belles époques, où retentirent les chants de Sapho et de Pindare, et où Thucydide traça ces belles pages que lui inspira Clio.

Je m'étendrais avec plaisir sur la topographie d'Olympie, si, comme vous le verrez plus loin, mes notes et mes dessins ne m'avaient été enlevés avec tout ce que je possédais. Je vais néanmoins vous transmettre sur ces ruines imposantes quelques détails présens à ma mémoire.

Des bords du Cladée, qui, après avoir coulé dans un ravin profond de l'est au sud, se jette dans l'Alphée, l'œil plane sur le mont de Saturne, dont la plus grande partie était

renfermée dans les murs d'enceinte de l'Altis, ou bois sacré (1). Au pied du mont étaient, au nord, le Stade, (2) dont on distingue encore la forme ; à l'est, le théâtre et le prytanée ; sur le chemin qui conduit au Stade, le temple de Stera ; au midi, le Léonidœum, et probablement l'atelier de Phidias.

Au sud-ouest du mont de Saturne, vers les bords de l'Alphée, on avait élevé le temple de Jupiter Olympien (3). Aucun fragment de colonne, aucune ruine remarquable n'indiquent l'endroit où était placé le Jupiter Tonnant de Phidias.

Les ruines de ce temple sont sans cesse visitées par les Turcs de Lalla, qui viennent

---

(1) L'Altis était un bois sacré fort étendu, entouré de murs, et dans lequel se trouvaient le temple de Jupiter et celui de Junon, le Sénat, le Théâtre, et quantité d'autres beaux édifices au milieu d'une foule innombrable de statues.

(2) C'était une chaussée d'environ 560 pieds de long sur une largeur proportionnée. C'était le lieu où se faisaient les courses à pied, et que se donnaient la plupart des combats.

(3) *Voyez* la note A, à la fin du volume.

y chercher les pierres dont ils ont besoin. Quelque jour le voyageur étonné, errant sur un sable aride, cherchera en vain les débris de ce monument où furent accumulés les chefs-d'œuvre de l'art et les richesses de la Grèce. Hélas! ce furent ces richesses, ces chefs-d'œuvre même, qui hâtèrent sa ruine. Les temples d'Athènes, d'Agrigente, de Segeste, de Pœstum, moins riches, mais peut-être plus anciens, se montrent encore avec orgueil à l'œil curieux du voyageur.

Il ne reste plus de traces du Pélopium ni de l'Hippodamium, et on ne voit que peu du théâtre.

L'Hippodrome (1), situé à l'ouest, près d'un coteau, sur la rive droite du Cladée, est encore dessiné par quelques ruines, qui appartiennent sans doute aux bâtimens destinés à la solennité des jeux.

Nous quittâmes Olympie avant le coucher du soleil, et nous nous dirigeâmes sur Mirakka, qui offre quelques ruines et quel-

(1) Lieu destiné aux courses des chars et des chevaux.

ques tombeaux. Pour y parvenir nous traversâmes un riant vallon, où se trouve le château de plaisance de l'aga de Lalla, château qui a été construit avec des pierres tirées du temple de Jupiter à Olympie. L'aga était en fuite.

Quoique Mirakka soit un très-petit village, nous y trouvâmes quelques rafraîchissemens et un logement pour la nuit.

Le lendemain matin nous traversâmes l'Alphée, pour gravir le Palajo-Phanario; en cet endroit le passage est périlleux, et rien n'égale la maladresse des habitans. Nous laissâmes nos mulets sur la rive droite, parce que notre unique but était de jouir, du haut du mont Palajo-Phanario, de la belle vue qui s'étend sur l'Elide et l'Arcadie. Le point de vue est admirable et mérite bien un léger détour; mais c'est l'acheter un peu cher que de risquer de se noyer dans l'Alphée; nous en avons eu, les jours suivans, de beaucoup plus beaux, sans nous détourner de notre route.

Nous arrivâmes enfin dans l'Arcadie par d'agréables campagnes, après avoir traversé

l'Erimanthe et le Ladon, dans le voisinage de l'ancienne Hérée. Au confluent du Ladon et de l'Alphée, nous vîmes l'île des Corbeaux, dont parle Pausanias.

Cet auteur compte vingt stades olympiques de l'Érimanthe à Hérée, et quinze stades du Ladon à la même ville. Ce calcul ne me paraît point exact, si l'on ne donne au stade olympique que deux cents pieds de Paris; car les deux distances m'ont paru beaucoup plus fortes.

Au-delà de l'Erimanthe, sur une colline isolée, est situé le village de Belesz, ou Belesi, qui est vraisemblablement l'ancienne Phrysus.

On place dans le voisinage le tombeau de Corèbe, qui le premier fut proclamé vainqueur aux jeux olympiques.

Le petit village d'Agiani, ou Stagios, est bâti au milieu des ruines de la ville d'Hérée. Cette ville, qui doit avoir été de quelqu'importance, était très-agréablement située sur une hauteur, à la droite de l'Alphée; de là on aperçoit, vers le nord, une suite de montagnes dont l'aspect est très-pittoresque. Les

soins avec lesquels les environs d'Hérée sont cultivés, soins que le défaut de bras a interrompus en ce moment, ont fait disparaître la plus grande partie des ruines. On trouve pourtant encore çà et là des colonnes d'ordre dorique, d'une pierre blanche poreuse.

Sur le sommet d'une montagne voisine, nous jouîmes d'une de ces belles vues dont j'ai déjà parlé. Un espace de vingt-cinq milles se développe à l'ouest, le long de l'Alphée; à l'est, l'œil pénètre dans les vallées de l'Arcadie; et vers le nord, les regards se reposent agréablement sur des coteaux pittoresquement groupés.

En sortant d'Agiani nous retrouvâmes l'Alphée; mais bientôt il fallut lui dire adieu, non loin de la forteresse turque de Nerrowitza, que nous eûmes soin d'éviter.

Cette forteresse, ou plutôt ce château, est située au pied de l'olympe d'Arcadie, vraisemblablement sur l'emplacement de l'ancienne forteresse d'Alipherée. Le chemin qui conduit de ce lieu à Uper-Andruzzena, offre quelques jolis sites. L'aspect même de ce dernier village est agréable, parce que

ses maisons sont isolées et séparées par des jardins, des prairies et des bosquets.

Nous avions l'intention d'aller coucher à Paulizza; mais ce projet fut renversé par une malheureuse aventure que, dans notre position, nous ne pouvions ni prévoir ni prévenir.

Vers sept heures du soir, nous aperçûmes une troupe d'hommes armés qui descendaient d'une montagne avec trois mulets; nous les reconnûmes aussitôt pour des Maniotes, à leur costume et à la manière dont ils étaient armés. Comme on nous avait avertis à Zante du danger d'une pareille rencontre, nous nous saisîmes aussitôt de nos pistolets (1).

---

(1) Il y a une remarque singulière à faire, c'est qu'il est peu de contrées moins connues que la Grèce, et sur laquelle il y ait des rapports aussi contradictoires. Pour donner un exemple frappant de ce que nous avançons, nous allons transcrire ici ce que deux voyageurs estimés ont écrit sur les Maniotes.

« Cette nation peu nombreuse, qui a été pendant plusieurs siècles répandue sur la plage occi-

Dans le même instant, un de ceux qui étaient à la tête de la troupe, tira un coup

---

dentale de la Laconie, ne descend point, comme on l'a cru, des anciens Spartiates; mais elle tire, au contraire, son origine d'un peuple qui était ennemi de Lacédémone, c'est-à-dire, des Laconiens, soustraits au joug de leur métropole, qui les traitait en esclaves.

Le chef-lieu, ou la capitale des Maniotes du nord, a été en tout temps la petite ville *d'Œtylos*. Comme la langue grecque s'est prodigieusement altérée dans la bouche des Maniotes, ils ont corrompu le nom *d'Œtylos* et substitué celui de *Vitulo*, où résidait ci-devant leur évêque, avec une troupe de Caloyers, de l'ordre de Saint Bazile, qui étaient des bandits aussi dangereux que le reste de la nation. Souvent ils allaient eux-mêmes commander des expéditions de voleurs et détrousser les marchands de la Messénie et les Turcs de *Coron*. Quand toute une semaine s'était écoulée sans qu'on eût pu faire la moindre capture, les habitans de *Vitulo* prenaient le deuil et se plaignaient amèrement de la Providence, qui semblait les oublier.

» Dans ce coin de la Morée, on ne se contentait pas d'enlever tout ce qu'on pouvait trouver par terre, on y volait encore horriblement par mer. Enfin, la côte de Maina était si redoutée des navigateurs,

de fusil ; la balle passa près de moi, et alla frapper à la poitrine un de nos mulets, qui tomba sans vie.

---

qu'ils n'osaient y toucher, même pour faire de l'eau durant la plus grande détresse des équipages.

« Pour entrer maintenant dans quelques détails géographiques touchant l'état intérieur de cette petite contrée, habitée par de si grands brigands, il faut se figurer une plage étendue de cinq à six lieues sur les bords de la Méditerranée, depuis le pied du mont Taygète jusqu'aux rochers du mont Ténare, qu'on nomme aujourd'hui le cap Matapan. Ce terrain est, de sa nature, fort aride, et on n'y trouve que quelques vallées propres à la culture de l'orge, des mûriers, des chênes verts et des oliviers d'une qualité très-inférieure à ceux de l'Attique.

» Les habitans de cette côte ont été depuis long-temps divisés en deux races très-distinctes : ceux qui occupaient la partie septentrionale aux environs de la bourgade de *Vituto*, avaient la réputation d'être moins cruels et moins atroces que les Mainotes du sud, qu'on est dans l'usage de nommer les *Caco-Vougnis*, ou les Scélérats de la montagne : exposés presque nus aux ardeurs du soleil et aux intempéries de la saison, ils sont fort basanés, et la férocité paraît peinte dans tous les traits de leur physionomie sauvage.

» C'est leur coutume de porter sans cesse des armes et de massacrer impitoyablement ceux qui,

Les Maniotes nous crièrent, après cette agression, de ne point nous défendre, mais

---

après avoir fait naufrage dans le golfe Laconique, viennent aborder à la nage au cap Ténare; ensuite ces cadavres dépouillés restent sans sépulture sur ce triste rivage, où tous les objets qu'on y découvre inspirent une profonde horreur; les habitations n'y consistent qu'en de chétives cabanes, dont la plupart sont dispersées autour des ruines d'une ancienne ville, où, depuis, les Ottomans construisirent une forteresse, qu'ils nommaient en leur langue *Turcogli-Olimionas*, pendant que les Grecs modernes, aussi ignorans en géographie que les Ottomans mêmes, l'appelaient *Maina*, dont le nom s'est depuis étendu à toute cette côte.

» Voilà à quoi se réduit dans la réalité toute l'histoire d'un peuple de brigands, auxquels on peut appliquer le trait énergique par lequel Maxime de Tyr a dépeint le génie des habitans de l'ancienne Etolie. Les Athéniens, dit-il, excellent dans l'éloquence, les Thébains dans le jeu de la flûte, et les Etoliens dans l'art de voler sur les grands chemins. »

Voici maintenant un autre langage :

« Il existe dans la Grèce une nation intéressante, dont l'origine réveille de plus grandes idées; ce sont les descendans des anciens Spartiates, connus aujourd'hui dans le Levant sous le nom de Maniotes; c'est là, c'est sur les monts Taygètes, qu'armés

de leur donner tout ce que nous avions, si nous ne voulions pas qu'ils nous tuassent ;

---

pour la cause commune, robustes, sobres, invincibles, libres comme au temps de Lycurgue, ils défendent avec succès, contre les Turcs, cette liberté qu'ils ont maintenue contre tous les efforts de la puissance romaine. C'est en vain que les Turcs ont fréquemment envoyé contre eux de nombreuses escadres et des armées formidables. Un petit nombre d'hommes libres a vaincu des milliers d'esclaves. Là se sont réfugiés, après la prise de Constantinople, les Commène, les Paléologue, les Phocas, les Lascaris, jadis souverains d'un peuple avili, et maintenant les égaux d'un peuple libre; là sont ensevelies des actions héroïques dignes d'être transmises à la postérité par la plume des Thucydide et des Xénophon ; là existe encore, et je l'ai vu, un de ces chefs maniotes, qui, ayant pris les armes à l'arrivée des Russes, enfermé dans une tour avec quarante hommes, soutint un siége contre six mille Turcs ; il s'y défendit plusieurs jours, et les assiégeans étant enfin parvenus à embraser son asile, virent sortir sanglans et couverts de blessures deux hommes, un vieillard et son fils.

« Ce sont ces peuples habitans des montagnes, qui peuvent seuls mériter le nom de Grecs et élever les autres à l'honneur d'en être dignes. » (*L'Editeur.*)

ce qui leur serait très-aisé à eux, *braves Spartiates*, à l'égard de *chiens de Francs* comme nous. Certes, ce leur était chose facile, car ces modernes Spartiates étaient au nombre de trente à trente-deux, tous, selon leur usage, munis de quatre espèces d'armes; tandis que nous n'avions que quatre combattans et six pistolets, notre ami le hongrois étant sans armes.

Malgré le désavantage et des armes et du nombre, nous résolûmes de nous défendre. Nous commençâmes cependant par leur crier que nous étions leurs amis, et que nous allions rejoindre l'armée grecque à Calamata.

Ces paroles causèrent un moment d'hésitation parmi les Maniotes. Mais après qu'un second coup de fusil eut été dirigé contre nous, ils nous répondirent en peu de mots que ce que nous disions n'était pas vrai; qu'on allait à Calamata par mer et non par terre; que nous étions des espions anglais, et que d'ailleurs on n'avait pas besoin de Francs à Calamata.

Ils s'avancèrent aussitôt sur nous. De deux nouveaux coups de fusil qu'ils nous tirèrent,

l'un blessa légèrement au bras notre ami N.; et l'autre, plus funeste, tua le plus jeune des deux muletiers de Pyrgo. L'Anglais S. riposta bravement; de ses deux coups de pistolet il renversa deux Maniotes. Mon premier coup de feu frappa à la cuisse l'un des brigands; le second ne partit pas. Dans ce moment un violent coup de crosse, que je reçus sur l'épaule, me fit perdre connaissance, et je tombai..... Lorsque je revins à moi, j'aperçus nos trois amis; mais nous étions tous attachés à des arbres.

Dans cette terrible situation, loin de tout secours, dans des lieux qui n'étaient habités que par des brigands, j'aurais regardé une mort cruelle, mais prompte, comme un bienfait. Je me rappelle encore avec plaisir la joie que mon réveil causa à mes amis, qui me croyaient mort. C'est ainsi que de courts momens de bonheur interrompent souvent la douleur la plus profonde, semblables à ces brillans rayons de lumière qui traversent un ciel sombre et orageux.

Je ne comprenais pas comment les brigands nous avaient laissé vivre, après la

résistance que nous leur avions opposée, et lorsque la supériorité de leur nombre et de leurs armes leur rendait si aisé de donner à chacun de nous le coup mortel.

Mes compagnons me racontèrent alors que c'était probablement le sort qui nous était réservé, si l'un des brigands, qui paraissait être le chef, n'eût défendu de continuer le feu ; on se contenta de nous garotter, de nous attacher à des arbres et de nous abandonner ainsi à la mort la plus cruelle, après nous avoir enlevé nos provisions et nous avoir dépouillés de tout ce qui était de quelque valeur. Après cette expédition, les Maniotes disparurent dans les montagnes avec leurs blessés, leur butin et celui de nos mulets qui avait survécu au combat. Aucun de nos paquets, quelque petit qu'il fût, ne leur avait échappé ; ils avaient même pris mon livre de dessins, et nos armes, parmi lesquelles se trouvaient d'excellens pistolets.

Nous fîmes tous nos efforts pour nous détacher ; mais ce fut en vain : le désespoir commençait à s'emparer de nous ; cependant l'espoir ne tarda pas à renaître. A

peine la nuit fut-elle venue, que nous entendîmes quelqu'un s'approcher. C'était le plus âgé des muletiers de Pyrgo qui, dès les premiers coups de fusil, s'était caché derrière les rochers et les arbres. Il nous délia, et nous causa, malgré tout notre découragement, un sentiment de bonheur qui ne peut être compris que par celui qui s'est trouvé dans une pareille situation.

Que faire maintenant ? Tout paraissait en même temps possible et impossible. Nous avions tout perdu, fors notre confiance en Dieu et en nous-mêmes. Retourner sur nos pas nous paraissait aussi impraticable que de continuer à nous diriger sur Calamata, dont nous n'étions encore qu'à la moitié du chemin. Chacun de nous rêvait silencieusement au parti à adopter, lorsque tout-à-coup notre ami S. poussa un cri qui attira notre attention. Malgré l'obscurité, qui commençait à être assez grande, nous le vîmes se baisser et ramasser son bonnet, qui était tombé pendant le combat entre des pierres et des broussailles, et il accourut vers nous d'un air triomphant. Nous le conjurâmes

de nous expliquer promptement la cause de sa joie, et il nous apprit que son bonnet renfermait des pièces d'or, et que leur conservation nous mettait à même de nous rendre à l'armée des Grecs, où nous espérions trouver des ressources.

Nous ne partageâmes pas sa joie sans verser des larmes d'attendrissement et de reconnaissance. On arrêta qu'on passerait la nuit dans la forêt, et que, le lendemain, après avoir pansé nos blessures, nous partirions de bon matin pour Calamata. Nous pouvions aussi nous rendre au camp des Grecs devant Tripolitza; mais l'ami S. préféra Calamata, et son avis fut adopté.

Nous délibérâmes sur ce que nous avions à faire relativement au vol de nos effets. On parla de faire des démarches dans le prochain village pour qu'on se mît à la poursuite des brigands, et qu'on punît leur vol de grand chemin; mais notre conducteur nous dissuada de ce projet, en nous faisant observer que dans ce moment les officiers de justice avaient disparu de presque tout l'intérieur de la Morée, et qu'il était dangereux de nous

arrêter plus long-temps dans la contrée et d'exciter la vengeance des brigands, qui étaient sans doute dans le voisinage, ou de leurs amis, lorsqu'ils sauraient que nous demandions satisfaction. Ces observations nous firent penser qu'il fallait attendre notre arrivée à Calamata pour nous plaindre. Le muletier consentit à nous y conduire, parce que nous promîmes de l'y indemniser de la perte de son mulet et de l'y récompenser : promesse que malheureusement nous ne pûmes entièrement réaliser.

Nous passâmes tristement la nuit. Il est difficile de décrire ces momens où l'homme se voit loin de ses vœux, de ses espérances, de ses projets, en proie à toute la rigueur d'un sort ennemi; il est sur-tout difficile de les décrire à celui qui n'en a pas connu de semblables ; des mots ne peuvent les lui faire comprendre.

N****. et moi, nous ne pûmes dormir. Enfin le jour, que nous attendions avec impatience, parut.

Rien ne nous embarrassait plus dans notre marche : vivres, bagages, argent, tout avait

disparu. J'avais cependant conservé ma canne de palmier, ce souvenir que j'avais reçu à Rome d'un ami chéri. Je ne regardai pas sans émotion ce compagnon qui m'était resté fidèle, et ce ne fut pas sans avoir fait quelques réflexions amères, que, appuyé sur lui je gravis la montagne qui était devant nous. Au bout de quelques heures de marche, notre vue s'étendit sur les vallées profondes et bleuâtres de l'Arcadie. De belles montagnes les séparaient. Affaiblis, souffrans de la faim et de la soif, et obligés à des égards pour celui de nous qui était blessé, nous parûmes peu sensibles à cet imposant spectacle. Nous fîmes halte au village d'Ampeliona. Là, nous trouvâmes, enfin, pour la première fois, depuis long-temps, un village habité ; les belles prairies qui l'entouraient étaient couvertes de troupeaux, et nous trouvâmes en abondance du pain, du lait, de la viande et des œufs ; toutefois, les habitans, pauvres et ignorans, firent des difficultés pour recevoir nos pièces d'or, qu'ils ne connaissaient pas. Nous parvînmes cependant à les engager à prendre un se-

quin pour ce que nous avions consommé, et pour les provisions que nous emportâmes.

Le lendemain, après avoir passé le Céladon et l'Achéloüs, nous arrivâmes à Paulizza, qui n'est composé que de quelques maisons; c'est l'ancienne Phygalée. On voit encore le mur d'enceinte de la ville, qui était défendu par de nombreuses tours rondes, souvent placées sur des rochers et au bord de précipices. Une de ces tours, située à l'est de la ville, s'est conservée; elle est formée de grandes pierres posées les unes sur les autres sans être liées ensemble par du ciment ou de la chaux. Une église offre encore des fragmens d'un petit temple d'ordre dorique. Dans une autre église, on voit des colonnes qui ont deux pieds de diamètre; le long des murs s'élèvent deux rangées de colonnes dont le diamètre n'a que seize pouces. Devant l'église on trouve des blocs de pierres qui paraissent avoir appartenu à quelque grand monument.

A l'ouest de Paulizza s'élèvent de belles collines d'où l'on aperçoit le rapide cours

de la Néda. Je n'ai point remarqué ces nombreuses sinuosités que Pausanias donne à ce fleuve. La vallée où il coule est charmante, et ses eaux, qui sont d'une limpidité remarquable, sont excessivement rapides. Non loin de ses bords on trouve des précipices effrayans dont de beaux arbres et de verts bosquets cachent les approches. A droite, étaient les tours de Phigalée, et à gauche, sur des rochers très-élevés, nous apercevions les ruines de l'ancienne citadelle; dans le lointain nous distinguions aussi d'autres ruines; c'étaient celles de Lepreum.

La position élevée de Paulizza rend la température de ce village très-froide en hiver. Dans cette contrée les montagnes sont, en général, d'une grande hauteur; mais fréquemment coupées par de profondes déchirures, elles permettent à la vue de s'étendre sur les belles et agrestes vallées de l'Arcadie. La nature, loin d'y être aimable et riante, comme on nous la dépeint, a quelque chose de sévère et d'imposant. Elle m'a souvent rappelé le Tyrol, et j'aurais pu me croire dans le pays de Salzbourg, si je ne m'étais vu en

touré de thym, de romarin, de lavande, de myrthe sauvage, de lauriers-roses, de grenadiers à fleurs en cloche d'un rouge vif, d'énormes kaktus, de figuiers, de mûriers, de mélèzes et de quelques orangers qui ont besoin d'un ciel plus ardent que celui de notre Allemagne méridionale.

Les habitations que nous rencontrâmes dans cette contrée étaient abandonnées, aussi fûmes-nous heureux d'avoir emporté des provisions d'Ampeliona.

De Paulizza à la célèbre ville de Bassœ il n'y a que quatre petites lieues. Après avoir passé devant l'Acropole de Phigalée, et sur les ruines d'un ancien bain, nous traversâmes des bois, arrosés par plusieurs ruisseaux d'un effet pittoresque. Enfin, nous arrivâmes au village d'Upperdragoge, et peu après dans celui de Skliron, où nous eûmes d'abord le dessein de nous loger très-commodément dans les maisons délaissées; mais les provisions que nous avions apportées d'Ampeliona, nous permirent de pousser encore une lieue plus loin, malgré l'extrême chaleur, et nous passâmes la nuit entre des

colonnes, au milieu des ruines de Bassæ.

Les célèbres ruines du temple d'Apollon *Epikurios* ne sont nommées ici par les Grecs que les colonnes, οι συλοι. On doit les ranger parmi les plus belles et les plus imposantes que la Grèce ait encore à montrer.

C'est d'ici que fut enlevé le fameux bas-relief, qui est aujourd'hui un des principaux ornemens du Musée britannique, à Londres, et qui représente le combat des Lapithes et des Centaures, et celui des Grecs et des Amazones.

Le temple est placé entre deux collines, sur lesquelles s'élèvent, comme en beaucoup d'autres lieux de la Grèce, des chênes séculaires (1).

---

(1) Il n'est pas rare de trouver dans les contrées soumises à la domination du Croissant, des groupes de vieux arbres, que la hache et le temps ont respectés. La vénération des Turcs pour les vieux arbres doit son origine à une juste reconnaissance; car ils leur doivent certainement une grande partie des agrémens de leur vie. C'est une chose admirable que leur verdure et leur riche feuillage se conservant pendant tout l'été, tandis que le sol environnant est

Sur une de ces collines existait, d'après Pausanias, un temple qui n'a point encore été découvert. Le même auteur parle aussi d'un temple d'Eurynome, au confluent du Lymax et de la Néda, qu'on a inutilement recherché.

Le temple d'Apollon Epikurios a cent vingt-cinq pieds de long sur quarante-huit de large; chaque côté, sur la longueur, a quinze colonnes; la façade et le derrière n'en ont que six ; l'intérieur était un hypothrum ; des colonnes ioniques s'élevaient sur tous les côtés, et entre ces colonnes on voit des niches dans lesquelles étaient vraisemblablement des statues. Ces colonnes ioniques supportaient cette célèbre frise que le vandalisme détacha et enleva à main armée (1), pour la porter sous un ciel brû-

brûlé par l'extrême chaleur. Des plantations de cette espèce, voisines d'une grande route, sont très-multipliées ; on y élève un appentis ou hangar, on y fait une petite cheminée, et le voyageur fatigué y trouve repos et abri. (*L'Editeur.*)

(1) Il est à remarquer que Wali pacha, fils d'Ali, pacha de Janina, qui était alors pacha de Tripolitza, ne voulut pas permettre l'enlèvement de la frise, et que les Anglais firent alors venir de Zante soixante hommes armés pour consommer leur brigandage.

mieux, dans une ville enfumée, où peu d'artistes étrangers iront l'étudier, où peu d'habitans en sentent la beauté. C'est un trait qui fait pendant avec le brigandage auquel lord Elgin s'est livré à Athènes ! Ces deux expéditions seront toujours aussi remarquables que caractéristiques dans l'histoire de l'art, et la postérité saura que ce qu'aucune nation n'osa, que ce qui répugna même aux Turcs, les Anglais le firent. Ce que les Turcs ne leur permirent pas d'emporter, ils l'enlevèrent clandestinement. Et ces nobles sculptures grecques sont placées chez eux à côté des vêtemens et des armes des peuplades sauvages.

Le temple de Bassœ n'est pas construit en marbre comme le Parthenon d'Athènes, mais avec une pierre dure qui n'est pas sans beauté.

De Bassœ on a une vue admirable ; on voit à gauche cette forteresse d'Ythome, bâtie sur le roc, et qui était si importante pour les Spartiates ; on distingue l'emplacement de Messène, son territoire entier et son golfe, aujourd'hui golfe de Coron ; à droite, l'Elajus, la Triphylie d'Elide, le

golfe de Cyparissia et les belles îles Strophades.

La grotte de Cérès, qui, d'après Pausanias, doit avoir été dans le voisinage, n'a pas encore été découverte: elle a probablement été détruite par un de ces tremblemens de terre si fréquens en Morée.

Au sud-ouest est le mont connu dans l'antiquité sous le nom de *Kerausios*, et aujourd'hui sous celui de Tetrazi. Nous en gravîmes la plus grande partie pour arriver à Isari.

Au-delà de la Néda, dans la direction du midi, est un village appelé Kokolatri. Les ruines qu'on y trouve sont, suivant l'opinion de plusieurs voyageurs, les ruines de l'ancienne Ira, capitale de la Messénie, au temps d'Aristomène.

Nous passâmes la nuit sous les chênes qui sont sur les hauteurs.

Le lendemain, sans nous arrêter aux points de vue qu'on a du mont Tetrazi, ni aux faibles débris d'antiquités qu'on rencontre çà et là, nous arrivâmes bientôt à Krano.

Krano, qui n'est plus aujourd'hui qu'un médiocre village, paraît avoir été l'ancienne ville Messénienne de Kromon.

A environ deux cents stades olympiques de Kromon, Pausanias place le lieu qu'il appelle Nymphada; nous y vîmes plusieurs sources.

Dans la même direction, mais vingt stades plus loin, se trouvait le Hermœum, sur les limites de l'Arcadie et de la Messénie. Cet Hermœum était à quarante stades au plus de Mégalopolis et à quinze stades de Phœdria; et Phœdria, dont il est resté des ruines, doit avoir été sous Isari, près de Constantino. Cette position du Hermœum, qui était la limite de la Messénie et de l'Arcadie, porte à croire que le mont Kerausios ne faisait pas partie du territoire de Mégalopolis.

De Krano à Sakona, c'est-à-dire pendant l'espace d'environ cinq lieues, on descend toujours.

Sakona est situé dans la plaine Messénienne de Henyklaros, quoique plusieurs

auteurs placent Henyklaros plus au midi, entre Orchalie et le golfe.

Nous parcourûmes une colline, sur laquelle des ruines de murailles annoncent qu'une ville a existé; nous traversâmes ensuite une quantité de ruisseaux et de torrens, qui, pour notre bonheur, étaient presque à sec.

Non loin de Skala, nous trouvâmes sur une montagne, dans un chemin bordé de rochers, une espèce de mosaïque naturelle, assez extraordinaire. De cette montagne nous vîmes de nouveau le golfe de Messène.

Le village de Skala est situé sur une des hauteurs qui séparent les plaines de Heniklaros du Grand-Pamisus, et qui s'étendent du mont Ythome aux montagnes de la Laconie. Ythome s'appelle aujourd'hui Bourkano.

Skala paraît être sur l'emplacement de l'ancienne Orchalie.

Le chemin qui conduit de Skala à Calamata n'offre rien de remarquable: seulement, à une lieue de Skala, on aperçoit encore les restes d'un temple, sur un rocher

au pied duquel se trouvent une source et un petit étang. La source est celle du Grand-Pamisus, dans lequel on purifiait les enfans.

Par un chemin creux, sur les bords duquel s'élèvent de beaux oliviers, des mûriers et des mélèzes, nous arrivâmes assez tard dans la soirée à Calamata. L'air était embaumé par les orangers.

Calamata est située comme au milieu d'un jardin, dans une contrée très-riante et très-fertile. A côté de la ville est la citadelle qui a été enlevée aux Turcs. La ville est au pied d'une colline, à un bon mille de la mer. C'est vraisemblablement l'ancienne Calamé, où était le temple de Diane Timnatis, quoique quelques savans soient d'un avis différent, et qu'entr'autres l'Académie des Sciences de Berlin place ici Henyklaros, dans sa carte de l'ancienne Grèce méridionale.

LETTRE VI.

Quartier-général des Grecs. — Antipathie des Grecs contre les Francs. — Troubles. — Pénurie d'argent, de provisions, de munitions, etc. — Pas un plan fixe d'opération. — Nul élan généreux. — Trahison. — Soldat Moreate rebut des hommes. — Siége du fort Monombasia. — Gloire stérile. — Nouvelle résolution. — Conseil. — L'honneur. — Mes adieux à la Grèce. — Retour à Zante. — Ruse nécessaire.

Zante, juillet.

Si les incidens fâcheux de mon voyage ont inspiré quelqu'intérêt à mes amis, ils n'en prendront pas moins sans doute aux peines bien plus amères encore qui m'attendaient à Calamata; à Calamata où mes plus chères illusions furent détruites !!!

Notre inclination et la nécessité nous avaient conduits dans cette ville avec l'intention d'y prendre du service dans l'armée

grecque, dont le quartier-général campait sous ses murs.

Je me suis bien promis de parler avec ménagement de tout ce que les Grecs nous ont fait souffrir pendant notre séjour au milieu d'eux ; je crois devoir cette réserve à la cause sacrée qu'ils soutiennent avec si peu de dignité.

Nous trouvâmes à Calamata le soi-disant quartier-général des Grecs. Ce n'est, à proprement parler, qu'une réunion d'hommes peu capables, dont les trois-quarts n'ont de militaire que le titre d'officiers. Le plus grand nombre est d'origine grecque ; quelques Français et un lancier polonais de Napoléon se trouvaient parmi eux.

Nous commençâmes par faire quelques démarches près des *Duodécades*, concernant le vol qui nous avait été fait. Nous savions, à n'en pouvoir douter, que la plupart des brigands qui nous avaient dévalisés étaient habitans de Calamata, et nous espérions, en donnant une note exacte des effets volés, parvenir à reconnaître nos voleurs ; cependant on nous avait prévenu qu'ils pourraient

bien trouver un appui près des duodécades mêmes.

Nos plaintes furent effectivement très-froidement accueillies, et l'on parut surpris qu'il nous vint en idée de nous plaindre, dans la Morée, d'un tel événement. Tout secours nous fut donc refusé, et ces Messieurs eurent la bonté de nous déclarer avec franchise que des recherches à cet égard étaient aussi inutiles qu'impossibles.

Loin qu'il nous fût accordé quelqu'allégement à notre malheur, les Grecs n'y compatirent même pas; on nous fit sentir, au contraire, et sans aucun ménagement, tout le mépris professé par les Moréates pour les Francs (1), mépris réellement aussi ridicule qu'incompréhensible chez des hommes qui ne sont rien par eux-mêmes, et qui ont appelé avec tant d'instance des secours étrangers.

Cependant les grands mots, les phrases à effet étaient constamment répétés, et le

(1) En Grèce, en Turquie et dans tout l'Orient, on donne le nom de *Francs* à tous les peuples de l'est, du midi et du centre de l'Europe.

souvenir des Spartiates rappelé jusqu'à satiété ; mais toutes ces vertus antiques, dont les Moréates parlent avec tant d'emphase, n'ont laissé aucune racine, et ne se remarquent ni dans leurs mœurs, ni dans leurs actions. Point de discipline militaire; manque absolu d'instruction ; aucune idée de subordination, et avec, ou sans tout cela, le dédain superbe et plaisant dont je viens de parler, et qu'ils affectent plus particulièrement encore envers les deux nations dont ils ont tout à craindre et tout à espérer. Joignez à tout ceci un désordre extrême dans les finances ; car il est bien rarement question de la solde militaire. Les ressources des Grecs, en Morée, sont, il faut le dire, presque nulles. Chacun vit de rapines, de pillage ou de ressources personnelles. Dans un tel état de chose, il est bien impossible de fournir aux troupes même le plus strict nécessaire, et bien plus encore de leur procurer des munitions de guerre suffisantes; celles que les vaisseaux français et américains ont débarquées et vendues à crédit, sont loin de pourvoir au besoin général.

Les chefs de l'insurrection grecque n'ont aucun plan d'opération, et à Calamata on a même trouvé étrange que j'eusse l'air de croire qu'on devait s'en occuper; le prince Ypsilanti se trouvant avec le héros Kolocestroni devant Tripolizza, on imaginait qu'il n'y avait d'autre mesure à prendre que d'arracher aux Turcs toutes les forteresses. Ceci sera déjà fort difficile; car les Turcs, qui connaissent, par des expériences multipliées, le sort qui les attend, s'ils se rendent, opposent partout la résistance la plus vigoureuse, quoiqu'ils manquent d'artillerie et soient dénués de toute connaissance dans l'art de fortifier les places; en outre, beaucoup de ces forts renferment des garnisons considérables.

Je m'avisai un jour de faire observer qu'il serait utile peut-être de garder avec soin les lieux fortifiés de l'isthme, ainsi que les défilés du *Géranion*, et de se mettre par-là en mesure de repousser ou d'arrêter l'armée ennemie, chose à laquelle ne parviendraient point les petits détachemens disséminés dans le pays. J'ajoutai qu'il me semblait urgent

d'adopter ce système de défense, parce que l'armée grecque de la Moldavie et de la Valachie, ayant été presque entièrement détruite, les Turcs profiteraient des avantages qu'ils avaient obtenus, pour envoyer en Morée un corps d'armée capable de dégager les troupes ottomanes renfermées dans les citadelles. A ces conseils, qui me semblaient dictés par la prudence, on ne répondit que par le persifflage, et je commençai même à croire qu'il m'était échappé quelques sottises, lorsque le suffrage d'un brave officier français vint me rassurer et me mit à même d'apprécier la légèreté des Hellènes.

La nouvelle des pertes multipliées éprouvées par l'armée d'Ypsilanti en Moldavie et en Valachie n'obtenait ici aucune croyance parmi les Grecs; ils ne répondaient jamais aux preuves, malheureusement trop vraies, qu'on leur fournissait, que par un sourire de vanité et de suffisance.

Le vrai sentiment de l'honneur, celui qui conduit à la victoire et à l'immortalité une armée qui combat pour sa liberté; ce sentiment, dont les Hellènes, sur-tout, de-

vraient être animés, s'ils voulaient se rendre dignes de leur origine et de leurs ancêtres; ce sentiment, je le dis avec assurance, est étranger à l'armée grecque de la Morée.

Les soldats ont à-peu-près les mœurs de ces *manteaux rouges* (pandoures), qui jadis faisaient la honte des armées comme l'effroi des campagnes: jamais la valeur ne conduit leurs pas; l'intérêt le plus vil, le plus rapace, dirige seul tous leurs coups.

On a reproché depuis long-temps aux Grecs Moréates d'être plus cruels et plus perfides *entre eux* que ne le sont les Turcs *envers eux*. Ceci est, je le dis avec peine, ceci est à la lettre; naguères mus par des passions odieuses, ils s'entre-dénonçaient et se traînaient mutuellement devant les tribunaux des pachas et des beys. Aujourd'hui on les voit encore, agités des mêmes fureurs, provoquer près de leurs juges des sentences de mort, des arrêts de confiscation.

Aucun des officiers qui remplissent les cadres de l'armée ne peut supporter de voir le mérite récompensé dans la personne d'un de ses camarades; et ce qui les choque au-

delà de tout, c'est l'apparition d'un étranger dans leurs rangs. Je ne blâmerais pas cet éloignement, s'ils avaient en eux-mêmes de quoi se suffire ; mais sans instruction, sans expérience, comment feront-ils pour prendre une attitude respectable de défense, sans ces mêmes Francs dont ils semblent repousser les secours, après les avoir si vivement sollicités ? Ils devraient bien, dans leur seul intérêt, se garder de négliger un appui qui leur est encore si nécessaire.

Presque tous les simples soldats Grecs de la Morée sont Maniotes ; il est à-peu-près impossible à des Européens de concevoir leurs mœurs et de décrire leur caractère et leurs habitudes. Vains de leurs aïeux, dont ils n'ont, ainsi que tous les Grecs sans éducation, que des idées confuses et bizarres, ils se glorifient d'une illustre origine, tout en se livrant à la crapule la plus honteuse ; celle-ci, de plus, est couronnée, chez ces hommes abjects, par une lâcheté et une poltronnerie sans exemple ; et malheureusement, malgré tout ce qu'on a écrit de leur valeur, ils ne montrent un peu d'énergie que lors-

qu'il s'agit de dérober un cheval, un mouton, ou tout autre objet; mais un ennemi valeureux qui n'offre à leur cupidité aucun espoir de rapine, les trouve toujours sans force et sans courage.

Les Turcs sont individuellement plus braves que les Grecs de la Morée. Cette observation s'est trouvée justifiée en toute occasion, mais plus particulièrement dans le singulier blocus de la petite forteresse Monombasia, occupée par les troupes ottomanes. Celles-ci voulurent essayer de repousser le fer à la main les Grecs, quatre fois plus nombreux qu'elles; mais à chaque sortie les lâches Moréates s'enfuyaient. Les Turcs imaginèrent enfin un moyen assuré de les retenir; ils s'avisèrent d'attacher une vieille vache du côté où ils voulaient opérer une sortie. La ruse ne manqua pas son effet : les Grecs, dès que la nuit fut venue, donnèrent tout droit dans le panneau; les mugissemens excités de l'animal furent pour eux une indication suffisante qui les décida à courir de ce côté; et trop occupés du désir de saisir et d'emmener leur proie, ils n'eurent pas le temps de fuir

à l'aspect de l'ennemi, qui vint fondre sur eux, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers; ces derniers, victimes de l'acharnement avec lequel les deux partis se font la guerre, furent mis à mort impitoyablement.

Ce siége offre quelque chose d'étrange et même de burlesque. Les Grecs l'entreprirent précédés d'un grand canon de fer, dont ils se servaient plus maladroitement encore que les Turcs ne gouvernent leur artillerie. Ce canon était placé à une telle distance du fort, que les boulets ne pouvaient porter jusque dans ses murs, et cette précaution était inspirée aux Grecs par la crainte.... de l'artillerie turque. Ils s'acharnèrent ainsi pendant plusieurs jours à une attaque illusoire; et, avec autant d'inconséquence que d'inhabilité, ils prodiguèrent des munitions précieuses dans leur position; enfin, n'obtenant, comme on le pense bien, aucun résultat, ils abandonnèrent le blocus en poussant des cris épouvantables et en proférant les plus furieuses menaces. Les Turcs se maintinrent quelque temps en-

core; mais quelques officiers étrangers ayant forcé les Grecs à les bloquer de loin, la famine et la misère les forcèrent à se rendre. Ils furent tous massacrés, malgré les promesses formelles stipulées dans la capitulation.

Lorsqu'on voit un Grec portant deux pistolets, un takan (long poignard), et un couteau dans sa ceinture, armé en outre d'un énorme fusil; lorsqu'on le voit, dis-je, s'avancer ainsi vers l'ennemi, en affectant un air martial, on le prendrait volontiers pour un acteur s'élançant sur la scène dans le rôle de *Miles Gloriosus*. Peut-être aussi pourrait-on le croire animé de cette valeur sauvage qui emporte les Turcs, dont les Hellènes ne sont que trop souvent les serviles imitateurs. Mais en concevant d'eux cette idée, on se tromperait étrangement; ils accablent, selon un antique usage, leur ennemi d'invectives grossières qui leur sont bien rendues; mais ils l'attendent rarement, quand celui-ci se présente en force et fait bonne contenance.

Voilà les descendans de Spartiates; voilà les Moréates, qui des tous ces Grecs sont

sans contredit les plus vains et les plus lâches. Où est ce caractère ferme et modeste des anciens Doriens? Que sont devenues ces âmes valeureuses, indifférentes aux biens de la terre comme aux souffrances du corps? La race en est-elle éteinte à jamais? Et tout ce qui fut grand et beau passe-t-il sans retour? Certes, si on compte sur la régénération des Grecs, je crains bien qu'on l'attende long-temps.

C'est ainsi que s'offrirent à moi les Grecs de Calamata; les étrangers que je trouvai dans cette ville m'en dirent bien plus de mal encore; je m'abstiendrai de parler de ce que je n'ai pas vu moi-même (1).

Le commandement de plusieurs petits

(1) L'enthousiasme avec lequel l'auteur de ce voyage parlait de la Grèce dans ses premières lettres, est bien tombé. Est-ce la faute des Grecs, ou bien l'auteur parle-t-il comme un mécontent que des espérances déçues ont irrité..... C'est ce que nous ne pouvons décider. Mais, malgré l'intérêt que nous portons aux Grecs, malgré les vœux que nous formons pour leur liberté, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que ce que tous les voyageurs

pelotons de Moréates a été donné à quelques officiers français et allemands. Ces chefs ne se dissimulent pas le désagrément de leur position ; détestés des soldats, en leur qualité de *chiens de francs*, peu ou pas soutenus, et encore moins secondés par le gouvernement, ils craignent à tout instant de se voir sacrifiés par la haine publique. Joignons à tout cela qu'ils touchent très-rarement leur solde, et qu'à chaque réclamation on les renvoye à des temps plus heureux et à leurs propres ressources. Tous désirent vivement abandonner un service aussi rebutant ; mais ils n'en ont pas les moyens.

Très-peu de jours passés à Calamata m'en apprirent assez ; ma résolution fut prompte, mais ferme. Plutôt mourir ! m'écriai-je, que de prendre parti dans ces bandes, avec lesquelles il n'y a que de la honte à moissonner ! Mon idéal des Grecs était tombé de bien haut, et je ne vis plus dans la Morée

---

nous ont rapporté depuis trente ans du caractère des Hellènes, ne confirme que trop le récit de M. Muller. (*L'Editeur.*)

qu'une déplorable réalité pleine de dégoût et d'horreur.

Mon ami S., le bon N. et le brave hongrois, trouvèrent dans l'amertume de leurs plaintes, hautement proférées, quelque soulagement à leur désappointement. Aucun d'eux ne pouvait non plus se faire à l'idée d'appartenir à ces misérables hordes. Je leur conseillai d'aller trouver le prince Ypsilanti devant Tripolizza et de lui présenter leurs lettres de recommandation. J'ajoutai, que sans doute ils trouveraient là, par l'influence du prince, les choses bien mieux organisées qu'ici, et que probablement l'honneur national y avait aussi un tout autre élan; mais ce qu'ils apprirent du camp des Grecs, par des hommes dignes de foi, ne leur laissant à cet égard aucune espérance, ils se décidèrent à quitter au plus tôt non-seulement Calamata, mais la Morée même.

Il restait encore à S. deux pistoles sur la petite somme qu'il était parvenu à soustraire aux brigands; son caractère noble et généreux ne lui permit pas de chercher à profiter de ce faible secours pour se sauver seul

de notre commun naufrage. Nous parvînmes à obtenir d'un batelier zantiot, qu'il nous conduirait jusqu'à Zante pour cette faible rétribution, et qu'il nous défrayerait pendant le trajet. Arrivés là, nous nous abandonnions à la providence.

Nous quittâmes Calamata dès le lendemain même de cet accord.

C'est donc ainsi que je devais quitter la Grèce, ce pays objet de mes plus beaux rêves! je partais pauvre, dénué de tout; au lieu des douces illusions qui m'avaient accompagné en arrivant, je n'emportais que des regrets! Cependant mon parti était pris, j'abandonnai de vaines chimères, et renfermai ma vive douleur au fond de mon cœur.

Nous passâmes rapidement devant Coron, occupé et défendu opiniâtrement par les Turcs. Cette forteresse est l'ancienne Coronnée Messénienne.

Le jour suivant, je n'aperçus pas sans plaisir, dans le lointain, le promontoire de Ténarium, à présent Matapan, ou Maina; son sommet, doré par de légers nuages de pourpre, offrait un coup-d'œil magnifique.

Contrariés ensuite dans notre course par un *salano* brûlant (vent de l'Orient équinoxial), nous tournâmes lentement les eaux des îles de Sapienza et Caprara, et passâmes de même devant le fort Modon ; ce fort est un de ceux que défendent encore les Turcs (1). Madon est la Mathone Messénienne.

Malheureusement nous n'aperçûmes que de loin Sphacteria et la vieille Pylos de Nestor. Cette dernière, transformée en une citadelle, se nomme actuellement Navaria (Navarins.)

Les deux jours suivans, toujours en vue de l'Élide, nous traversâmes avec rapidité le golfe Cyparisse, et passâmes au milieu des belles Strophades ; bientôt nous nous trouvâmes à la hauteur de Zante.

Nous avions en vue la côte sud et sud-est de cette île, dont l'aspect est plus riant et

(1) Depuis que l'auteur a quitté la Grèce, les Grecs se sont emparés de Modon. Dans la note B, de l'Appendice, le lecteur trouvera un tableau rapide des succès obtenus par les Grecs depuis quelques mois. (*L'Editeur.*)

le sol plus fertile que celui de la côte de l'ouest. J'entrevis aussi de là le vieux Célatus Zacinthien.

Il s'agissait actuellement, pour nous, de tromper la vigilance anglaise. Partis de l'île sans passeports (nos papiers étaient restés à la police), nous étions censés n'avoir fait qu'un tour dans les environs. En laissant connaître notre voyage, nous aurions été soumis à une quarantaine et à mille autres désagrémens. Nous songeâmes donc à profiter de la nuit pour nous approcher des côtes et tâcher d'y aborder sans être aperçus par les gardes. Notre batelier, après nous avoir débarqués sur une pointe de rocher, d'où nous nous élançâmes sur plusieurs autres, et enfin heureusement sur la rive, gagna le large afin d'entrer le lendemain paisiblement dans le port de Zante.

Tout réussit cette fois aux malheureux. Nous prîmes un sentier que nous connaissions, et arrivâmes à Zante sans encombre; nous retournâmes dans notre ancienne demeure, comme si nous revenions de la campagne. On crut que nous avions par-

couru l'île dans tous les sens, fait quelque exploration curieuse, et sur-tout cherché à reconnaître les sources de Naphte.

Notre sort ne pouvait plus rester incertain, il fallait prendre un parti. Adressés et recommandés à des personnes aussi bonnes que généreuses, nous trouvâmes près d'elles tous les secours désirables, non-seulement pour parer à notre détresse actuelle, mais encore pour nous aider à nous remettre en mer.

Nos routes, désormais, n'étaient plus les mêmes. Je renonçai pour mon compte au projet d'aller à Malte et de là en Italie. Mes compagnons, au contraire, crurent devoir se diriger vers Naples. Heureusement nous trouvâmes, dès les jours suivans, des occasions favorables à l'exécution de nos plans divers. Cependant le départ de mes amis précéda le mien.

Ce fut un moment solennel que celui où nous nous séparâmes, probablement pour la vie. La sympathie nous avait rapprochés et engagés à partir ensemble pour la Grèce; ce sentiment, fortifié par nos malheurs com-

muns, était à présent aussi tendre que profond. Le bon S. avait sur-tout acquis, par sa conduite désintéressée, des droits sacrés sur nos cœurs. Nous nous quittâmes tristes, mornes, silencieux, et sans échanger une parole. Les grandes émotions, je crois, ne s'expriment pas autrement.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE VII.

Guerre d'indépendance des Hellènes. — Politique d'une puissance étrangère. — Justice et importance de cette guerre. — Illégitimité de la domination Ottomane sur la Grèce. — Différence et ressemblance entre cette guerre et d'autres du même genre. — Ce n'est point une guerre nationale. — Il manque un chef habile. — A. Ypsilanti, D. Ypsilanti, Kutakusi, Kantakuzeno, les frères Kisko, Kolokotroni. — De la guerre en Morée. — Prise des petits forts. — Lâcheté des Moréotes. Forteresses considérables. — Tripolizza. — Excellent esprit des îles, particulièrement d'Hydra et de Spezia. — Les héroïnes Robelina et Macrogénie. — Guerre en Rumilie. — Janina. — Ali-pacha. — Servieus. — Sulti. — Parga. — Odysseus. — Ancienne armée d'A. Ypsilanti. — Forces des Grecs et des Turcs. — Plus de Grèce antique. — Dégénération des Grecs. — Eloge de la justice et de l'équité des Turcs. — Affaiblissement de la Porte. — Malgré cela sa supériorité. — Conjectures. — Question importante. — Préparatifs des Grecs. — Changement de route. — Dernier vœu. — Conviction.

Zante, août.

Je ne veux point quitter la Grèce sans vous faire part de mes réflexions sur la guerre d'indépendance des Hellènes ; elles m'ont

été suggérées par mes seules observations ; mais des hommes bien instruits et impartiaux ayant daigné me communiquer les leurs, ce n'est pas sans quelqu'orgueil que je me suis trouvé d'accord avec eux.

Dans les événemens qui, depuis peu, se sont succédé dans cette contrée, je vois bien moins les effets d'un mouvement national que les résultats de la politique habile d'une puissance étrangère ; mais je veux considérer ces événemens, abstraction faite de cette influence.

Le soulèvement des Grecs contre l'oppression cruelle et injuste des pachas, leur tentative pour secouer le joug d'un gouvernement qui non-seulement tolérait d'odieux abus, mais les consacrait même en principe ; ce mouvement des Hellènes, dis-je, est incontestablement une des plus belles époques des temps modernes, et ne peut, en héroïsme, être comparé qu'à la guerre de délivrance de l'Allemagne.

La domination de la Porte est devenue illégitime, et a été regardée comme telle en Europe, depuis l'époque où ce gouverne-

ment a osé enfreindre les droits sacrés de l'humanité.

Les Grecs long-temps ont réclamé près de lui protection, justice et humanité. Leurs réclamations étant restées sans effet, c'est les armes à la main qu'ils demandent leur indépendance. Une seule chose les forcerait à poser les armes, c'est si le divan leur offrait, avec des garanties suffisantes, les droits dont jouissent tous les peuples de l'Europe.

Le siècle dernier avait déjà vu les Grecs faire quelques efforts pour améliorer leur sort; mais ces mouvemens partiels, qui eurent lieu dans la Morée et dans la Grèce occidentale, ne produisirent aucun résultat. Ceux qui, cependant, d'après ce que je viens de dire, croiraient que la guerre actuelle des Grecs contre les Turcs est une guerre nationale, seraient dans une grande erreur; elle n'a jusqu'à présent rien qui pourrait lui donner ce caractère. Des peuplades entières, et spécialement les descendans des plus fameux héros de l'antiquité, les habitans de l'Attique, de Mégare, de Thèbes, etc., n'ont encore pris aucune part à la querelle. Plus

de cinq mille Moréotes, en état de porter les armes, ont abandonné le Péloponèse pour se réfugier à Zante, donnant pour prétexte à leur insigne lâcheté l'impossibilité de se procurer des armes pour la défense de leurs foyers. Mais cette excuse est un grossier mensonge : on sait que les Moréotes sont tous abondamment munis de pistolets, de poignards, etc., et qu'à l'imitation des Turcs ils en font sur eux une sorte d'étalage. D'ailleurs, en supposant même qu'ils éprouvassent une semblable pénurie, ne savent-ils donc pas qu'un morceau de fer fixé au bout d'un bâton est une arme formidable entre les mains de l'homme courageux qui combat pour la liberté.

Plus de trois mille habitans de l'ancienne Arcananie se sont également sauvés dans les îles de Céphalonie, de Saint-Maur et autres.

A l'exception de quelques princes, dont les vues ambitieuses sont connues, on n'a point vu les rangs élevés de la société prendre part à cette lutte ; et loin que les habitans qui jouissent de quelque fortune aient se-

condé les insurgés, beaucoup d'entre eux ont blâmé leur entreprise.

On souriait péniblement ici en lisant dans les journaux étrangers l'énumération de tous les sacrifices et dons patriotiques des Grecs. Le fait est que l'on n'y a rien vu qui approchât de ce qui a eu lieu en ce genre avec tant d'élan, en Russie et en Allemagne; et c'est, au contraire, à leur indigne froideur que l'on doit attribuer le peu de succès de leurs armes jusqu'à ce jour. Comment agir efficacement quand le plus puissant mobile manque, et que la privation se fait sentir partout, paralyse tout? Il est reconnu que cette guerre a commencé sur les bords du Danube beaucoup trop tôt, et bien avant que les préparatifs en fussent terminés. On dit qu'elle ne devait éclater que dans le cours de l'automne de 1822. Aussi rien n'était préparé, aucune résolution prise, ce qui explique la marche indécise et vague des opérations.

Mais ce n'est pas seulement de l'argent, de la poudre, du plomb et du canon, qui manquent pour conduire à bien la cause

sacrée, c'est un des hommes rares dont le caractère et le génie sont seuls capables de donner aux grands événemens une bonne direction, c'est un de ces êtres supérieurs, qui, par leur nature même, ne peuvent tendre qu'à un but sublime.

Le prince A. Ypsilanti a donné la mesure de son génie dans son entreprise et sa défaite sur le Danube. S'il a été forcé d'abandonner cette contrée, assurément la trahison seule ne l'en a point banni.

Son frère, D. Ypsilanti, ainsi que le prince Katakousi, qui commandent en Morée, possèdent l'un et l'autre des connaissances militaires; sous eux commandent Alexandre Kantakuzeno, les frères Kisko et Kolokotroni. Ce dernier est connu par une bravoure à toute épreuve; avant l'arrivée de D. Ypsilanti en Morée, avec le titre de général en chef, il y dirigeait toutes les opérations. Dans tous ces chefs, auxquels je suis loin de refuser du mérite, je ne vois cependant pas le sauveur de la Grèce.

Examinons maintenant quels ont été les résultats de la guerre depuis son origine.

C'est en mars que l'insurrection prit un caractère sérieux. A quoi se réduisaient ses résultats à la fin de juillet ? A presque rien.

Je dis presque rien, car je ne puis regarder comme très-importantes les prises de petites forteresses turques, telles que Néokastro (Navarin), Monombasia, Corinthe, Calamata (1). Et qui ose sans frémir se rappeler comment les Grecs signalèrent ces faciles victoires ? Les garnisons exténuées, forcées de capituler, furent en partie passées au fil de l'épée, malgré la foi jurée.

Dès les premiers mouvemens de la révolution, les Turcs s'étaient retirés dans les places fortes, voulant se borner à les défendre et à s'y maintenir. Les Moréates n'avaient donc point d'ennemis à combattre en plaine, et rien ne les obligeait à s'enfuir, si

(1) Depuis que l'auteur a écrit ces lettres, les Grecs de la Morée ont fait peu de progrès : ceux, au contraire, de la Macédoine et de la Thessalie n'ont pas laissé passer un jour sans livrer un combat à leur ennemi et sans lui enlever quelque point important. Consultez la note B, dans l'Appendice.

(*L'Editeur.*)

ce n'est une véritable terreur panique. Ceux qui restèrent, secondés par les Maniotes, commirent, suivant leur habitude, les plus honteux et les plus grands excès; ils forcèrent les consuls des puissances étrangères à se réfugier dans les îles voisines, après les avoir presqu'entièrement dépouillés. Cependant les forteresses importantes, nommément Napoli de Romanie, avec ses trois citadelles, sont encore, malgré leur détresse, occupées par les Turcs. On porte à quinze mille hommes la garnison renfermée dans ce fort; mais je crois cette évaluation exagérée. On assure aussi que le fort de Coron est défendu par quatre mille hommes, celui de Modon par deux mille, et qu'enfin la garnison de Tripolizza monte à huit mille hommes. Cependant la reddition probable de ces places offrirait aux Grecs un très-mince avantage. Quoique prévenus depuis long-temps de ce qui devait arriver, les Turcs n'avaient pris aucune précaution, ils manquent de tout et meurent de faim et de misère. Il faut se rappeler aussi que les Turcs n'entendent rien à la défense des places; ils

n'ont d'autre ressource pour s'y maintenir, que leur patience et leur courage, et c'est avec ces seuls moyens qu'ils ont jusqu'à présent repoussé les attaques multipliées des assaillans.

Les princes Ypsilanti et Katakousi sont depuis deux mois devant Tripolizza, regardée comme une des places les plus importantes de la Grèce; le nombre des troupes sous leurs ordres monte, dit-on, de vingt à trente mille hommes; et malgré tous leurs efforts la garnison affamée résiste encore.

Il ne s'est donc exécuté dans toute la contrée en deçà de l'isthme, pendant l'espace de cinq mois et demi, que très-peu de choses contre un ennemi si faible en ressources. Ce n'est que depuis l'arrivée des généraux D. Ypsilanti, Katakousi, Kantakuzeno, etc., dans la Morée, que le matériel de l'armée a pris une meilleure tournure. Quant à l'esprit, il est toujours le même; d'ailleurs les améliorations se concentrent uniquement autour du lieu occupé par les princes.

Il ne faut pas confondre avec l'esprit des Moréates celui qui anime les habitans de

l'Archipel et particulièrement ceux des îles voisines de la Morée, sur-tout Hydria et Spezia; toutes deux possèdent des forces navales très-imposantes (1); beaucoup de bâtimens turcs sont déjà tombés en leur pouvoir; peu de jours se passent sans être signalés par quelques-unes de leurs victoires.

Les Hydriotes et les Speziotes sont depuis long-temps reconnus pour les meilleurs et les plus braves marins de la Grèce.

C'est dans l'île de Spézia qu'habite la fameuse Robolina; cette héroïne patriote a fait équiper et armer trois vaisseaux à ses frais. Ses fils en commandent deux, elle s'est réservé le troisième. La perte d'un de ses fils, tué dans un combat naval, enflamme doublement sa vengeance contre les Turcs; elle leur a déjà fait beaucoup de mal sur mer et pris plusieurs vaisseaux.

Les îles de Zia, Tine, Cyra, Miconi et

(1) Ici l'attente de l'auteur a été remplie : si les Hellènes obtiennent leur liberté et la conservent, ce sera sans contredit à la *Grèce maritime* qu'ils en seront redevables. (*Voyez* dans l'Appendice la note V.) (*L'Editeur.*)

plusieurs autres des Cyclades, sont toutes animées d'un excellent esprit.

Miconi possède aussi son héroïne: c'est la belle Macrogénie, descendante d'une famille illustre de Constantinople; elle a fait équiper plusieurs bâtimens, et les a confiés à d'habiles chefs.

Il est probable que les Grecs, s'ils prennent rang parmi les nations, conserveront les îles, et avec elles une grande prépondérance sur mer; et en attendant, si aucune puissance maritime ne prête son secours aux Turcs, les flottes grecques de l'Archipel pourront gêner beaucoup le transport des troupes d'Asie en Europe, ou même le rendre absolument impossible. Cette circonstance sera, je n'en doute, un pas énorme fait dans la carrière de la victoire.

Il est à désirer que les îles d'Hydria et de Spezia s'entendent parfaitement, leur accord serait un exemple qui produirait probablement un heureux effet parmi les Moréates, et l'émulation ferait naître le courage et le dévouement pour la patrie. L'antiquité ne compte parmi ses héros aucun habitant

d'Hydra et de Spezia ; ces insulaires se sont illustrés dans les temps modernes, tandis que les descendans de Lacédémone, de Messène, d'Argos et de Corinthe, entièrement dégradés, se livrent aux plus infâmes brigandages et ont perdu jusqu'au souvenir des vertus magnanimes de leurs ancêtres. Voilà le cours des événemens de ce monde.

Au-delà de l'isthme, sur-tout en Romilie, les affaires des Grecs sont en meilleur état ; mais là encore, chose étonnante, l'histoire moderne ne citera pas les Athéniens et les Thébains parmi les braves ; les héros de la régénération seront des Albanais, des Epirotes, des Parganiotes, des Sulliotes, que naguères on ne connaissait que par leurs brigandages (1).

(1) Une armée grecque, assez imposante, s'est réunie en Albanie, elle enveloppe les troupes turques qui cernent Janina. C'est là que le vieil Ali-Pacha agit avec toute la vigueur de la jeunesse. Il est, à la vérité, serré de près par les Turcs. Cependant il procure aux Grecs de grands avantages par l'opiniâtreté avec laquelle il défend ses trois châteaux forts. On assure aussi qu'il a secouru par de fortes sommes les Parganiotes fugitifs (a).

(a) On sait la catastrophe qui vient de terminer la

On connaît la haine que les belliqueux habitans de l'Albanie et de l'Epire portaient aux Grecs méridionaux. On doit leur savoir gré d'avoir su vaincre leur antipathie et de s'être armés spontanément contre les Turcs, à qui ils ont déjà enlevé l'importante Salli, en Epire, et un faubourg de Parga, dont ils se rendront bien maîtres. J'avoue que je fais des vœux bien ardens pour le retour de ces braves Parganiotes dans leurs foyers ; on sait qu'ils prirent unanimement la résolution de les abandonner, lorsque les Anglais remirent la ville et le fort aux Turcs; ils déployèrent dans cette occasion un caractère digne de l'antiquité. C'est là que le brave Odysseus commande un petit corps d'armée, avec lequel on prétend même qu'il a forcé Saloniquo à capituler.

L'intrépide Noti, avec ses Sulliotes, parcourt aussi cette contrée, et se réunit souvent aux Grecs campés devant Janina.

---

carrière du trop fameux pacha de Janina. Pourquoi faut il qu'on ait aujourd'hui forcé de regretter un tel monstre ? mais il ne faut pas se dissimuler que lui seul était capable de donner aux Grecs cette énergie qui arrache les succès. Son nom seul valait une armée. (*L'Editeur.*)

Quant au corps d'armée commandé par A. Ypsilanti, sur le Danube, on sait quel a été son sort, il n'en reste plus que quelques détachemens retranchés sur des montagnes inaccessibles, ou réfugiés sur le territoire russe: réunis, ils ne formeraient pas un corps de trois mille hommes. Ypsilanti, au lieu de fuir, n'aurait-il pas dû se mettre à la tête de cette poignée de braves et faire la guerre en partisan? Par là il aurait beaucoup amélioré la position des Grecs méridionaux, car il serait bien à craindre que la Porte, si elle restait en paix avec ses voisins, ne dirigeât une grande partie des troupes, qui seraient sans ennemis sur le Danube, vers le Midi, contre les Hellènes, et ensuite contre la Morée (1).

(1) Il est impossible de donner le nombre exact des troupes qui composent l'armée grecque. On les fait ordinairement monter à 70,000 hommes, savoir :

1°. 30,000 hommes sous les ordres du général en chef D. Ypsilanti, divisés en plusieurs corps ocupés du siége de diverses forteresses.

2°. 25,000 — devant Janina, sous les ordres de

J'ai déjà eu l'occasion de faire observer la différence énorme qui existe entre les Grecs modernes et les anciens; au langage près,

---

Sturnari et de Zonka, tant Sulliotes qu'Epirotes, Pargiotes, Albanais, Monténégrins, etc.

5°. 4,000 — formant le corps d'Odysseus.

4°. 3,000 — formant celui des Sulliotes et Pargiotes, sous les ordres de Noti.

5°. 3,000 — Restes de l'armée d'A. Ypsilanti vers le Danube et en Russie.

6°. 5,000 — de divers corps sans destination fixe, se débandant, puis se reformant.

Voici approximativement le dénombrement des forces turques employées contre les Grecs :

60,000 hommes. Armée de Moldavie et de Valachie.

5,000 — Corps d'armée devant Janina.

20,000 — Garnisons des diverses citadelles de Rumilie.

35,000 — Garnisons des citadelles de la Morée.

120,000 h.

Je le répète, ces assertions ne peuvent être garanties. Personne ne connait l'exacte vérité, pas même ceux qui devraient être bien informés; cepen-

qui encore a subi bien des changemens, rien absolument ne rappelle ces derniers ; les Grecs actuels se sont peu-à-peu dépouillés de leur caractère pour adopter celui de leurs maîtres, et ils ont même la bassesse, du moins en Morée, de se faire un mérite de cette imitation. A bien prendre, ils ne diffèrent des Turcs que par leur langage et leur religion ; on peut même dire avec vérité, que les Turcs ont sur les Grecs divers avantages. On connaît leur probité scrupuleuse dans toutes les relations sociales et commerciales ; très-souvent encore ils l'emportent en valeur sur leurs adversaires.

De tout temps on a suspecté la bonne foi des Grecs, et ce n'est pas aujourd'hui qu'ils feront oublier leur ancienne réputation.

Comme nation, les Hellènes sont, abstrac-

---

dant il est à présumer que ces données sont à l'avantage des Grecs (*a*).

(*a*) Depuis que ce dénombrement des armées grecques et turques a été fait, la Turquie a doublé ses forces en Europe. Mais en compensation, les Grecs ont vu leurs rangs se grossir, et deux cent mille Russes sont en Bessarabie et sur le Pruth. (*L'Editeur.*)

tion faite des lumières répandues partiellement parmi les classes élevées de la société, à Smyrne et à Chio sur-tout, de vrais barbares, plus barbares que nos aïeux ne le paraissaient, avec justice, aux leurs, à l'époque où Hella brillait de tout l'éclat de sa gloire et de son génie.

On sait que la Porte se trouve actuellement dans une position difficile; ses forces en Europe, en Asie et en Afrique, sont extrêmement diminuées par les divers soulèvemens de ses provinces, par la défection des pachas.

Cependant, malgré tout cela, la Porte est encore puissante; la bravoure de ses troupes a soutenu jusqu'à présent tous les efforts des Grecs, sans en être ébranlée. Ces derniers, d'ailleurs, manquent d'une infinité de choses nécessaires qui abondent dans le camp de leurs ennemis.

D'après tout ceci, je dois conclure que les Grecs seront de nouveau subjugués, s'ils ne sont pas secourus, mais après toutefois que des flots de sang auront coulé de part et d'autre. La décision de cette grande ques-

tion aura lieu lorsque la Porte aura reçu les troupes et les autres secours qu'elle attend d'Asie, et quand la Russie aura senti qu'en secourant les Grecs, elle allume un vaste incendie qui pourrait bien s'étendre sur toute l'Europe. J'arrive à la question principale.

Supposons que, malgré la supériorité des Turcs, les Grecs parviennent à reconquérir leur indépendance et à la conserver, ou que le même résultat soit amené par quelque combinaison d'une politique extérieure : dans l'une et l'autre de ces hypothèses, qu'ont-ils à espérer ?

Je connais assez les Grecs pour les croire très-peu aptes encore à se former en confédération ; peut-être même pourrais-je dire qu'ils en sont incapables (1).

Les hommes éclairés de la nation sentaient depuis long-temps qu'une éducation pré-

(1) M. Muller, en jugeant les Grecs avec tant de sévérité, était entraîné par une partialité inspirée par le mauvais accueil qu'il avait reçu. Que M. Muller retourne maintenant en Grèce, il y sera mieux reçu et se convaincra peut-être que les Hellènes, malgré les justes reproches qu'on peut leur adresser, sont déjà dignes de vivre en peuple libre. (*L'Editeur.*)

paratoire était nécessaire pour disposer les Grecs à secouer le joug et les rendre propres à se gouverner par eux-mêmes. Les écoles de Smyrne, Chio, Sidonia, etc., où la langue du pays était l'étude principale, agissaient en conséquence. De cette manière on serait sans doute arrivé à un résultat satisfaisant, car tous ces établissemens étant en relation les uns avec les autres, travaillaient ainsi avec beaucoup de fruit. Après tous ces préparatifs, l'aurore de la liberté devait s'élever sur l'horizon grec. Ce plan était parfait; mais on l'abandonna trop tôt, et une révolution prématurée éclata.

Pour arriver à un gouvernement particulier quelconque, soit monarchique, soit fédératif, il faut nécessairement aux Grecs une junte centrale énergique, qui tienne les rênes d'une main ferme et dirige habilement toutes les opérations. Je souhaite que les Grecs puissent parvenir à ce degré de maturité qui les placerait à un rang convenable parmi les nations éclairées (1).

(1) *Voyez*, dans *l'Appendice*, la constitution provisoire et les déclarations énergiques du gouvernement.

Mais si, dès à présent, ils réussissaient à reconquérir leur entière indépendance; si la politique européenne se prêtait à voir passer entre leurs mains Constantinople, cette clef puissante du Pont; si le Croissant devait disparaître tout-à-fait de l'Europe, alors ces Grecs, trop tôt émancipés, et qu'un danger commun seul a réunis, ces Grecs verraient bientôt renaître tous les désordres qui suivirent la mort d'Alexandre le Grand.

Ce que l'on a vu jusqu'à présent justifie pleinement cette conjecture: on connaît l'ambition des chefs, et ce qu'on doit attendre d'eux, s'ils parviennent à vaincre l'ennemi commun et à se remettre en position d'aspirer à la puissance suprême.

Les princes Ypsilanti, Katakusi, Kantakuzène, animés du même désir et de la même ambition, s'occupent peu du bonheur des peuples, ils tendent tous au même but, et se disputeront le trône de Stamboul, si plus fort qu'eux ne s'en empare.

Si l'on veut supposer, cependant, que ces querelles intestines n'aient pas lieu, que la paix et la tranquillité ne soient pas trou-

blées dans ce pays, et que l'un des aspirans monte, sans éprouver de résistance, sur le trône de l'Orient, quel génie supérieur ne lui faudrait-il pas pour satisfaire à tant d'intérêts divers et amener un peuple si ignorant à se plier aux formes d'un gouvernement régulier! Un génie de cette trempe ne s'est pas encore élevé sur l'horizon grec.

Quand je me retrace les massacres épouvantables qui ont eu lieu dans les derniers temps à Constantinople, à Smyrne et dans d'autres lieux, massacres qui se répéteront tant qu'il restera des Turcs en Grèce; lorsque je songe aux cruelles représailles exercées par les Grecs, à l'extermination de milliers de juifs, je me crois obligé, et comme homme et comme chrétien, de former des vœux ardens pour qu'une grande puissance vienne s'interposer, et qu'appuyée d'une armée formidable, elle puisse demander à la Porte, pour les Grecs, non-seulement une amnistie entière, mais encore la garantie d'un traitement équitable pour l'avenir. L'occupation du pays par des troupes étrangères assurerait l'exécution du traité, com-

primerait les troubles et procurerait, en arrêtant l'effusion du sang, la paix extérieure au pays.

Cette opinion, qui, certes, n'était pas la mienne avant que j'aie vu la Grèce de près, trouvera peu de partisans parmi les hommes qui aiment la liberté. Cependant beaucoup de Grecs éclairés et modérés dans leurs opinions partagent mes idées à cet égard. Qui m'aurait dit, il y a un mois, que je penserais ainsi? Une expérience rapide a suffi pour m'éclairer, elle a dissipé mon enthousiasme et m'a fait connaître la vérité. Celle-ci m'est apparue disgracieuse, sèche et froide, il est vrai, mais franche et sans détours (1).

---

(1) Il y a quarante ans que l'on écrit sur la liberté de la Grèce; je pense que nos lecteurs ne liront pas sans plaisir un morceau qui fit assez de sensation quand il parut, et qui fut écrit à une époque où la Grèce semblait, comme aujourd'hui, s'élancer vers la liberté. L'auteur, après y avoir tracé le portrait des Grecs, y aborde la grande question de leur liberté. (*Voyez* à la fin du volume, dans l'Appendice, la note B.) (*L'Editeur.*)

C 1883

LETTRE VIII.

Origine du nom et de l'existence politique de Zante. — Sagonte. — Les Zacynthiens devant Ilion sous Ulysse. — Leurs mœurs s'amollissent. — Leurs divinités. — Part qu'ils sont obligés de prendre à la guerre. — L'Athénien Tolmidas. — Le Spartiate Charmos. — Bravoure des Zacynthiens. — Leur magnanimité. — Enée. — Démarate. — Hégésistrate. — Dion. — Son expédition contre Syracuse. — Conjuration contre Dion. — Il meurt de la main des Zacynthiens. — Les Zacynthiens entrent dans l'alliance étolienne. — Domination des Romains. — Zacynthe devient un lieu de refuge pour les Romains. — Tombeau de Cicéron. — Zacynthe sous les empereurs romains. — Sous les empereurs d'Orient. — Croisades. — Les comtes de Tocchi. — Paolo Contarini. — Lacunes dans l'histoire. — Domination des Vénitiens dans les derniers temps. — Situation actuelle de Zante.

Zante, août.

Pline, dans la description de l'île de Zante, dit qu'elle s'appelait autrefois *Hyria*.

Pausanias prétend que le nom de *Zazynthos* lui vint d'un des fils de Dardanus, roi de Troie, qui, après avoir fondé un établissement solide à Psophis, en Arcadie, passa avec une colonie d'arcadiens à Zante, y éleva la ville avec un fort, et lui donna le nom de Psophis. A la mort de ce prince, les habitans donnèrent son nom à leur île.

Selon Thucydide, ce sont les Achéens qui les premiers peuplèrent cette contrée. Peut-être les Achéens en chassèrent-ils les Arcadiens. Quoi qu'il en soit de l'opinion de cet historien, tous les autres s'accordent à dire que Zante appartenait d'abord à des peuplades Doriennes, et que la nouvelle colonie devint bientôt florissante et puissante par le grand nombre d'étrangers que la position avantageuse, le climat agréable et la fécondité de l'île y attiraient.

Cent ans après la fondation de cette colonie, sa population était devenue si considérable, qu'il fut jugé nécessaire d'envoyer une partie des habitans en établir une autre ailleurs.

Les Zacynthiens émigrés se rendirent en

Espagne, et y bâtirent la ville de Sagonte, cette même Sagonte qui, plus tard, devint aussi célèbre par la résistance généreuse qu'elle opposa aux efforts d'Annibal, que par sa cruelle destinée.

C'est dans Tite-Live, Strabon, Pline, Apollodore et autres écrivains, qu'on trouve des détails sur la fondation de Sagonte par les Zacynthiens; ils la font remonter à deux cents ans avant la guerre de Troie. Les Zacynthiens fondèrent encore plusieurs colonies, qui se firent remarquer par leurs richesses et leur puissance sur mer.

A l'époque du siége de Troie, ils étaient soumis à la domination d'Ulysse, roi d'Ithaque, et ils suivirent ce prince sous les murs d'Ilion. Homère les compte au nombre des guerriers les plus braves.

Les princes auxquels Ulysse, avant son départ, avait confié le gouvernement de ses états, firent tourner sa longue absence à leur avantage, et non-seulement ils se rendirent indépendans, mais encore ils vinrent s'établir à Ithaque, dans le palais même de leur maître. Homère nous donne une idée

parfaite de leurs menées, de leurs prétentions et de leurs projets, auxquels la flèche redoutable d'Ulysse vint mettre un terme.

Long-temps après sa mort, les Zacynthiens secouèrent le joug des souverains d'Ithaque et s'érigèrent en république. Dès ce moment ils cessèrent d'être comptés au nombre des peuplades belliqueuses de la Grèce. Oubliant leur illustre origine, ils se livrèrent à la mollesse, dont les Phéniciens et les voluptueux orientaux, avec lesquels leur commerce étendu les mettait fréquemment en relation, leur donnaient le pernicieux exemple. Ils ne prirent aucune part à ces combats fameux qui ont fait la gloire de la terre d'Hella; ils ne se sont illustrés ni aux Thermopyles, ni dans les champs de Marathon, ni à Salamine, ni à Platée.

Leur système colonial différait totalement de celui des autres nations; leurs colonies ne devaient servir qu'à les délivrer de l'excédant de leur population, et non à fonder leur puissance au-dehors; il n'entrait même dans ce système aucune considération commerciale.

Les Zacynthiens dégénérés redoutaient non-seulement la guerre, que notre grand poëte appelle avec tant de justesse *le mobile du genre humain*, mais encore tous ces jeux, images des combats, qui se célébraient avec tant de pompe dans quelques villes de la Grèce. Nulle part le nom d'un Zacynthien ne fut inscrit parmi ceux des vainqueurs; et il ne reste aucune trace de leurs offrandes au temple d'Olympie, dont pourtant ils étaient si voisins, ou bien à celui de Delphes, où les dons de toute la Grèce avaient accumulé des trésors immenses et des chefs-d'œuvre dans tous les genres. Ce peuple efféminé ne participait même point aux délibérations du conseil des Amphictyons.

Cette indifférence pour la gloire, cette mollesse qui paraît si peu compatible avec le caractère d'une peuplade grecque, est facile à expliquer. La situation de leur île dans un climat doux, la richesse du sol, le luxe que le commerce avait introduit chez eux, tout empêchait les Zacynthiens d'éprouver cet amour de la gloire qui élevait l'âme des Hellènes; tout, au contraire, était

réuni pour leur faire préférer une existence paisible, sans dangers, sans combats, sans fatigues, et qui ne leur offrait que plaisirs et jouissances.

Dans ce doux engourdissement, les Zacynthiens ne sacrifiaient qu'aux divinités de l'Olympe, qui président à la paix, aux plaisirs, aux jeux et à la bienfaisance.

Cérès, Bacchus, Apollon, Diane et Vénus avaient seuls des temples à Zacynthe; nul encens n'y fumait en l'honneur de Mars. Ils ne connaissaient et n'adoraient le souverain des dieux que comme une divinité bienveillante, et non comme le maître du tonnerre. L'île entière lui était consacrée; aussi, par une décision de l'assemblée des Amphictyons, les habitans avaient tous part au sacerdoce et n'étaient point obligés de porter les armes.

Les Zacynthiens n'aimaient et ne cultivaient que les arts libéraux; ils possédaient des musiciens et des rapsodes distingués.

Les monnaies du temps, qui toutes portaient quelqu'emblême des arts libéraux, et d'une existence vouée aux jouissances, prou-

vent que les goûts et les mœurs de ce peuple étaient tels qu'on vient de les décrire.

Cependant cet état de calme et de prospérité devait avoir un terme : ce fut l'époque où Sparte et Athènes se disputèrent la prééminence sur toute la Grèce.

Jusqu'à cette époque, du haut de leurs rochers, les Zacynthiens avaient contemplé, sans y prendre aucune part, les guerres sanglantes que se faisaient mutuellement les nations voisines.

Mais lorsque la lutte entre Athènes et Lacédémone eut ébranlé tout le Péloponèse, les Athéniens ne se contentèrent pas de la déclaration de neutralité des Zacynthiens ; ils exigèrent qu'ils se décidassent pour l'un des deux partis ; et pour les y contraindre, l'athénien Tolmidas s'avança contre eux avec une flotte puissante. Le caractère martial des Grecs n'avait pas encore abandonné les Zacynthiens, et leur vigoureuse résistance le prouva aux Athéniens. Il était difficile néanmoins de lutter long-temps contre l'un des peuples les plus belliqueux de la Grèce ; toutefois ce ne fut qu'après avoir fait la plu

belle défense, après avoir vu leur île ravagée par le fer et la flamme, que les insulaires consentirent enfin à reconnaître la supériorité des armes athéniennes. Le vainqueur leur imposa un tribut et l'obligation de lui fournir des troupes. Tolmidas s'en servit dans son expédition contre Egine, dont les arts, la puissance et les richesses étaient alors au plus haut degré.

Les Zacynthiens restèrent fidèles à leur traité jusqu'au moment où Thimothée obtint le commandement en chef de la flotte athénienne. Mais ce général s'étant permis, à leur égard, un procédé contraire à tous les principes du droit des nations, les insulaires indignés se soulevèrent contre les Athéniens et se rangèrent du côté des Spartiates.

Cependant, si l'on s'en rapporte à Thucydide, les Zacynthiens demeurèrent toujours fidèles aux Athéniens, et par là excitèrent la colère et la vengeance des Spartiates, qui attaquèrent leur île avec une flotte de cent voiles et mille hommes de troupes de terre, commandés par Elnemos. Les insulaires, dit cet historien, firent des prodiges

de valeur ; l'aspect de leur ville réduite en cendres, de leurs campagnes ravagées, redoubla leur courage, et les Spartiates furent obligés de se retirer avec une perte considérable, échec qui les rendit la risée de toute la Grèce. Loin de détacher les Zacynthiens des Athéniens, cette malheureuse entreprise de Lacédémone ne les engagea pas même à la neutralité.

Si ce n'est qu'après avoir été régénérés par l'habitude des combats, que les Zacynthiens furent remarquables pour leurs vertus guerrières, il n'en est pas de même pour ce qui concerne l'exercice constant des vertus hospitalières : on les vit souvent faire le sacrifice de leur vie paisible et heureuse, plutôt que d'abandonner des infortunés accablés par le sort, ou des innocens condamnés par un arrêt injuste. L'ingratitude était à leurs yeux le vice le plus honteux.

C'est ainsi qu'ils accueillirent Enée avec une distinction particulière, lui que toutes les autres nations de la Grèce eussent probablement abreuvé d'amertume et chargé de fers. Les Zacynthiens avaient su jadis le

combattre, lorsqu'avec Ulysse ils étaient allés en vengeurs sous les murs de Troie. Mais après la destruction de cette ville leur vengeance fut satisfaite, et ils ne virent plus dans Enée et ses compagnons, que des malheureux privés d'asile et descendans, comme eux, de Dardanus.

Pausanias nous apprend qu'ils ne se montrèrent pas moins généreux envers l'infortuné Démarate, chassé du trône de Sparte par l'ambitieux Cléomènes.

Démarate, persécuté par ses compatriotes, ne trouva dans toute la Grèce un asile assuré qu'à Zacynthe. En vain les Spartiates demandèrent aux Zacynthiens qu'ils leur livrassent le fugitif. Leurs envoyés, qui d'abord avaient employé la voie de la douceur et de la persuasion, en vinrent inutilement aux plus terribles menaces ; ils reçurent pour réponse un refus aussi ferme que généreux, et de ce moment Démarate n'en devint que plus cher aux insulaires. Non content de lui avoir sauvé la vie, ils le comblèrent d'honneur et des attentions les plus délicates, pour adoucir autant que pos-

sible son triste sort. Dans la suite ils lui facilitèrent les moyens de se rendre à la cour de Darius, qui l'accueillit aussi avec distinction.

L'humanité des Zacynthiens ne les empêchait pas de se montrer sévères et insensibles pour les criminels poursuivis par une juste condamnation. Hérodote en cite un exemple frappant.

Hégésistrate, d'Elis, célèbre dans l'art de la divination, entra, quoique Grec, au service du général perse Mardonius, et se rendit redoutable aux Lacédémoniens. Ceux-ci parvinrent à s'emparer de lui; mais ayant réussi à s'échapper de sa prison, il se réfugia chez les Zacynthiens, qui, sur la première demande des Spartiates, le remirent entre leurs mains : il ne tarda point à recevoir le juste châtiment de son forfait.

Ce n'est qu'à regret que je passe d'un temps où la gloire de ces insulaires était dans toute sa pureté, à une époque où elle reçut une tache que de nouvelles grandes actions ne sont pas venu effacer. Je veux parler de la part qu'ils prirent à la mort du

brave Dion, de Sicile. Nous savons que Denys, tyran de Syracuse, le força de quitter cette île et de se retirer dans le Péloponèse. Dion, excité par des conseils étrangers plutôt que par sa propre volonté, conçut, dans sa solitude, des plans de vengeance contre le tyran. Il savait que tous les vrais et bons Siciliens nourrissaient pour lui les sentimens d'estime et d'affection dont ses qualités éminentes le rendaient digne, et qu'il avait laissé dans l'île un parti formidable. Il entretenait avec lui des liaisons suivies; il crut enfin le moment arrivé, où, soutenu de quelques troupes, il pourrait rentrer dans sa patrie et en devenir le libérateur. Il chercha donc parmi les peuplades du Péloponèse et des îles, à se procurer des partisans qui l'aidassent dans son entreprise; mais il fallait que le motif de ses démarches fût enveloppé du plus profond mystère. Dion désigna Zacynthe pour le lieu du rassemblement de son armée. Quoique les habitans de l'île parussent prendre le plus vif intérêt à son expédition, le nombre des combattans qu'il parvint à réunir n'excéda point huit

cents. Tous, il est vrai, étaient jeunes, vigoureux, accoutumés aux fatigues et à la guerre. Leur bravoure reconnue augmenta encore les espérances de Dion, mais ne fit paraître que plus incroyable ensuite l'abattement qui s'empara d'eux lorsqu'il leur découvrit le véritable but de son expédition. A force de promesses et d'instances, il réussit cependant à ranimer leur courage. C'est dans cette disposition de sa petite armée que Dion prit les armes et vola au temple d'Apollon, pour offrir à ce Dieu un sacrifice solennel. Après le sacrifice, des jeux eurent lieu dans le stade. Je dirai ici, par occasion, que des antiquaires de Zante croient que ce stade occupait un emplacement voisin de la forteresse actuelle, sur la plate-forme de la montagne où l'ancienne ville était située, et près du chemin nommé *Aringo*. Les jeux furent suivis d'un repas splendide, et les troupes se trouvaient dans les dispositions les plus favorables aux projets de Dion, lorsqu'une série d'incidens imprévus vint de nouveau menacer ses espérances d'une ruine complète. A peine le festin est-il terminé, que

la lune s'éclipsa. Ce premier incident sema la terreur ; bientôt le bruit courut qu'une truie avait mis bas des petits sans oreilles ; qu'un essaim d'abeilles s'était posé sur la poupe du vaisseau de Dion ; qu'un aigle avait laissé tomber dans la mer la pointe d'une lance qu'il venait d'enlever à une sentinelle ; on disait, enfin, que l'eau de la mer, qui baigne le pied du fort, était tout-à-coup devenue douce. C'étaient autant de présages sinistres, inventés par la crédulité ou la malveillance, et propres à décourager le soldat. Cependant l'augure Miltas réussit à les interpréter d'une manière entièrement favorable à l'expédition de Dion.

Toutes les troupes s'embarquèrent sur trois vaisseaux, dont le moindre était de trente rames.

Dion, persuadé que pendant la traversée il ne pourrait prendre terre nulle part, avait approvisionné suffisamment sa flotte, et embarqué, en outre, quantité de boucliers, de lances et d'autres armes. Arrivé en pleine mer, les vents ne cessèrent de le favoriser, et après une traversée de quelques jours

il aborda sur les côtes de Sicile, dont il trouva les habitans dans les meilleures dispositions. Un grand nombre de Siciliens, fatigués de porter le joug de la tyrannie, et ne demandant qu'un chef, accourut se joindre à la petite troupe de Dion, dont la victoire couronna les premiers pas. Mais ce grand homme ne devait point en recueillir les fruits, ni jouir de la gloire dont il venait de se couvrir. Un complot détestable le fit tomber sous les coups d'assassins Zacynthiens.

A la tête des conjurés se trouvait Callippe l'Athénien, jusqu'alors l'ami et le confident de Dion, et qui avait conduit la trame odieuse qui devait mettre un terme à sa vie. L'exécution de son coupable projet fut fixée au jour où l'on célèbre en Sicile les fameuses fêtes en l'honneur de Proserpine. Dion, sans soupçon, sans défiance, était assis dans une salle, au milieu de ses amis. Les conjurés entourent la maison; les Zacynthiens chargés de l'assassinat, entrent dans la salle, sans armes et en tunique. Aussitôt les portes sont fermées, et on se précipite sur Dion pour

l'étrangler. Quoique seul, celui-ci se défend si vaillamment, que les assassins craignant de ne pouvoir exécuter leur projet, sont obligés de demander une épée. Lykon, de Syracuse, apporte un glaive, et Dion cesse d'exister. Les amis de Dion ne cherchèrent nullement à le défendre; dans l'espérance de sauver leur propre vie, ils assistèrent, sans faire le moindre mouvement, à cet épouvantable assassinat.

Le sang de Dion ne satisfit point les meurtriers, dont la cruauté s'exerça encore sur sa femme et sa sœur. Toutes deux furent traînées dans un cachot, où la première mit au jour un enfant, qu'elle n'obtint qu'avec peine la permission d'allaiter.

La justice divine ne tarda pas à venger Dion. L'Athénien Callippe fut mis à mort par ses complices Leptines et Polysperchon, avec la même épée qui avait percé le sein de Dion, et les soldats zacynthiens trouvèrent, peu après, une mort misérable au siége de Messène. Zacynthe ne fit rien pour se laver entièrement de la tache que lui imprima ce forfait.

Depuis cette époque, l'histoire de ces insulaires n'offre plus rien de remarquable, plus rien de grand. Dans l'injuste guerre de Sparte contre Messène, ils assistèrent les Lacédémoniens, parce qu'ils étaient les plus forts; car, alors, déjà les Zacynthiens ne regardaient point si une cause était bonne ou mauvaise, mais si elle était nuisible ou favorable à leurs intérêts du moment.

Les Messéniens, chassés de leur pays, et qui avaient cherché un refuge au promontoire de Cyllène, voulurent d'abord tenter la conquête de Zacynthe et s'y établir. Mais ils abandonnèrent ce projet et passèrent en Sicile.

Les Zacynthiens contractèrent par la suite une étroite alliance avec la confédération étolienne; mais ils la rompirent lorsque Philippe de Macédoine parut avec toute sa puissance pour asservir la Grèce, et ils se joignirent à lui. Peu de temps après, les Romains, sous les ordres du consul Levinius, conquirent à leur tour la Grèce. Ce ne fut pas sans éprouver une résistance opiniâtre qu'ils s'emparèrent de Zacynthe. Les insulaires,

toujours en armes, changèrent plusieurs fois d'alliés, et secouèrent à différentes reprises le joug de Rome jusqu'à ce que L. Mummius fit de la Grèce et de ses îles une province romaine, qui, sous le nom d'Achaïe, n'était plus remarquée que par sa soumission.

Lorsque Rome fut devenue le théâtre sanglant des intrigues, des passions et des guerres civiles, tout resta tranquille à Zacynthe, qui en était éloignée. Sans force et sans puissance, cette île ne pouvait faire pencher la balance d'aucun côté. Mais son air pur, son sol fertile et sa situation sous un ciel doux, la rendaient propre à servir d'asile aux malheureux. Elle devint donc un lieu de refuge pour ces Romains illustres que la proscription, le danger ou la crainte bannissaient d'Italie. Zacynthe leur offrait une retraite agréable et hospitalière, où leurs ennemis ne pouvaient les atteindre que difficilement, même lorsque le lieu de leur séjour était connu d'eux.

On prétend que les cendres de Cicéron ont reposé à Zante ; l'inscription d'un tom-

beau, qu'on y trouva, donne quelque vraisemblance à cette assertion. Ce monument fut découvert en 1544, dans les fondations d'un couvent de franciscains, au bord de la mer. Transporté aussitôt à Padoue, il fit naître une discussion très-vive parmi les savans de l'Université de cette ville.

Les historiens qui parlent de la triste fin de Cicéron, ne désignent point le lieu où reposent ses restes. Ce grand homme fuyant devant ses ennemis, tomba entre leurs mains près Formiamum, et reçut le coup mortel. Il n'est point dit que les gens de sa suite aient fait, quoique libres et armés, la moindre tentative pour le défendre; aussi nul d'entr'eux ne périt. Il serait possible que leur modération, ou plutôt leur lâcheté, eût engagé le chef des meurtriers, Popilius, à leur permettre de rendre les derniers devoirs à leur maître; cérémonie à laquelle les anciens attachaient tant de prix. Peut-être pensèrent-ils alors que la place où avait coulé le sang de Cicéron n'offrirait point à ses cendres un asile assez sûr. Nous savons qu'au moment où Cicéron fut assassiné,

un vaisseau l'attendait pour l'éloigner des côtes d'Italie. Ce vaisseau n'a-t-il pu transporter ses cendres à Zante, où, pendant sa vie, il avait peut-être l'intention de se réfugier avec les gens de sa suite?

Le monument trouvé à Zante est une tombe ordinaire, avec cette épitaphe sur le devant :

M. Tulli. Cicero.
Have.
Et. Tu.
Tertia.
Antonia.

et dans l'intérieur une urne cinéraire, au bas de laquelle était écrit : *Mar., Tul.*, *Ave*. La différence d'orthographe entre *Have* et *Ave*, a fait naître des discussions sans fin. Cependant on a reconnu que l'un et l'autre se trouvent sur plusieurs monumens antiques. Cette *Tertia Antonia*, dont les cendres sont réunies à celles de Cicéron, mérite sans doute davantage de fixer l'attention. On sait que dans ces jours orageux de la république

romaine, Caïus Antonius, oncle du décemvir Antonius, fut exilé à Céphalonie. Il y resta assez de temps pour élever une partie de la ville de Céphalonie, dont il voulait faire sa résidence. Cette *Tertia Antonia*, qui y mourut, était peut-être une de ses parentes, et l'on sait positivement que lui-même était intimément lié avec Cicéron. Il n'est donc point invraisemblable qu'Antonia ait été femme de ce dernier. Le mot *et*, qui suit immédiatement *Have*, paraît désigner un laps de temps qui se serait écoulé depuis la mort de Cicéron jusqu'au moment où l'on réunit les cendres d'Antonia aux siennes. Toujours est-il singulier qu'elle n'ait pas obtenu à Céphalonie un tombeau particulier. Leurs amis communs auraient-ils voulu, par la réunion de leurs cendres, faire allusion à l'étroite amitié qui existait entre leurs deux familles? Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais rien trouvé de semblable entre étrangers, entre personnes que n'unissaient ni les liens du mariage, ni ceux du sang.

Ce qui est certain, c'est que ce monument a été découvert avec l'épitaphe ci-

l'urne cinéraire, et qu'il doit être enfoui dans quelque musée de France ou d'Italie.

Sous les empereurs, Zacynthe partagea toujours le sort du reste de la Grèce, alternativement paisible, ou gémissant sous le joug de fer d'un gouvernement romain. Cependant ces variations dans les traitemens qu'ils éprouvaient, n'excita jamais chez les Zacynthiens le plus léger soulèvement. La Grèce entière était soumise, et les insulaires se sentaient trop faibles pour reconquérir et défendre ensuite leur liberté. La nécessité et l'habitude de vivre sous le joug avaient d'ailleurs étouffé en eux ce sentiment généreux qui, un siècle auparavant, leur avait mis plusieurs fois les armes à la main contre leurs oppresseurs. C'était sans proférer un seul murmure, qu'ils voyaient leurs chaînes dans les mains d'un empereur capricieux. S'en trouvait-il un qui les leur rendît plus légères, leur reconnaissance n'avait point de bornes; ils faisaient frapper des médailles en son honneur. On en voit la preuve dans celles qui ont échappé à l'avidité des barbares et qui portent les noms de Marc-Aurèle

de Faustine la jeune, de Julia Domna, et même de Geta.

La situation des Zacynthiens devint encore plus misérable, lorsqu'à l'époque de la division de l'empire, ils échurent en partage aux empereurs d'Orient. Ils jouirent, à la vérité, d'une paix profonde jusqu'au moment où Genseric et ses Vandales envahirent la Grèce; mais alors aussi Zante fut impitoyablement ravagée. Il en arriva de même lors de l'invasion d'Attila.

Pendant les croisades, cette île fut souvent ravagée par les Sarrasins, parce que sa rade avait souvent offert un asile aux croisés durant la tempête, ou pendant d'autres momens de danger.

L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem a possédé une commanderie à Zante, jusqu'à la fin du siècle dernier.

Plus tard Zante devint, ainsi que Céphalonie, la propriété des comtes de Tocchi.

En 1479, une flotte turque la ravagea et mit à mort presque tous ses habitans; elle fut cédée aux Vénitiens, moyennant une certaine somme d'argent. Ces derniers, par

leur sollicitude et leurs bons traitemens, rendirent à Zante son antique splendeur; elle la conserva pendant plusieurs générations et jusqu'à l'époque où Sélim II déclara la guerre à la république de Venise. La flotte de ce sultan, composée de plus de trois cents vaisseaux de diverses grandeurs, débarqua à Zante au-delà de douze mille Turcs. Les Zantiotes se réunirent au petit nombre de troupes commandées par le brave gouverneur Paolo Contarini, et, conjointement avec elles, ils firent de tels prodiges de valeur que les Turcs se virent obligés de remonter à la hâte sur leurs vaisseaux, après toutefois avoir ravagé la ville et tout le pays.

Dans les guerres suivantes que la république eut à soutenir contre la Porte, Zante fut souvent inquiétée par les flottes turques et menacée de pillage. Mais toujours les tentatives des Ottomans échouèrent contre la vigilance des insulaires, qui, pour leur défense, avaient frété et armé à leurs dépens plusieurs galères.

Beaucoup d'événemens qui, dans l'his-

toire du moyen âge de Zante, occuperaient une place remarquable, sont perdus à cause de la destruction réitérée des archives. Une partie de ces archives est devenue la proie des flammes, l'autre est enfouie sous les décombres des édifices détruits par les tremblemens de terre.

Aussi l'histoire se taira-t-elle sur la destinée de l'île de Zante pendant le long laps de temps qui sépare la fin du dixième siècle du commencement du dix-septième.

Le sort des îles Ioniennes, pendant la domination du lion de Saint-Marc, passe pour avoir été le plus calamiteux et le plus humiliant qui ait jamais affligé un peuple opprimé. Toutes les places étaient devenues vénales; les Vénitiens avaient rendu ces îles l'objet d'un système inoui de concussions; on s'y rendait de Venise pour acquérir des richesses. Le gouvernement ne s'occupait d'aucune amélioration ou institution utile; il régnait dans tous les actes une faiblesse et une léthargie qui annonçaient la fin prochaine de la république. Enfin, grâces aux Vénitiens, la perfidie, le meurtre et d'autres

crimes épouvantables s'étaient naturalisés dans les îles.

La destinée de Zante, après la chute de la république, est connue. On sait que depuis la paix de Campo-Formio, presque tous les traités qui furent signés jetèrent cette île comme un appât politique, tantôt à une puissance européenne, tantôt à l'autre. Personne n'ignore comment elle fut adjugée aux Anglais, dont le protectorat a été confirmé par les traités ultérieurs.

Je réunirai à Corfou, dans une lettre particulière, toutes les observations que j'aurai recueillies pendant mon voyage, sur le caractère du gouvernement anglais dans les îles Ioniennes.

LETTRE IX.

Situation géographique de Zante. — Son étendue. — Ses limites. — Ports. — Population. — Division physique. — Trémblemens de terre. — Traces qui en sont restées. — Source de bitume. — Hérodote. — Eau sulfureuse. — Naphte. — Sources d'eau douce près de la mer. — Cavernes. — Réputation de Zante. — Le raisin de Corinthe, ou *Uva passa*. — Olives. — Vin. — Bois. — Jardinage. — Bonnes routes dans l'intérieur. — Moustiques et insectes venimeux. — Chasse. — Pêche. — Chasse du veau marin.

Zante, août.

L'île de Zante est située sous le 38e degré de latitude et sous le 38° 30m de longitude ; sa latitude est la même que celle de la pointe méridionale de Calabre ; sa plus grande longueur du sud au nord, depuis le cap Cera (Geraca), jusqu'à Skinare, est d'environ 21 milles 1/4 ; sa plus grande largeur, depuis le cap Basilique, près de Zante, jusqu'à

l'extrémité occidentale de l'île, d'environ dix-neuf. Au nord de Zante est située l'île de Céphalonie, dont elle n'est séparée que par un détroit assez resserré. La Morée est située à l'est; entre l'île et le continent est un canal dont la largeur varie de quatre à sept lieues. La mer Ionienne baigne les côtes méridionales et occidentales de l'île.

Zante a plusieurs promontoires : le cap dèlle Grotte au nord-est ; le cap Skinari au nord ; celui de Skopo à l'est et au-dessus du port de Zante ; et enfin le cap Cera, à la pointe méridionale, dans la direction des Strophades.

L'île renferme trois ports : celui de Skinari, au nord, près du cap du même nom, les petits vaisseaux peuvent seuls y entrer; celui de Zante, il n'offre point de sûreté aux navires et souffre beaucoup des vents d'est et du nord ; enfin, au sud de Zante, et dans le canal, celui de Chieri, qui passait autrefois pour l'asile et l'entrepôt des pirates de toutes les nations.

A Zante on ne fait monter la population

de l'île qu'à 48,000 âmes (1). Une partie de cette population habite la ville, le reste est dispersé dans quarante-huit villages.

Zante peut être divisée en trois parties : pays de montagnes, pays situé au bas des montagnes, et pays plat.

La chaîne de montagnes commence à l'est, près du port de Chieri, s'étend au sud et à l'ouest autour de l'île, et se termine au nord. Au milieu d'un bassin formé par cette chaîne de montagnes, se déploie une plaine riante et fertile, d'au moins dix milles de large sur quinze de long. C'est dans cette enceinte que se trouve la plus belle partie des richesses de Zante.

Au pied de cette couronne de montagnes, ou plutôt sur leur penchant, s'élèvent beaucoup de villages assez riches, tels que Chieri, Litacchia, Pigadacchia, Sculicado, etc., dont la position est souvent délicieuse. Sur le sommet des montagnes, ou dans les

(1) L'opinion de quelques Zantiotes instruits ne porte qu'à 33,500 la population de l'île ; les deux cinquièmes habitent la ville, et le reste la campagne.

vastes déchirures qui sillonnent leurs flancs, se sont établis les habitans des villages pauvres, tels qu'Ambello, Agela, Chigliomène, Volimo, etc.

Mais c'est dans la plaine que sont répandus les villages les plus riches, tels que Gaetani, Banato, Calipade, Saint-Demetrio et autres. Il y a dans cette plaine, à l'est et au nord, quelques monticules isolés; là sont assis les jolis villages de Gerocastello et Lamberti, ainsi que Geraccaria, Bellusi et Tragacchi.

Les montagnes de Zante sont placées sur un volcan très-actif; on en trouve dans l'île des preuves multipliées; mais ce qui ne laisse aucun doute à cet égard, ce sont les ravages occasionnés par des tremblemens de terre. Ils y sont très-fréquens et presque périodiques, car ils se font ordinairement sentir tous les vingt ou vingt-cinq ans. On peut les diviser en tremblemens de terre par communications, et tremblemens de terre locaux. Les premiers sont moins rares, mais aussi moins dangereux. Les secousses se font sentir ordinairement du nord-ouest au sud-est, et

sont accompagnés d'ouragans qui suivent la même direction et durent souvent plusieurs jours.

Tous les tremblemens de terre des temps modernes, sur-tout ceux de Lisbonne et de Calabre, ont été sentis en même temps dans les îles Ioniennes, mais principalement à Zante. Il en est de même des grandes éruptions de l'Etna et du Vésuve.

Les tremblemens de terre locaux, ceux qui prennent naissance dans le sein même de l'île et qui se terminent en secousses pareilles au mouvement des vagues, sont les plus dangereux. Ce sont eux qui se renouvellent environ tous les vingt à vingt-cinq ans, et causent aux habitans les plus vives inquiétudes. On voit encore partout les traces de leurs funestes ravages. Ceux de 1650, 1673, 1696, 1713, 1727, 1742, 1767, 1791 et 1820, se sont fait remarquer par leur violence.

Celui de 1767 commença le 11 juillet et continua presque sans interruption jusqu'au 9 août. Chaque jour on ressentait des secousses qui semblaient partir du point cen-

tral de l'île. Des secousses plus faibles se firent ensuite sentir pendant plus de deux mois. Outre les plus affreux ravages, ce tremblement de terre fut encore suivi d'une épidémie.

Celui de 1791 fut encore plus terrible : il commença par une secousse du sud-est au nord-ouest, qui dura plusieurs minutes, mais qui ne fut pas également sensible dans toute l'île. Toute la partie ouest de l'île resta intacte ; mais à l'est, tous les bâtimens situés sur des hauteurs, et principalement la citadelle de Zante, furent détruits de fond en comble, ainsi que six villages au pied des montagnes. Dans la ville toutes les maisons souffrirent plus ou moins, et un grand nombre furent renversées. Plus de vingt personnes périrent sous les décombres, trente reçurent des blessures dangereuses, beaucoup moururent des suites de leur frayeur.

Le tremblement de terre de 1820 s'annonça à-peu-près de la même manière que le précédent, mais il sembla s'éloigner des montagnes et n'agir que sur les côtes. Les

plus fortes secousses se firent sentir le 6 janvier 1821, et causèrent à Zante les plus grands ravages en tout genre.

Souvent les tremblemens de terre sont suivis de longues pluies et de brouillards, qui occasionnent des maladies épidémiques; ces maladies sont alors plus violentes et plus obstinées à Zante que dans les autres îles Ioniennes.

Pendant le peu de jours que je restai à Zante, avant mon départ pour la Morée, je vis ce phénomène, dont parle Hérodote dans sa Melpomène. « J'ai vu, dit-il, à Zacynthe un lac d'où le bitume coule en abondance. On y trouve plusieurs de ces lacs; le plus considérable a soixante-dix pieds de circonférence. Les habitans attachent des branches de myrthes à de longues perches, pour recueillir le bitume; son odeur est très-forte, mais il est bien meilleur que celui de Perse.

» Les Zacynthiens creusent des trous dans la terre et y déposent ce bitume; lorsqu'ils en ont une quantité suffisante, ils en remplissent des vaisseaux. »

« Tous les objets qui tombent dans l'un de ces lacs bitumineux disparaissent, et, chose singulière, on les revoit ensuite à la surface de la mer, à environ quarante-cinq stades (1) des côtes. »

Dans la partie ouest de l'île, près du village de Chieri, est situé un vallon charmant, que des montagnes environnent de tous côtés, et dont la circonférence est à-peu-près de trois lieues. L'air y est malsain et occasionne des fièvres lentes; on s'en aperçoit facilement au teint blême et olivâtre des habitans. Au milieu de ce vallon, et à-peu-près à un quart de lieue du rivage de la mer, se trouvent deux de ces sources de bitume; elles sont éloignées l'une de l'autre de deux cents pas; leurs eaux prennent à l'ouest leur direction vers la mer. Près de ces sources on trouve, comme le dit Hérodote, un grand lac, et un plus petit, dans lesquels on voit continuellement ce fossile bouillonner; son odeur est très-forte. Une nappe d'eau d'un brun clair et d'environ

(1) Environ quatre cents toises.

un pied de profondeur, couvre la superficie du bitume, et, malgré ses continuels bouillons, reste unie et sans mouvemens. Une chose remarquable, c'est que le bitume, ainsi que l'eau, sont toujours froids, malgré les plus grandes chaleurs de l'atmosphère. D'ailleurs, ce fossile est dans une ébullition plus forte en été que dans les autres saisons ; mais c'est pendant les tremblemens de terre qu'il bouillonne le plus ; ce qui prouve que l'un et l'autre sont produits par la même cause.

On remarque avec étonnement, dans ces sources, deux forces motrices qui rendent les tremblemens de terre moins fréquens et moins violens qu'ils ne l'étaient, sans doute, autrefois. Elles paraissent être pour les tremblemens de terre une espèce de centre d'attraction, d'aimant ; car c'est près d'elles qu'ils agissent avec le plus de violence. Cette observation a été sur-tout sensible en 1820 et au mois de janvier suivant. J'ai remarqué ici ce que j'avais déjà observé à Naples dans la Solfatar et dans plusieurs endroits du Vésuve et de l'Etna : lorsqu'on frappe fortement du

pied contre la terre, on la sent quelque temps trembler autour de soi, et un bruit sourd retentit dans ses vastes cavités. De même ici on entend souvent près de ces sources de violens mugissemens, qui parfois se prolongent des jours entiers; moi-même, je les ai distinctement entendus, aussi bien que mes guides. Peut-être ne se tromperait-on pas en croyant que presque toute cette plaine est creuse, et que ces sources formaient autrefois un lac environné de montagnes. Ce lac peut avoir été comblé par la chute des montagnes enfoncées par les tremblemens de terre, et avoir pris alors sa forme actuelle. Cependant je ne vois rien dans le passage d'Hérodote, que je viens de citer, qui confirme cette opinion.

Malgré les tentatives réitérées, faites encore tout récemment par les Anglais, on n'a jamais pu trouver le fond des sources; et Hérodote a parfaitement raison lorsqu'il dit que tous les objets qu'on y jette reparaissent en pleine mer.

Vers le mois d'avril, ces sources se rem-

plissent tellement de bitume, que souvent elles débordent ; c'est à cette époque qu'on le recueille. Mais les habitans n'emploient plus aujourd'hui les mêmes moyens que du temps d'Hérodote : au lieu de perches ils se servent de seaux, et ils creusent, dans la fosse où ils déposent le bitume, une rigole pour laisser écouler l'eau jusqu'à la mer, puis ils le recueillent dans des tonneaux pour le vendre.

L'eau qui couvre le plus grand de ces lacs est très-salée et conserve une forte odeur de goudron; mais celle des puits voisins est douce et a peu d'odeur. Cette dernière offre aux habitans un remède efficace contre les fièvres dont ils sont souvent attaqués. Les marins étrangers s'en sont même servis avec succès contre le scorbut.

Le bitume séché au soleil devient un ciment presqu'indestructible ; on s'en aperçoit aux pierres dont les habitans ont entouré les fosses qui le reçoivent; il a pénétré entre ces pierres, et les a tellement liées entre elles, qu'il faudrait les briser pour les déta-

cher. Ce ciment est sans doute le même que celui dont on se servit, selon Quinte-Curce, pour la construction des fameuses murailles de Babylone.

Les sources de bitume ne sont pas les seuls produits volcaniques de l'île. J'ai vu près du cap delle Grotte, et non loin du golfe, dans la partie nord-ouest, des sources d'eau sulfureuse, que les Zantiotes, à cause de son odeur désagréable, appellent Βρομονερό (eau puante). Ils n'en font usage que pour leurs bestiaux malades.

Il existe encore plusieurs autres sources minérales, à Zante, d'une espèce d'eau ferrugineuse; mais je ne les ai point vues. Près du cap Skinari se trouvent des cavernes profondes, d'où découle une matière huileuse et blanchâtre qui se fige à la surface de l'eau. Ce liquide est probablement une naphte excellente; mais on n'a point encore fait à ce sujet d'exactes recherches. Pendant les temps de calme il en paraît sur la mer des traces prolongées. Toutes ses propriétés, et même son odeur forte et désagréable,

m'ont rappelé l'huile de Saint-Quirin de Tegernsée.

Les sources d'eau douce qui se trouvent ici tout-à-fait au bord de la mer, sont un objet remarquable et intéressant ; souvent la mer les couvre d'un pied d'eau sans altérer en rien leur douceur. Il s'en trouve, dit-on, de pareilles sur les rivages de plusieurs des îles Ioniennes ; on les découvre en creusant à la profondeur d'un pied dans le sable, après avoir d'abord écarté l'eau de mer au moyen d'une petite digue. Il s'en faut qu'on ait fait sur tous ces phénomènes, même depuis que la domination anglaise est établie à Zante, toutes les recherches convenables. Un tel oubli ne pouvait être pardonné qu'à l'inertie et à la caducité de la république vénitienne.

L'île de Zante est bordée presqu'en entier de rochers qui s'avancent dans la mer ; dans ces rochers se trouvent de profondes cavernes qui communiquent, dit-on, avec des routes et des passages souterrains ; mais

c'est encore là une chose que l'on n'a point approfondie.

Robert, Wheler, Spon, et d'après eux d'autres voyageurs, ont appelé Zante *l'île d'or ;* en Italie on lui donne le nom poétique de *fior di Levante* (fleur du Levant). C'est ce qu'on a peine à croire lorsque, comme moi, on vient ici en été, et qu'on voit partout des montagnes nues et déchirées par les tremblemens de terre, et seulement quelques habitations chétives.

Virgile donnait à Zacynthe l'épithète de Nemorosa (boisée, couverte de bois). Cette épithète n'est pas plus juste aujourd'hui, que bien d'autres données par les anciens, car nulle part on n'y trouve de forêts. Ce n'est qu'en pénétrant dans l'intérieur de l'île, et en voyant la plaine délicieuse que j'ai décrite plus haut se déployer devant soi, qu'on découvre ses richesses et ses beautés.

Cependant, comme ces richesses ne consistent qu'en huile et en raisin de Corinthe, elles me paraissent assez équivoques, car les autres productions de l'île, telles que blé, bestiaux, etc., ne peuvent nourrir les Zan-

tiotes que pendant trois à quatre mois, et ils sont obligés de se procurer en Morée, pour de l'argent comptant, ce qui est nécessaire à leur subsistance pendant les deux autres tiers de l'année. Le bled leur vient d'Egypte ou des bords de la mer Noire. Dans quel embarras ne se trouvent-ils donc pas, lorsqu'une seule pluie intempestive détruit toute leur vendange, ou lorsque, comme à présent, les événemens politiques rendent les communications avec la Morée difficiles et presqu'impossibles ! Si la *Passoline* vient à manquer, les Zantiotes n'ont pas seulement de quoi acheter des Moréates ce qui leur est indispensable pour vivre.

Le raisin de Corinthe, appelé ici *uva passa*, ou *Passolina*, fut apporté de Corinthe, il y a environ deux cent vingt-cinq ans. Comme le terrain est le même à Zante qu'à Corinthe, les premiers plans réussirent aussitôt, et depuis lors la culture s'en étendit tellement, que la plus grande partie de l'île, auparavant employée à celle du bled et autres fruits de la terre, y fut par les habitans presqu'entièrement couverte de ceps. Croi-

rait-on que cette petite île produit dans les bonnes années douze à treize millions de livres de raisins, et dans les années ordinaires dix à onze millions ? Le commerce de Zante et de Corinthe est presqu'entièrement entre les mains des Anglais.

Le cep de cette Passoline est fort bas et ne produit de fruit qu'au bout de sept ou huit ans ; mais aussi il en donne pendant des siècles, et j'ai vu à Zante des plantations qui, disait-on, avaient deux cents ans d'existence. Le grain n'est pas plus gros que nos fraises. La Passoline fraîche est aussi fort agréable ; une légère aigreur tempère sa trop grande douceur.

A mon retour à Zante, on allait faire la vendange ; elle s'y fait de la même manière qu'en Italie, mais exige les plus grandes précautions. Les paresseux et insoucians Napolitains, ainsi que les Siciliens, qui ne s'inquiètent guère de leurs délicieux raisins, seraient donc incapables de cultiver la Passoline. Aussitôt après la vendange on fait sécher le raisin au soleil, ce qui ne dure qu'une quinzaine de jours. Les Zantiotes, pendant

ces quinze jours, sont dans des transes continuelles, à cause des dangers qui menacent leur récolte. La moindre pluie suffit pour prolonger le temps nécessaire à faire sécher la passoline, et nuit à sa qualité; et si les pluies sont violentes et de longue durée, toutes les précautions deviennent inutiles; le raisin se pourrit, on est obligé de le jeter, et à peine en peut-on conserver une petite quantité pour les bestiaux.

Lorsque la passoline a séché heureusement, chaque propriétaire met sa provision dans des sacs, et les porte au magasin public, où on les conserve. Le directeur de cet établissement lui en donne un reçu, selon la quantité et la qualité qu'il dépose; ces reçus ont cours et se négocient sur la place.

Une autre branche des richesses de Zante, et plus assurée que la passoline, c'est son huile. Là où la vigne ne peut réussir, se trouvent les oliviers.

En 1711, un ouragan les renversa presque tous. Le dommage aurait été incalculable, si les habitans n'avaient pas aussitôt replanté et pris des précautions pour conserver les

anciens troncs, qui n'avaient pas été entièrement détruits.

On trouve à Zante deux espèces d'oliviers : les indigènes, appelés *nostrani*, qui fournissent l'huile la moins bonne ; et les Moréates, que l'on nomme *dacoron*, du nom de l'endroit d'où ils ont été transplantés à Zante ; l'huile en est d'une qualité supérieure à celle des premiers, mais cependant inférieure à celle de Morée. Les Zantiotes cueillent et ne secouent pas les olives.

Avec la passoline on fait aussi du vin qui est huileux, spiritueux et stomachique ; on ne l'exprime du raisin que lorsque celui-ci a séché quatre ou cinq jours au soleil ; on fait infuser les grappes dans un tiers d'eau, et malgré cela, le vin devient épais et fort en couleur ; cependant il s'éclaircit un peu en tonneaux.

Zante possède encore deux autres espèces de vin, dont l'un se fait avec du raisin muscat. Toutes deux sont d'une qualité supérieure ; et lorsque le dernier devient vieux, il égale en feu et en saveur les meilleurs vins de Sicile.

Les vins ordinaires rouges et blancs sont, à la vérité, fort doux; mais le soufre, le sel et la chaux, dont est rempli le terrain, les rendent extrêmement capiteux, et les Zantiotes, qui aiment beaucoup ces vins-là, ajoutent encore à leur force par d'ingénieux mélanges. On en fait à-peu-près huit mille tonneaux par an dans l'île, quantité qui suffit à la consommation des habitans et des vaisseaux qui abordent à Zante.

L'île, aujourd'hui dépouillée de forêts, ne produit point de bois à brûler. On tire de la Morée et de l'Albanie celui dont on se sert pour le chauffage, pour bâtir et pour fabriquer les ustensiles de ménage; les gens pauvres emploient au chauffage le bois d'olivier. Je n'ai trouvé dans mes excursions que fort peu de myrthes et de lauriers, mais parfois des grenadiers, qui, en Morée, sont encore plus communs.

Le jardinage et la moisson sont des raretés à Zante. A l'époque de la moisson, quatre à cinq mille Zantiotes se rendent en Morée pour aider les habitans à la faire. On les paie en bled, et ils rapportent ainsi chez eux, après la récolte, leur subsistance pour

quatre à cinq mois. Ils tirent aussi de la Morée presque toute leur viande de boucherie, sur-tout les moutons, qu'ils font rôtir de même que tous les autres insulaires, tout entiers, comme du temps d'Homère. Ils se procurent aussi, dans la même contrée, des fromages très-durs et salés. On ne voit brouter sur les rochers et les montagnes de Zante, que quelques chèvres.

Une chose singulière à Zante, et sur-tout remarquable lorsqu'on arrive de la Sicile, c'est la bonté des routes nombreuses qui se croisent en tous sens dans l'intérieur de l'île, malgré le manque total de voitures. Les habitans ne se servent des ânes, des mulets et des chevaux, que pour porter. Que de temps, de frais et de peines ne s'épargneraient-ils pas, s'ils faisaient usage de petits charriots!—On prétend qu'il se trouve ici d'incommodes moustiques, des vers venimeux et des insectes. Je n'ai rien remarqué de tout cela, quoique pendant la nuit mes fenêtres fussent toujours ouvertes (1).

(1) Grasset de Saint-Sauveur, qu'un séjour de vingt ans dans les îles Ioniennes a mis à même de

A Zante on ne connaît de la chasse que le nom ; les oiseaux même sont très-rares dans cette île volcanique. Mais les amateurs de la chasse se rendent au printemps en Morée, y battent les forêts et les champs de l'Élide, et rapportent leur butin dans leur famille, ou bien en font un objet de spéculation.

Il n'y a pas non plus de pêche sur les côtes de l'île, et les Zantiotes, pour s'y livrer, sont obligés encore de passer en Morée, dans ce pays qui fournit à presque tous leurs besoins. Le poisson est donc fort rare et fort cher à Zante. Dans la partie méridionale de l'île, cependant, près du village d'Agala, situé entre les montagnes et les rochers, les habitans s'occupent d'une pêche ou plutôt d'une chasse sigulière. Agala est à trois milles de la mer, à laquelle conduit une route

---

bien observer, dit : « On est fort tourmenté pendant l'été par deux espèces de cousins ou moustiques dont la piqûre est extrêmement cuisante... Les insectes venimeux sont très-communs. Il en est dont on dit la morsure mortelle. (*Voyage Hist., Litt. et Pittor., dans les îles Vénitiennes*, tom. 3, p. 173 et 174.)

élevée au-dessus de précipices effrayans et profonds.

Je suis familiarisé depuis ma jeunesse avec les chemins de ce genre; mais jamais je n'en vis de pareils à celui-ci, et j'osai à peine y faire cent cinquante pas ; je l'eusse regardé comme impraticable, si je n'y avais aperçu un homme et un enfant qui le suivaient pour se rendre d'Agala à Chieri. L'un et l'autre portaient un fardeau. Les habitans parcourent cette route effrayante avec assurance et légèreté, et même s'exposent, pour obtenir un bien mince profit, à des dangers bien plus grands encore. Lorsqu'ils sont parvenus aux rochers qui s'élèvent au-dessus du bord de la mer, ils fixent un cable à une des pointes du roc, et se laissent couler tout le long. Sur le rivage se trouvent plusieurs cavernes, dans lesquelles se réfugient les veaux-marins ; c'est contre eux que la chasse, dont j'ai parlé plus haut, a lieu. Le chasseur est armé d'un pistolet. Avant de parvenir à l'entrée de la caverne, il est obligé d'avoir de l'eau jusqu'au cou ; de la main droite il tient son arme au-dessus de

sa tête ; de la gauche, le cable ; il faut encore que le chasseur soit bon tireur, car le veau-marin ne peut être blessé mortellement qu'à la tête ; toute autre blessure ne l'empêcherait pas de se jeter dans les flots et d'échapper à son ennemi. Lorsque celui-ci est parvenu à le tuer, il le dépouille, dans la caverne même, de sa peau et de sa graisse, seules parties de cet animal amphybie dont il puisse tirer parti ; il se sert de la peau pour faire des chaussures, et de la graisse pour entretenir sa lampe. Cette chasse a lieu au printemps.

ASIATIC SOCIETY

LETTRE X.

Excursions dans l'île. — Les habitans en sont obligeans. — On y jouit de peu de sûreté. — L'état des Zantiotes, négligé sous la domination de Venise, s'améliore sous celle de l'Angleterre. — Beauté de l'île. — Elle manque de fleuve et de ruisseaux. — Mont Skopo, l'*Elatos* de Pline. — Temple de Diane. — Couvent. — Parties de plaisir. — Admirable vue dont on jouit sur le mont Skopo.

Zante, août.

Le peu de temps que j'avais à passer à Zante ne me permit de visiter, dans l'intérieur de l'île, que le mont Skopo, les sources de bitume, Chieri et Agala, en revenant par Nata, qui est sur la côte occidentale.

Je dois le dire, partout j'ai été bien reçu, et cet accueil m'était extrêmement agréable pendant les fortes chaleurs du jour. Si les misérables cabanes des montagnes offrent

peu de ressources, on trouve au moins de l'obligeance dans leurs habitans, obligeance que cependant on refuse aux Zantiotes pour l'accorder exclusivement à leurs voisins de Céphalonie.

Le soir, il est vrai, je ne m'aventurais pas seul et sans armes au milieu d'hommes qui, sous le détestable régime des Vénitiens, s'étaient fait une habitude du meurtre et du vol, et qui n'y ont pas renoncé tout-à-fait; mais le jour, et avec cette confiance qui en impose au malfaiteur, on peut marcher sans crainte parmi eux. Les Anglais ont opéré beaucoup de bien relativement à la sûreté des habitans, qui sans cesse était menacée par l'existence de nombreux sicaires ou *bravi*. Une justice expéditive et sévère a produit d'heureux résultats. Dans le temps que Zante était sous la domination de Venise, temps qui n'est pas encore bien éloigné, l'impunité du meurtre était assurée. Vous pouviez, pour une légère somme d'argent, vous défaire de votre ennemi. Il ne se passait pas de jour qu'un assassinat ne fût commis, soit dans la ville, soit dans les

autres parties de l'île. On s'empressait autour de la victime, non pour lui porter des secours, mais pour la voir expirer, spectacle attachant pour un Zantiote. Le meurtrier restait souvent parmi les spectateurs ; souvent, l'arme ensanglantée à la main, il se faisait un plaisir d'insulter aux pleurs et aux cris de la femme et des enfans de celui qui venait de tomber sous ses coups. Une pareille audace n'avait rien d'extraordinaire dans un pays où presque toutes les familles considérées avaient des sicaires à leurs gages, où ces sicaires entraient dans la composition de ce qu'on appelle une bonne maison. Les *bravi* avaient-ils répandu le sang que leurs patrons leur avaient demandé, ils allaient exercer quelque temps leur métier à Smyrne, et revenaient lorsque de nouveaux assassinats avaient fait oublier ceux dont ils s'étaient rendus coupables.

J'ai cherché, en parcourant l'intérieur de l'île, ce qui avait pu déterminer Strabon, Pline, Hérodote, à en parler avec une espèce d'enthousiasme ; Homère et Virgile, à la peindre de couleurs si aimables. La dis-

parition des forêts de la *Nemorosa Zacynthus* de Virgile, et peut-être aussi la haute attente dans laquelle j'étais, et qui ne se réalisa pas, firent que je trouvai les éloges peu mérités. J'ai vu de rians coteaux, j'ai vu des sites charmans dans cette plaine qui occupe près de la moitié de l'île sur les côtés comme dans l'intérieur des montagnes. Mais où n'en rencontre-t-on pas de pareils? J'ai respiré le soir un air embaumé par mille fleurs et autres plantes odorantes; mais l'air n'est-il pas également parfumé dans le midi de l'Italie et dans la Sicile?

Ajoutez que Zante n'a ni fleuves ni ruisseaux, et que ce défaut d'eau y privera toujours la campagne d'un grand charme. Il existe, je le sais, un torrent sur la côte orientale de l'île; mais ce torrent est faible, ce qui lui a fait donner le nom de Fiumara, et à sec, dès que les eaux amassées sur les montagnes en automne et en hiver se sont écoulées. Il règne, en outre, un air malsain dans quelques parties de l'île, à Littacha, à Sakochiuado, à Ambello, à Chieri, et

dans plusieurs villages des environs de la ville de Zante.

Une seule chose est, dans cette île, d'une beauté rare, c'est le Mont Skopo, auquel Pline donne l'épithète de noble Ελαφος. Le Mont Skopo a dû cette épithète moins à sa hauteur, qui n'est pas considérable et que surpasse de beaucoup celle du mont Néro, dans l'île voisine de Céphalonie, qu'au temple de Diane ou d'Artemis Opitides qui s'élevait sur son sommet. On ne trouve plus de traces de ce temple, qui n'avait rien de dorien, quoique dans le voisinage de la Doride. Seulement, au village de Melinado, dans une église dédiée à Saint-Démétrius, on voit, près de l'autel, une large pierre carrée, dont l'inscription est relative à la consécration d'une jeune fille vouée par ses parens au service d'Artemis Opitides. Le portique de l'église a quatre colonnes de marbre d'un pied de diamètre, qui sans doute avaient appartenu au temple. Sur son emplacement a été bâti le couvent de Notre-Dame de Skopo, qui n'a plus aujourd'hui

qu'un abbé, un prédicateur et deux moines de l'ordre de Saint-Basile. Le couvent est riche et l'intérieur en est décoré avec un luxe suranné. L'abbé est toujours un ecclésiastique d'une ancienne noblesse. Le couvent, quoique situé sur le sommet de la montagne, se trouve dans un enfoncement qui le met à l'abri de la violence des vents. Un petit bois s'étend près du couvent, qui est beaucoup visité par des gens que la religion n'y amène pas toujours ; on y fait des parties de plaisir, et il n'est pas rare d'y voir la joie se livrer à des transports bruyans et parfois désordonnés.

L'abbé et ses moines se distinguent par leur affabilité envers les étrangers. L'accueil qu'ils me firent me rappela celui que j'avais reçu dans les couvens de la Sicile, où ils sont aussi nécessaires qu'agréables au voyageur.

Un des moines, et un jeune sculpteur qui a son atelier dans le couvent, me conduisirent sur un rocher voisin et m'y montrèrent l'île entière et l'antique Péloponèse, éclairés par les rayons dorés du soleil couchant. C'étaient à gauche Céphalonie,

Leucade, Ithaque et les montagnes de l'Acarnanie; tout près, le cap Tornèse et la place de l'ancienne Cyllène; plus à droite, dans l'intérieur des terres, l'Erymanthe; en face, Elis, Olympie et le fidèle Alphée: je crus même avoir distingué le mont de Saturne; plus au midi, commencent les hauteurs de la Tryphilie, derrière lesquelles on aperçoit Ithôme, le Taygète, et souvent, lorsque le ciel est pur, les îles Strophades. Vivement ému, je reportai les regards sur Olympie, sur cette plaine sacrée où la Grèce assemblée applaudissait aux productions du génie. Dans ces jeux solennels, l'envie se taisait (1), la gloire de la commune patrie animait seule et ceux qui se disputaient les prix, et ceux

(1) Plutarque, dont l'autorité peut avoir quelque poids, ne parle pas tout-à-fait comme notre auteur; et l'écrivain auquel on doit les Voyages du jeune Anacharsis, a dit quelque part, en parlant des jeux olympiques: « Les éloges donnés aux vainqueurs sont quelquefois troublés ou plutôt honorés par les fureurs de l'envie. Aux acclamations publiques j'entends quelquefois se mêler des sifflemens, etc. » (*L'Editeur.*)

qui les décernaient. Les fureurs de la discorde et de la guerre étaient enchaînées, tant que duraient les doux concerts (1), et qu'un noble laurier vînait ceindre des fronts qui n'avaient point à rougir de leur victoire.

La nuit approchait, des ombres d'un bleu foncé s'étendaient sur les montagnes de la Doride; et le Péloponèse, dont je ne pouvais détacher mes regards, disparaissait insensiblement.

L'abbé ne me permit pas de retourner à la ville, qui n'est éloignée que d'une lieue et demie du couvent, sous prétexte des dangers auxquels les voyageurs sont exposés pendant la nuit. Je ne quittai donc que le

(1) Si l'on en croit ce que rapportent Pausanias et Xénophon, la discorde et les fureurs de la guerre ne furent pas toujours enchaînées durant la solennité des jeux olympiques; bien loin de là, ces jeux firent quelquefois naître de sanglans combats pendant leur durée. C'est ainsi que les habitans de Pise ayant voulu usurper l'intendance des jeux sur les Eléens, les uns et les autres soutenus par leurs alliés pénétrèrent dans l'enceinte sacrée et s'y livrèrent un combat acharné. (*L'Editeur.*)

lendemain, à la pointe du jour, le sombre cloître et ses aimables habitans.

Je crois qu'on a sur le mont Skopo une des vues les plus belles et les plus étendues de la Grèce; et quant à l'intérêt qu'elle offre, quel est le point de vue d'où l'œil embrasse à-la-fois tant de lieux illustrés par l'histoire et la poésie?

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE XI.

Zante. — Aucun bâtiment remarquable. — Dévastations. — Place Saint-Marc. — Eglise Saint-Marc. — Monument élevé à Sir Thomas Maitland. — Café des nobles. — Callé-Larga. — Intérieur des maisons. — Planchers. — Mauvaise réputation. — Mœurs orientales. — Femmes et filles complaisantes. — Gentillesse des petits mendians. — Ecoles. — Voyages. — Mélanges des familles grecques. — Moréates émigrés. — Sévérité du gouvernement britannique envers les Hellènes. — Mauvaise disposition contre les Anglais. — Troupes anglaises. — Fort. — Campagnes environnantes. — Départ de Zante.

Zante, août.

Je venais de quitter Messine; cette belle ville du Phare, lorsque j'arrivai à Zante, pour la première fois, et cependant je fus singulièrement frappé à l'aspect riant de cette dernière; elle est située à l'est de l'île sur le revers de plusieurs petites montagnes, l'une

d'elles isolée, escarpée et nue, est couronnée par le fort, qui domine toute la contrée. Les autres, au contraire, sont boisées et groupées, et semblent servir de base au mont Skopo, qui s'élève majestueusement derrière elles. La Fiumara vient se jeter, lorsqu'elle est fournie d'eau, jusqu'au milieu de la baie. A l'exception du mont Skopo et de ses fraîches collines, toutes les autres montagnes des environs sont maussades et arides.

C'est la ville, sur-tout, qui m'avait surpris en approchant de Zante, et sans doute tous les voyageurs arrivant de ce côté, en quittant le sud de l'Italie, doivent éprouver le même étonnement : en observant son architecture, il semble que l'on soit transporté au milieu de l'Allemagne, tout y rappelle les constructions de notre pays : les maisons y sont propres, basses, se composent d'un ou deux étages tout au plus et se terminent en pointe ; les croisées même ont la forme des nôtres, et l'on revêt, comme en Allemagne, les murs extérieurs d'une couleur riante. L'usage adopté par les habi-

tans, d'élever très-peu les bâtimens, vient des fréquens tremblemens de terre qui si souvent bouleversent leur île.

En parcourant l'intérieur de la ville on trouve bientôt que ce style allemand se perd dans les détails. Zante ne possède pas un bâtiment remarquable; car assurément le soi-disant palais de l'évêque ne l'est pas plus que les églises principales, et les maisons que le gouvernement anglais a fait bâtir depuis le dernier tremblement de terre; ces dernières sont occupées par le consul, le chef de la douane et la douane elle-même.

On voit encore dans beaucoup de rues et de places publiques, les traces funestes des dernières secousses; peu-à-peu cependant elles s'effacent pour faire place à de nouveaux édifices; et le Zantiote, comme nous, facile à s'abuser, croit que désormais sa demeure est indestructible.

La place principale de Zante s'appelle Saint-Marc, comme à Venise; mais il n'y a guères entre elles d'analogie que le nom; son irrégularité, sa forme triangulaire, autour de laquelle s'élèvent de misérables ar-

cades, détruites en partie, rappellent, au grand désavantage de celle-ci, la magnifique somptuosité de l'autre.

On voit sous ces arcades quelques boutiques insignifiantes, ainsi que des ateliers d'orfévrerie dont les lourdes productions donnent une idée du goût des Zantiotes en ce genre. On trouve aussi le premier café de la ville en ce lieu : des jurisconsultes, des médecins, des marchands le fréquentent, et j'ai parfois entendu là d'excellentes dissertations sur les affaires de la Grèce. Tout près est le poste principal des soldats anglais; un berceau de verdure les met à l'abri des rayons brûlans du soleil. La cathédrale latine de Saint-Marc, petite, mesquine, et située aussi sur la place, n'offre absolument rien de remarquable. On voulut, à la vérité, me faire extasier sur quelques tableaux faits, disait-on, de main de maître; mais l'erreur était trop grossière, et je me gardai bien de reconnaître la touche de Palma Vechia et du Titien, dans les croûtes que l'on me fit voir.

Près de Saint-Marc, et à côté d'une petite

église grecque, se voit le monument élevé à Thomas Maitland, gouverneur britannique des îles Ioniennes. Le buste en bronze de T. Maitland est placé sur un socle très-élevé; on voit au-dessous, sur un bas-relief également en bronze, la figure de Minerve, entourant de son bras droit la vertu, et jetant avec la main gauche un voile épais sur le vice humilié et courbé à ses pieds; ce sujet symbolique, indiqué par les Anglais, désigne une circonstance politique où la vérité, assurément, découvre autre chose que le vice. Buste et bas-relief sont également remarquables; l'inscription suivante se lit au bas du monument :

ΘΩΜΑΙΤΩΙ ΜΑΙΤΛΑΝΔΙΩΙ
ΖΑΚΥΝΘΙΟΙ
ΔΙΑ ΤΑΣ ΧΡΗΣΤΑΣ ΕΛΠΙΔΑΣ
ΑΩΙΖ.

« Pour leurs espérances, les Zacynthiens » à Thomas Maitland. » L'espérance est restée symbolique; les Anglais, cependant, imaginent l'avoir remplie : ce n'est pas l'opi-

nion de tous les Zantiotes !..... En total, cet ouvrage, entouré de bornes et de chaînes en bronze, est digne d'éloge par sa noble simplicité. Cependant les habitans de Zante, forcés très-durement à l'érection de ce monument par le gouverneur lui-même, le voient de mauvais œil et l'auraient détruit depuis longtemps, s'il n'était gardé tout exprès par un poste de militaires anglais. On assure que Th. Maitland a voulu, dans cette occasion, en élevant de son vivant un monument à sa mémoire, imiter Napoléon.

Le lieu appelé Piezza d'Elerba est aussi près de Saint-Marc; c'est là où se vendent les comestibles : ce marché n'est autre chose qu'une petite rue étroite et sale où les paysans apportent des légumes, fruits, etc. Une quantité de petites boutiques y étalent, à l'envi, des poissons salés, du lard fort, etc. C'est dans cette petite rue sale et puante que se trouve le café *de nobile* : autrefois les nobles seuls y étaient admis ; les idées devenues plus libérales à cet égard, permettent aux amateurs roturiers de venir jouir dans ce beau lieu du bruit étourdissant

que l'on y entend sans cesse et de l'odeur détestable que l'on y respire ; cependant c'est toujours là que les anciens nobles se réunissent de préférence. J'ai eu la curiosité de m'y présenter aussi quelquefois ; les originaux y abondent. Si l'on veut entendre raisonner pertinemment, et sur l'imprévoyante politique de la Russie, et sur les électeurs des cercles allemands, auquel ces bonnes gens conservent titres et prérogatives ; si l'on veut connaître l'excellence du gouvernement napolitain, et enfin l'époque précise de l'arrivée de Napoléon en Angleterre, il faut absolument aller se mettre au courant près de ces Messieurs. Il m'a été impossible pourtant de leur faire comprendre comment il se faisait que l'empereur François n'était plus le second, mais le premier du nom ; leur provision de conjectures ne va pas jusqu'à la dissolution *de l'empire d'Allemagne*. De ce marché dégoûtant on passe immédiatement à la rue principale. D'après Venise encore, elle se nomme *Calle-Larga* ; c'est là que sont les plus jolies maisons de la ville : elles sont toutes à un étage, et élevées

sur des arcades qui règnent des deux côtés de la rue et contiennent de belles boutiques. Le pavé de cette rue est fort mauvais, ce qui est d'autant plus désagréable, que les pieds sont habitués dans le midi aux dalles, qui presque partout forment le pavé. La Calle Larga a bien un quart de lieue de long.

Au sud et au pied du mont Skopo, se trouve le lazareth, où l'on subit la quarantaine. Grâces au ciel, j'ai évité cet emprisonnement. On voit là les mâts de plusieurs navires qui périrent l'an passé dans le port même; ils sombrèrent sans qu'il fût possible de rien sauver de la cargaison.

Ces observations suffisent pour la topographie de Zante, qui, d'ailleurs, n'offre rien de remarquable. L'intérieur des maisons est commode, souvent même élégant. Chez les Anglais, et parmi les familles distinguées du pays, on retrouve toutes nos habitudes de ménage. En revanche, rien n'y ressemble moins que celles des autres Grecs, qui ont adopté autant que possible les usages des Turcs. Comme eux, ils font

griller les fenêtres de leurs femmes, et s'imaginent par cette précaution parer à tous les dangers. Je ne devine pas pourquoi, dans un pays aussi méridional, on a adopté l'usage insupportable de faire les planchers des appartemens avec du sapin, bois qui attire toute sorte d'insectes. Si les tremblemens de terre ont donné l'idée de ces légers parquets, il faudrait au moins qu'ils ne touchassent pas le sol.

J'ai déjà parlé du caractère pervers et de la cruauté des Zantiotes pendant la domination vénitienne. Si l'on en croit les Anglais, le peuple de ces contrées n'est pas affranchi des vices qui le signalèrent jadis; mais comprimé par une justice sévère et par une stricte surveillance, il est bien moins à craindre. Comme les Anglais parlent avantageusement des Céphaloniens, je suis assez porté à croire impartial leur jugement sur les Zantiotes, jugement qui, d'ailleurs, ne porte que sur la basse classe. J'ai appris par moi-même combien on trouve d'excellentes qualités parmi les autres.

On découvre partout ici les mœurs orien-

tales, elles se montrent dans le costume, le turban, le cafetan, les armes, et dans la démarche et les mouvemens d'une importance affectée. Mais c'est, comme je l'ai déjà dit, dans l'intérieur des maisons que l'imitation est sur-tout frappante. Les femmes sont invisibles ici : ce n'est que très-tard et quand il fait nuit que l'on en rencontre ; elles sont toutes voilées et vêtues de noir ou de blanc ; on en voit de nombreux essaims parcourir les rues et les places, et rarement elles ont des hommes avec elles. Malgré cette apparente réserve, les femmes zantiotes sont citées pour la dissolution de leurs mœurs. Ce que j'en ai vu ne me donne pas non plus une haute idée de leur beauté en général, et celles même qui possèdent quelques charmes les défigurent entièrement par la mauvaise grâce de leur maintien et de leur costume. En outre, et comme les orientaux le désirent, elles sont toutes d'une ignorance grossière, et uniquement propres à remplir le vœu de la nature. En fait de luxe, de jouissances délicates, d'élégance, les Grecs imitent fort imparfaitement les Turcs. Dans leurs harems

rien de plus difficile que d'entamer avec les dames zantiotes le moindre sujet de conversation sur tout ce qui sort du cercle étroit de leurs habitudes. Combien ne sommes-nous point heureux dans notre Europe tempérée, où nous sommes forcés d'estimer les femmes, parce que nous pouvons les chérir ! En Italie même, les femmes sont peu instruites ; mais beaucoup d'entre elles rachètent cet inconvénient par des attraits brillans, et souvent par une piquante originalité qui surprend et séduit au moins pour quelque temps. Chez les femmes zantiotes on ne trouve rien d'original ; les hommes, au contraire, ont beaucoup de bon ; l'accueil qu'ils font aux étrangers doit entrer en ligne de compte. Parfois des pauvres m'ont rendu ici des services pour lesquels il ne m'a point été possible de leur faire accepter d'autre témoignage de reconnaissance que mes remercîmens. Ce désintéressement paraît étrange lorsqu'on vient d'Italie. Mais ils n'ont de commun avec les habitans de ce dernier pays, que l'insupportable manie de gesticuler continuellement de la tête et des

mains en parlant. Bien des petites habitudes semblables leur sont restées depuis l'occupation du pays par les Vénitiens.

Voici encore une chose que l'on ne trouve pas en Italie, c'est la manière réservée, et même aimable, avec laquelle les mendians et leurs enfans implorent la charité publique; ils ont quelque chose de si particulièrement touchant, qu'il est impossible de résister à leurs prières.

On dit qu'il y a ici une très-bonne institution où l'on enseigne le grec, le latin et l'italien, et où on fait suivre des cours de littérature dans ces trois langues. Je n'ai pu m'en convaincre par moi-même.

Beaucoup de jeunes Zantiotes riches se rendent aux universités d'Italie, d'Allemagne ou de France. Aucun d'eux n'est revenu en Grèce depuis les derniers événemens.

On voit ici un mélange bizarre de Grecs : d'abord une grande quantité de Moréates, puis les Albanais, les Epirotes, Sulliotes, Hydriotes, Labiotes, tous dans leur costume national, plus ou moins agréable.

Les Moréates qui sont venus se réfugier ici avec femmes, enfans et bagages, montent à sept mille; parmi eux il en est bien deux mille cinq cents en état de porter les armes. Si je ne les avais vus moi-même dans les rues et dans les campagnes, en vérité je ne le croirais pas. Il y a ici peu de chrétiens de l'église latine; ils sont soumis à un évêque pour les affaires spirituelles; les Grecs sont dirigés par leur protopope. Ces deux chefs de religion, hommes d'un grand mérite, vivent ensemble dans la meilleure intelligence.

Je blâme sans détour le gouvernement anglais d'avoir recueilli les émigrés moréates à Zante, où jamais il n'y a de superflu en comestibles; aussi les denrées sont-elles aujourd'hui très-chères. Cependant, d'après les principes reconnus de ce gouvernement, cette condescendance de leur part peut se concevoir. Ne sait-on pas que malgré ses assurances réitérées de neutralité, il a fait aux Turcs des avances d'argent considérables; qu'il leur a envoyé des grains, des armes et jusqu'à des chirurgiens, tandis

qu'il est défendu, sous des peines rigoureuses, de rien accorder aux Grecs ! Quel édit sévère n'a-t-il pas proclamé contre les Zantiotes au service de l'armée grecque ! Avec quelle violence n'a-t-il pas prononcé la condamnation des capitaines de vaisseau Gionielli et Sokko !

Le gouvernement anglais a découvert mainte trame entre les Zantiotes et les corps d'armée de Morée, ainsi qu'avec Hydra et Spezia. Beaucoup de lettres ont été interceptées; cependant il est loin de connaître entièrement encore l'esprit qui règne en général dans l'île, et il ne pressent pas certains événemens possibles. Des relations inconnues aux Anglais se sont établies et pourraient conduire à des résultats très-importans, si les Grecs, en Morée, en Albanie et en Thessalie, obtenaient quelque succès marquant.

Il est certain que les Anglais sont détestés dans l'île; cette haine provient en grande partie de l'attitude hostile qu'ils ont prise envers les Grecs, que les Zantiotes regardent toujours comme leurs compatriotes. Déjà

ces insulaires ont assez imprudemment menacé les Anglais, et assuré qu'il ne serait pas difficile de s'emparer du fort et de les chasser de l'île. Quoique ces assertions fussent un peu dans le goût des fanfaronnades grecques, il n'est point étonnant qu'elles aient ajouté à la sévérité des Anglais, à leur surveillance, ainsi qu'à leur éloignement pour la cause des Hellènes. Cependant jusqu'à présent ils n'ont point augmenté la garnison de Zante, composée seulement de deux bataillons de chasseurs, disséminés tant dans la ville que dans la citadelle. Mais cette dernière est forte par elle-même, d'un accès difficile, bien approvisionnée et préparée à tout événement. On ne voit qu'un seul brick anglais dans le port.

J'ai très-souvent assisté aux exercices militaires, et j'ai admiré, je l'avoue, la précision et l'adresse avec lesquelles les chasseurs anglais exécutent leurs manœuvres compliquées. Ils portent un uniforme blanc, et se soignent jusqu'à la coquetterie. Je ne sais jusqu'à quel point cette couleur peut convenir à des chasseurs, et pour le service

des montagnes le costume des Tyroliens me paraît bien plus convenable ; ils ont, de plus, l'avantage de tirer beaucoup mieux que les Anglais. Si ceux-ci en venaient aux mains avec les habitans de l'île, leur défaut d'habileté dans ce genre leur serait fort nuisible, et certes ils ne poursuivraient pas dans des défilés périlleux et sur des abîmes, les Zantiotes, excellens tireurs et habitués à parcourir, armés de leur fusil, les rochers escarpés et bordés de précipices qui se rencontrent à chaque pas dans leurs montagnes. Que pourrait-on tenter contre ces montagnards, si aux avantages de leur position ils joignaient la valeur? C'est sur leur manque de bravoure que repose la sécurité des Anglais.

La forteresse, située, comme je l'ai dit, sur une montagne élevée, domine la ville et les environs. Une seule route, rapide et étroite, y conduit ; ordinairement on se sert de chevaux ou de mulets pour y monter. Le village de Bucoli, connu, dans le temps de la domination vénitienne, par le caractère atroce de ses habitans, est situé sous le fort. On arrive au sommet de la montagne

après avoir passé trois pont-levis, et l'on ne peut s'y lasser d'admirer la vue de l'île et du Péloponèse, que vous avez de là sous les yeux. La citadelle est bâtie sur un rocher de craie qui, dit-on, diminue insensiblement. Les Zantiotes fondent sur cette circonstance, peut-être imaginaire, l'espoir de voir le fort s'engloutir dans la mer; ils comptent aussi, pour produire cet effet, sur un tremblement de terre. On trouve sur cette hauteur de l'eau excellente et l'air le plus pur, ce qui engage beaucoup d'habitans riches à s'y établir.

Les autres dépendances de la ville sont aussi fort agréables, entre autres Crissopleri, la contrée autour de Strani, et les collines d'Eratici.

Il faut que je fasse mes adieux à Zante, demain je me dirige vers Céphalonie, et ensuite au nord.

LETTRE XII.

Départ de Zante. — Quelle espèce de bâtiment je choisis. — Tableau touchant que m'offrit le port. — Chants de femmes dans la nuit. — Noms de Céphalonie chez les anciens. — Strabon. — Pline. — Virgile. — Homère. — Pausanias. — Céphalonie, colonie des Curètes. — Téléboïens et Téléboa. — Céphale et Amphytrion. — Chalkinos et Delos. — Républiques céphaloniennes. — Grands progrès des Céphaloniens dans la navigation. — Jason et les Argonautes à Céphalonie. — Guerre de Troie. — Guerre d'Épidamnos. — Politique des Céphaloniens comme nouveaux alliés des Athéniens. — Réputation des Céphaloniens. — Anciens monumens. — Dispositions remarquables des Céphaloniens pour les arts. — Temple de Jupiter Euncios. — Les quatre principales villes de l'île. — Conjectures et incertitudes. — Céphalonie sous la domination des Romains. — Prise de Samos. — Triomphe romain. — Céphalonie sous les empereurs d'Orient. — Sous les Lombards. — Pendant la première occupation des Vénitiens. — Le duc Galus de Tarente. — Le comte Charles Tocchi. — Son fils Léonard. — Les Turcs s'emparent de Céphalonie. — Cruautés qu'ils y commettent. — Elle leur est enlevée. — Les Vénitiens demeurent maîtres de Céphalonie. — Leur administration.

Céphalonie, août.

La proue du vaisseau sur lequel je quittais Zante était dirigée vers le nord, vers

l'Allemagne, ma chère patrie, et c'est ce qui adoucit la peine que j'avais à m'éloigner du Péloponèse.

J'avais choisi une de ces barques dont les patrons font la commission pour toutes les îles Ioniennes, et sont ainsi obligés de s'arrêter quelques jours dans chacune. J'étais seul passager sur la barque; les cinq Corfiotes qui en formaient l'équipage, ramaient gaîment, lorsqu'un calme survint.

Il fallut rester jusqu'au soir dans le port. Avant de le quitter, un tableau plein d'intérêt s'offrit à mes regards. Quelques vaisseaux, chargés de familles moréates qui s'étaient sauvées de la Morée, étaient venus toucher à la *Dogana*, après avoir achevé la quarantaine. Ces familles, à ce que je jugeai par la quantité et le luxe des meubles, vaisselle, etc., qu'on débarquait, étaient riches, peut-être distinguées. Une femme d'une grande beauté tenait sur ses bras un enfant charmant, l'enfant jouait avec les franges de son turban et de son voile; elle souriait à l'enfant; et toute entière au plaisir de le contempler, elle paraissait

étrangère aux bruyantes allées et venues de ses gens, qui transportaient ses richesses du vaisseau sur le port.

Au moment où le soleil se couchait, nous sortîmes du port par le nouveau môle, qui n'est pas encore achevé. Nous allâmes mettre à l'ancre dans une baie près du cap Skinari, parce que le vent était contraire, et que les matelots devaient se reposer jusqu'à minuit.

Vers cette heure vint dans notre voisinage un bateau sur lequel se trouvaient des femmes qui chantaient. Leurs chants pouvaient paraître extraordinaires, mais ils n'étaient pas beaux. Les chants du peuple, chez les Grecs modernes, ont quelque chose de barbare qui choque l'oreille. Ce peuple chante beaucoup du nez, et ses airs sont d'une monotonie fatigante.

A une heure du matin nous quittâmes la baie. Le vent nord-ouest, qui nous était contraire, ne nous permit pas d'avancer beaucoup, obligés sur-tout, comme nous l'étions, de remonter le courant, qui est assez fort dans le canal de Céphalonie. Les mate-

lots, en outre, sont dans l'usage de se reposer pendant les fortes chaleurs du milieu du jour.

Je vais essayer de dissiper l'ennui que pourrait faire éprouver à mes lecteurs un jour passé presqu'inutilement sur les flots, en leur présentant quelques remarques sur le nom et sur l'histoire de Céphalonie.

Strabon croit que cette île s'est d'abord appelée Chéffo ou Kefali (tête), et qu'elle a dû ce nom à sa grandeur et à sa puissance, par lesquelles elle surpassait les autres îles Ioniennes.

Pline la nomme Melena, et la place entre l'île de Leucade et l'Achaïe.

Virgile lui donne le nom de Samo ou Samos.

D'autres auteurs l'appellent tantôt Samo et tantôt Dulichium. Il est certain que l'une de ses principales villes se nommait Dulichium, et que ce nom fut ensuite changé en celui de Palis. Le lieu où existait cette ville, s'appelle encore aujourd'hui Palæo-kastro, la vieille ville.

Les Grecs donnaient souvent à un pays le nom d'une de ses villes principales. Cette variété de dénominations a été pour les écrivains modernes une source de doutes et de disputes. Ithaque aussi est quelquefois appelée Dulichium.

Pausanias parle de Dulichium comme de l'une des principales villes de Céphalonie : « Philéus, compagnon d'Hercule, s'établit » à Dulichium, etc. »

Homère, dans le dénombrement qu'il fait des Grecs qui se trouvent sous les murs d'Ilion, donne à Ulysse le titre de chef des Céphaloniens ; et parmi ces derniers, il mentionne particulièrement ceux de Samos et ceux de Neritos (Monte-Nero).

Virgile, dans ce vers :

Dulichiumque, Samoque et Neritos ardua saxis,

présente les noms de trois des principales villes de Céphalonie, villes qui, au surplus, avaient cessé d'exister lorsque Virgile composait son *Énéide*. Ce poëte fait visiter par son héros ces villes, qui étaient situées sur les

côtes, et puis il parle des rochers plus éloignés d'Ithaque :

Effugimus scopulos Ithacæ Laertiæ regna,
Et terram altricum sævi execramur Ulyssi.

L'île de Céphalonie a aussi été désignée sous le nom de Tetrapole, nom qu'elle devait aux quatre célèbres villes que les Céphaloniens paraissent avoir embellies long-temps avant la guerre de Troie. Ces quatre villes étaient Palis, Samos, Kram et Pronos. Que ces noms soient ceux des fils de Céphalos, comme le dit Strabon, ou que ces noms soient symboliques, c'est ce que je ne rechercherai point ici; il suffit que ces villes aient existé dans l'île de Céphalonie.

Pline dit qu'une colonie de Curètes, qui de Crète s'était répandue en Etolie, en Acarnanie et en Ionie, avait pris possession de l'île de Céphalonie, et l'avait appelée, d'après son nom, Téléboa.

Strabon parle également de l'établissement des Téléboïens dans l'île de Céphalonie; mais il rapporte qu'ils avaient été chassés du continent par Achille. Strabon est en cela

peu d'accord avec Homère, qui fait mourir Achille sous les murs d'Ilion; qui ne donne plus à l'île le nom de Téléboa, mais celui de Céphalonie, et qui place ses habitans parmi les peuples qui assiégeaient Troie.

Pausanias fait aller Céphale, accompagné d'Amphytrion, de Thébains, de Locriens et de Phocéens, d'Athènes à Céphalonie, dans le but de se venger d'injures reçues et de conquérir l'île. Les Téléboïens furent vaincus et perdirent leur roi. Amphytrion retourna à Thèbes; mais Céphale resta à Téléboa, régna en paix sur l'île et lui donna son nom. Ses descendans y régnèrent pendant dix générations.

Strabon s'écarte de ce récit.

Chalkinos et Detos, descendans de Céphale, abandonnèrent Céphalonie, et ses habitans établirent une république à la place de la royauté. Les quatre principales villes se partagèrent la souveraineté de l'île, et devinrent quatre petites républiques indépendantes entre elles, et ne qui se réunissaient que pour la défense commune contre l'ennemi extérieur. D'autres pensent que toute l'île ne

formait qu'une seule république ; que Palis en était la capitale, et que le gouvernement était partagé entre le sénat et le peuple. Ils rapportent, à l'appui de leur opinion, une inscription qui a été trouvée dans les ruines de Palle, Palleia ou Palis, et qui fait mention du sénat et du peuple de Palis. Cette inscription prouve du moins qu'à cette époque le gouvernement était moitié olygarchique et moitié démocratique dans l'île de Céphalonie.

La puissance des Céphaloniens, leurs grands progrès dans la navigation, la bonté de leurs ports, étaient déjà connus avant la guerre de Troie, et donnaient de l'importance à leur amitié.

L'expédition des Argonautes, l'une des plus anciennes entreprises qui aient signalé le courage et l'habileté de l'homme, n'est point étrangère à l'histoire de Céphalonie. Lorsque Jason partit pour la Colchide, il aborda dans l'île, au port de Kram, avec son vaisseau Argo. Il y trouva un peuple qui avait déjà acquis de grandes connaissances nautiques. Beaucoup de vaisseaux grecs,

principalement ceux d'Argos, venaient à Kram. C'est même ce qui, dans la suite, fit appeler cette ville Argostoli (flotte d'Argos). D'autres donnent une date plus reculée à ce changement de nom, et l'attribuent à la présence même du vaisseau Argo dans le port de Kram.

Homère célèbre le courage et l'habileté des Céphaloniens dans la guerre de Troie; il célèbre aussi leurs vaisseaux, qui étaient si bien peints à la proue et à la poupe, et place à leur tête Ulysse, un des plus illustres chefs de l'armée des Grecs.

D'après Thucydide, les Céphaloniens, à la différence des Zacynthiens, prirent part à toutes les guerres qui agitèrent la Grèce, et leur participation, toujours importante, fut souvent décisive. La guerre opiniâtre d'Epidamnos, entre les Corinthiens et les Corcyriens, fut celle où ils déployèrent le plus d'activité; leur position, au surplus, les y forçait en quelque sorte.

Palis envoya à Corinthe, son alliée, quatre vaisseaux. Le silence que Thucydide garde sur les autres villes de Céphalonie semble-

rait confirmer l'opinion de ceux qui pensent que les petites républiques de l'île étaient subordonnées à celle de Palis. Parmi le peu de troupes que les quatre vaisseaux de Palis portaient aux Corinthiens, se trouvait quelque cavalerie. Plus tard, lorsque, dans cette guerre d'Epidamnos, les Athéniens se furent déclarés contre les Corinthiens, les Céphaloniens abandonnèrent le parti de ces derniers. Les Corinthiens, irrités contre leurs anciens alliés, voulurent les punir, et envoyèrent à cet effet contre eux quarante vaisseaux avec quinze cents hommes de troupes. La flotte entra dans le port de Kram, et les troupes débarquèrent sans obstacle. Les habitans de Kram firent semblant de se soumettre; mais lorsque les Corinthiens, abusés par ces apparences, étaient le moins sur leurs gardes, ils tombèrent sur eux, en firent un grand carnage et pillèrent le camp. Ce qui restait des Corinthiens ne se sauva qu'avec peine sur les vaisseaux, et retourna à Corinthe.

Depuis ce moment, les Céphaloniens restèrent fidèles aux Athéniens, et dans les guerres

suivantes ils leur fournirent de puissans secours en vaisseaux et en hommes. L'utile réforme qu'Iphicrate introduisit dans l'armement des soldats athéniens, fut imitée par les Céphaloniens, et leurs soldats en devinrent plus légers et plus propres à la guerre.

Les Céphaloniens, cependant, malgré leur puissance, n'ont jamais paru dans les diverses guerres que comme alliés ; ils n'ont point de gloire nationale, mais ils partagent celle de la Grèce.

On a trouvé dans l'île des ruines, monumens, inscriptions, monnaies et vases qui appartiennent à ces brillantes époques de la Grèce, et qui prouvent que les beaux-arts florissaient déjà chez les Céphaloniens avant de s'être répandus sur le continent. C'est ce qu'on observe également à l'égard de la Sicile et d'Egine. Les Céphaloniens portèrent même hors de chez eux leur goût distingué pour les arts. Ce fut à leurs architectes qu'Olympie dut ce théâtre où la grandeur était unie à la magnificence. Les Céphaloniens érigèrent aussi dans le temple de Jupiter, à Olympie, une statue d'airain à leur

compatriote Timoptolis, fils de Lampis, pour célébrer la victoire qu'il avait remportée aux jeux olympiques; car eux aussi attachaient, comme Cicéron le dit des Grecs, plus de prix à la couronne olympique que les généraux romains à l'honneur du triomphe. Rien ne montre mieux, à mon avis, combien les anciens Grecs étaient supérieurs aux Romains.

Jupiter avait aussi sur le mont Enneios, dans l'île de Céphalonie, un temple célèbre dans toute la Grèce. Démosthène parle de ce temple dans ses discours. On y voit que Zethos, fils de Borée, poursuivit les harpies d'Athènes jusqu'aux îles Strophades, et se tourna là vers Jupiter Enneios, en l'invoquant. Le temple était situé sur le sommet le plus élevé du mont Nero; car, ainsi que le dit Pindare, les Grecs aimaient à placer leurs temples de Jupiter sur les cîmes des montagnes. On n'a pas, au surplus, de certitude sur sa véritable position, parce que les débris qu'on rencontre n'ont rien qui indique positivement à quelle espèce de construction ils appartenaient.

La puissante Palis, qui avait aussi porté le nom de Dulichium, s'élevait sur le côté occidental du canal intérieur, très-près du bourg actuel de Lixuri. Le lieu où était Palis, se nomme encore aujourd'hui Palichi ou Palco-Kastro.

Samos, la célèbre Samos d'Homère, était située au nord-est, au pied d'une colline. Cette ville avait un excellent port. Samos n'existait plus lorsque Strabon visita l'île de Céphalonie; mais les ruines de cette ville montraient ce qu'avaient dû être sa beauté et sa puissance.

Kram s'étendait sur le penchant du mont au pied duquel est aujourd'hui située Argostoli.

Pronos était vraisemblablement placée dans le voisinage du cap actuel de Viscardo, non loin de la côte orientale de l'île.

Nesos, dont les anciens parlent le moins, était située en face de l'Italie, sur la partie la plus septentrionale de la côte occidentale.

Les monumens et les ruines qu'on a trouvés jusqu'ici sur d'autres points de l'île, portent à penser que les villes que je viens

de mentionner n'existaient pas seules dans l'île, ou qu'elles ont été remplacées plus tard par d'autres villes qui ont, comme les premières, joué un rôle marquant dans les révolutions de la Grèce. C'est ainsi qu'il y a eu dans l'île une ville portant le nom de Céphalonie, et dont il ne reste plus aucune trace. Strabon rapporte que Marc-Antoine, pendant son exil à Céphalonie, fit commencer la construction d'une nouvelle ville, qui se serait appelée Petulia, mais dont les travaux restèrent interrompus par le rappel du fondateur à Rome. D'épaisses ténèbres enveloppent l'origine des villes de cette île, et il est impossible d'en assigner la date.

Je me suis proposé d'employer le temps que mon patron sera obligé de s'arrêter à Argostoli et dans les autres parties de l'île, à faire des excursions dans l'intérieur et à rechercher les traces que l'on trouve encore des villes que j'ai nommées et de celles qui se sont élevées sur leurs ruines.

L'île de Céphalonie fut libre, riche et heureuse, jusqu'à ce que la puissance de Rome se tournât vers la Grèce et soumît la mer d'Ionie. Les îles de cette mer ne résistèrent

pas long-temps, et nous verrons bientôt la manière honteuse dont Corcyre, qui avait montré tant de vigueur dans sa guerre contre Corinthe, alla elle-même au-devant des fers que lui présentaient les Romains : Céphalonie seule essaya de repousser la puissante armée du consul Titus Quintus Flaminius. D'après Tite-Live, Marcus Fulvius, qui était vainqueur dans l'Elide, somma les Céphaloniens de se soumettre. L'île résista, et Samos défendit vigoureusement sa liberté. Ce ne fut qu'après un siége de quatre mois que cette ville fut obligée de céder aux forces infiniment supérieures des Romains. Fulvius fut assez petit pour se venger de la résistance qu'il avait éprouvée, par l'entière destruction de Samos. La ville fut rasée et les habitans vendus comme esclaves. Marcus Fulvius eut à Rome les honneurs du triomphe. Tite-Live, qui parle avec détail du siége de Samos, énumère aussi les trésors qui furent portés devant le triomphateur. Dans nos temps malheureux nous ne pouvons concevoir une telle magnificence, parce que nous avons perdu tout point de com-

paraison. C'étaient deux cents couronnes d'or dont chacune pesait dix livres, deux cent quarante livres d'or, quatre-vingt-trois mille livres d'argent, cent dix-huit monnaies d'or d'Athènes, onze cent vingt-deux monnaies d'or de Macédoine, deux cent quatre-vingts statues de bronze, deux cent trente statues de marbre, et une innombrable quantité d'armes et d'instrumens de guerre de toute espèce. Vingt-sept généraux de l'Elide et de l'île de Céphalonie précédaient le char de triomphe.

Ce passage de Tite-Live prouve que les Céphaloniens défendirent, le plus longtemps qu'il leur fut possible, la liberté et l'honneur national. Déjà Athènes, Corinthe, Sparte, et les autres villes les plus puissantes de la Grèce, étaient tombées sous la domination de Rome, que les Céphaloniens n'avaient encore été ni asservis, ni avilis sous ce joug. L'heure de ces insulaires devait aussi sonner, et ils succombèrent.

Dès ce moment l'histoire de l'île perd tout son intérêt et n'offre presque plus d'événemens importans.

Céphalonie, après avoir été gouvernée par les Romains, fit partie de l'empire d'Orient jusqu'à l'an 982. Un siècle s'écoula, et l'île est à peine nommée dans l'histoire de ce siècle. C'est le sort des états subjugués.

Elle paraît être tombée de bonne heure sous la puissance des Lombards, auxquels Charlemagne l'enleva.

En 1195, elle appartint de nouveau à l'empire Grec. Les Vénitiens qui s'étaient joints aux Génois dans les croisades, et dont les conquêtes s'étendaient jusqu'aux côtes de la Syrie, s'emparèrent du château de Céphalonie et du port d'Argostoli.

Plus tard Baudouin monta sur le trône de Constantinople. Il donna des fiefs pour récompense aux princes et principaux seigneurs latins qui s'étaient distingués sous ses drapeaux; mais il exigea d'eux un serment de fidélité et le quart des revenus. C'est ainsi que le duc Galus de Tarente obtint Céphalonie et d'autres îles grecques.

Venise était parvenue, dans le treizième siècle, au plus haut degré de sa puissance.

Il lui était facile de soumettre les îles de la mer qui porte son nom; la plupart se rangèrent volontairement sous sa souveraineté. La république avait alors la sagesse de s'occuper plutôt de rendre ses nouveaux sujets heureux, que de s'enrichir elle-même: excellent principe de politique qu'elle paraît avoir entièrement oublié dans les siècles postérieurs. Ce fut en 1215 que Galus se soumit et qu'il se déclara tributaire de Venise.

Céphalonie échut ensuite, par achat, au comte napolitain Charles Tocchi, lorsque les Français, les Navarrois et le roi de Naples ravageaient la Grèce, conjointement avec plusieurs seigneurs de la Morée.

Après la mort de l'empereur Jean Cantacuzène, Céphalonie fut obligée, sous Léonard Tocchi, de prendre part à la guerre contre Durazzo, guerre qui lui occasionna de grands malheurs. Léonard, fils de Charles, haï par les Vénitiens et par les Turcs, à cause de son alliance avec la cour de Naples, fut abandonné par eux; les Turcs s'emparèrent de Céphalonie, et Léonard se vit forcé de se réfugier en Italie. Les malheureux Cépha-

loniens furent traités de la manière la plus cruelle par les vainqueurs. Tous ceux qui avaient été attachés à Léonard tombèrent sous le sabre des Ottomans, et mille familles furent chargées de fers et transportées à Constantinople devant Mahomet. Les femmes furent enlevées à leurs maris, et les uns et les autres se virent forcés de s'allier à des noirs, et d'aller ensuite s'établir dans des îles éloignées.

Antoine, frère de Léonard, aidé par les Napolitains, reconquit Céphalonie, mais pour peu de temps, car les Vénitiens, alliés des Turcs, le forcèrent bientôt, avec quatre galères armées, d'abandonner l'île. Céphalonie retomba sous la puissance de Bajazet.

La bonne intelligence de Venise avec les Turcs cessa, lorsqu'en 1499 Bajazet déclara la guerre à la république, et lui enleva en même temps une grande partie de ses possessions dans le Levant.

Pezaro, ce célèbre général des Vénitiens, renforcé par une escadre espagnole que commandait Consalvi Fernandez, attaqua les Turcs dans la forteresse qu'ils avaient

élevée dans l'île de Céphalonie. Après une résistance opiniâtre de la part de ces derniers, le lion de Saint-Marc triompha. Depuis cette époque, l'île resta sous la domination de Venise jusqu'à la chute de cette république. L'administration des Vénitiens, douce et sage dans les commencemens, dégénéra, et tomba enfin dans cet avilissement où elle était à la fin du dernier siècle.

Céphalonie a partagé le sort des autres îles Ioniennes, et a passé successivement de la domination de Venise sous celle des Français et des Russes. Les Français l'ont occupée de nouveau, et les Anglais en sont aujourd'hui les maîtres.

LETTRE XIII.

Arrivée à Argostoli. — Description de la ville. — Commissaire anglais. — Intérieur des maisons. — Mœurs et qualités des habitans. — Branches de commerce. — Clochers. — Grecs réfugiés. — Nouvelles de la guerre dans la Morée, et considérations sur cette guerre. — Désunion. — Arrivée de Démétrius Ypsilanti. — Ses demandes. — Dispositions du sénat provisoire à son égard. — Clergé. — L'archevêque de Patras. — Les principaux chefs. — Tripolitza. — Ypsilanti est reconnu par le gouvernement d'Hydra en qualité d'Archistratège. — Arrivée de Morokordato. — Deux partis dans la Morée. — Suites de cette division. — Faibles succès des Grecs dans la Morée. — Forteresses dans les mains des Grecs. — Forteresses défendues par les Turcs. — Conclusion.

Céphalonie, août.

Enfin, dans la matinée du 14 août, nous arrivâmes près de ce petit rocher situé au milieu des eaux, qui a été appelé avec raison

Guardiani par les marins, et un vent favorable du sud-ouest nous porta dans le port d'Argostoli.

Argostoli est située sur le bord occidental d'un petit golfe, sous le 38ᵉ degré, 21′ de longitude, et le 38ᵉ degré 12′ de latitude, au pied d'une suite de collines derrière lesquelles s'élève la chaîne du mont Nero. Ces collines, bien cultivées et bien plantées, forment la seule beauté de la ville, qui est loin d'être d'un aspect agréable. Sur l'une de ces collines, il y a des moulins et un petit village. Dans le voisinage d'Argostoli se trouvent des marais qui exhalent un air très-malsain.

On voit moins de traces ici qu'à Zante, des nombreux tremblemens de terre qui se sont fait sentir en même-temps dans les deux îles.

Le Lazareth et la maison du résident anglais sont ce qu'Argostoli a de mieux en bâtimens.

Sur l'emplacement de plusieurs maisons qui ont été renversées par des tremblemens de terre, on a formé une place qui porte le nom de Saint-Marc

Comme ces tremblemens de terre ne permettent point d'avoir des caves, les habitans se servent du rez-de-chaussée de leurs maisons pour y conserver le vin, l'huile et d'autres provisions. L'entrée de beaucoup de maisons est en conséquence au premier étage. Un escalier extérieur y conduit.

La ville doit aux Anglais plusieurs travaux utiles. Leur meilleur ouvrage est un beau pont en marbre sur les marais voisins. Au milieu du pont s'élève une pyramide avec une inscription.

Un commissaire anglais est établi ici comme à Zante. Le capitaine Henke en remplit les fonctions à Zante, et le colonel Frawers à Argostoli. Ce dernier est extrêmement obligeant à l'égard des étrangers.

Comme Argostoli n'a point de bâtimens remarquables, on n'en est que plus frappé de la disposition intérieure des maisons appartenant aux négocians aisés ou à la noblesse du pays. Tout y est sur le même pied qu'en Europe. Le goût oriental y a fait place au luxe de l'occident, ce qu'on n'observe point encore dans l'île voisine de Zante. On trouve

dans les maisons d'Argostoli des glaces, des tapis, des meubles, des lustres, des collections d'anciens classiques français et italiens, reliés avec élégance, etc., etc.

Cet éclat intérieur des maisons de la petite ville d'Argostoli s'accorde d'ailleurs parfaitement avec l'amabilité de ceux qui les habitent; et ici les femmes ne doivent point être exceptées. J'ai connu plusieurs femmes qui parlaient très-bien le français et en perfection l'italien. Beaucoup y joignent aujourd'hui la connaissance de l'anglais, et presque toutes le grec ancien. J'ai rencontré beaucoup de jeunes négocians qui, dans leurs heures de loisir, s'occupaient d'astronomie ou de numismatique.

C'est en France, en Allemagne et en Italie que se forment presque tous les jeunes gens des bonnes familles. Parmi les peuples des îles Ioniennes, ce sont les Céphaloniens qui réunissent le plus de connaissances.

A cette culture de l'esprit, se joint, chez les habitans d'Argostoli, une hospitalité que je n'ai encore trouvée que rarement sous des formes aussi aimables. Je n'avais apporté

que trois lettres de Zante, et elles eussent suffi pour me procurer, pendant deux mois, dans deux bonnes maisons, un joli appartement, une excellente table, tous les agrémens et toutes les prévenances imaginables. On fut sur le point de se fâcher, lorsqu'on sut que mon intention était de ne rester que deux jours à Argostoli. Chacun me chargea de lettres pour les connaissances et les amis qu'il avait dans l'intérieur de l'île et dans les îles voisines.

Il règne à Argostoli une grande aisance et un commerce très-actif. Les principaux objets de ce commerce sont les raisins de corinthe, l'huile, le vin, le coton, la soie, la volaille, etc.

Le port d'Argostoli offre un tableau plein d'intérêt; on y voit un grand mouvement, car Argostoli a encore aujourd'hui, comme autrefois, la marine la plus considérable parmi les villes des îles Ioniennes. Dans les derniers temps de la domination de Venise, cette ville avait conservé son caractère belliqueux, et elle termina seule, fort honora-

blement, la lutte sanglante qui existait entre elle et Luxuri.

Plusieurs églises grecques n'ont pas de clocher; de petites cloches sont suspendues entre deux cyprès qui, suivant l'usage de la Grèce, s'élèvent près de l'église. C'est ainsi, que du symbole de la mort, partent les sons qui doivent diriger vers le Ciel les âmes des fidèles. Cette image de la paix du tombeau, que rappellent les cyprès, est bien propre à faire une profonde impression, lorsque la cloche annonce la naissance d'un enfant, souvent destiné à des jours tristes et agités. C'est aussi de ces obélisques d'un vert foncé que se font entendre les sons de l'éternité, lorsqu'on conduit à sa dernière demeure la dépouille mortelle de celui qui a cessé d'être sur cette terre de misère.

Je trouvai à Argostoli beaucoup de Grecs qui s'y étaient réfugiés, non seulement de la Morée septentrionale, mais encore de l'Epire et de la Romélie, de l'Acarnanie, de l'Etolie, de la Locride et de la Béotie. Il y en a, en outre, des milliers dans l'inté

rieur de l'île, parce que la ville n'a pu tous les loger et les nourrir. J'ai fait ici la connaissance de plusieurs Grecs très-instruits. Ce qu'ils m'ont appris a confirmé mon premier jugement sur les Grecs de la Morée, et en général sur l'insurrection des Hellènes. Ils m'ont donné des détails précis sur des choses dont je n'avais pu obtenir une connaissance exacte pendant mon séjour dans la Morée, à Calamata et à Zante, et sur lesquelles, par conséquent, je préférai garder le silence dans mes précédentes lettres, parce qu'elles étaient défavorables aux Grecs et à l'esprit qui les anime.

Je n'ai que légèrement fait entrevoir leur désunion, que j'aurais dû appeler division, scission. Elle s'était montrée dès les premiers momens de l'insurrection ; mais lorsqu'au mois de juin dernier, le prince Démétrius Ypsilanti parut dans la Morée, en qualité de délégué de son frère Alexandre, alors occupé sur le Danube et bientôt trahi par les Grecs, elle éclata avec toute la fureur de la haine la plus prononcée.

Démétrius entra dans Calamata entouré

d'une espèce de cour composée d'étrangers, mais dénué de tous moyens pécuniaires. Il sollicita le commandement en chef des divers corps Grecs de la Morée.

Le sénat provisoire du Péloponèse était disposé à accéder à cette demande, parce que, animé du désir de rendre ce pays heureux, il sentait la nécessité de réunir les divers corps sous un seul commandement; d'ailleurs le frère d'Alexandre Ypsilanti avait des droits à la reconnaissance et à la confiance des Grecs. Un avantage que le sénat voyait encore dans cette mesure, et qui était à ses yeux d'une grande importance, c'était de rabaisser le clergé, qui contrarie tous les travaux qui tendent à fonder la liberté dans la Grèce, ou au moins d'affaiblir l'influence que les prêtres exercent sur le peuple.

Ce fut alors que sortit de Patras cette hidre qui a déjà étouffé ou renversé tant de grandes et de belles entreprises: l'orgueil du clergé.

L'archevêque de Patras, qui avait montré, dans les commencemens de l'insurrection autant d'activité que depuis il montra

d'inertie, réclama le premier, et demanda le bâton de dictateur et de généralissime de l'armée. Londogia, primat de Patras, et l'archevêque de Calamata, élevaient aussi des prétentions, mais plus modérées. Après eux, Andrea Londo, le bei de Maina, celui de Calamata, le brave Kolokotroni, de tous celui qui a rendu le plus de services, Gerakaris, Brosso, Pelimsa Sébastopulo, Maironi et d'autres, en rappelant des services réels ou imaginaires, exigeaient tous le grade de général.

Démétrius Ypsilanti, qui connaît les Grecs, ne se laissa pas étourdir par leurs cris: persuadé que pour parvenir à son but, le plus sûr moyen était de tenter un coup d'Etat qui inspirât la confiance, il sut engager plusieurs des chefs qui n'appartenaient point au clergé et qui voulaient au moins qu'on agît contre l'ennemi, à l'aider dans son entreprise et à ajourner leurs demandes.

C'est ainsi qu'il marcha avec une armée ramassée au hasard, mais dans laquelle il introduisit quelqu'ordre, contre Tripolitza, la principale forteresse de la Morée, dans

l'espoir de s'en rendre maître en peu de temps.

On me dit à Calamata que cette armée était composée de vingt mille hommes. Les Moréates réfugiés dans l'île de Céphalonie, qui l'avaient vue, m'ont assuré qu'elle ne montait pas à quatre mille hommes ; tant il est difficile, dans le pays même, de connaître le véritable état des choses.

La garnison de Tripolitza, quoique souffrant du défaut de vivres, fit une vigoureuse résistance, et dans les premiers jours du mois d'août la forteresse tenait encore. Dans cet intervalle, beaucoup de Grecs qui avaient compté sur la prompte et heureuse issue de l'entreprise, abandonnèrent le camp de Démétrius pour s'en retourner chez eux.

Démétrius fit alors des démarches auprès du gouvernement d'Hydra. La République le reconnut en qualité d'Archistratège ou de général en chef ; mais cette reconnaissance qui n'entraînait point celle de la terre-ferme, nuisit au prince, sans être d'aucune utilité pour la Morée.

Les intrigues du parti du clergé devenu

plus puissant, achevèrent d'affaiblir la petite armée d'Ypsilanti, et le forcèrent d'abandonner le siége de Tripolitza et de se diriger vers Léondari avec le peu de troupes qui lui restait (1).

Sur ces entrefaites, parut tout-à-coup, dans la Morée, le prince Morokordato, accompagné de quelques officiers français. On se promit des merveilles de son arrrivée; cependant je n'ai point appris, tant que j'ai été dans le voisinage de la Grèce, qu'il se fût distingué par quelque fait d'armes.

Les Moréates sont divisés en deux grands partis, dans lesquels d'autres moins prononcés viennent se confondre : la ligue ecclésiastique dont le chef est l'archevêque de Patras, et le parti du prince Démétrius Ypsilanti. Les chefs qui se sont distingués avant l'arrivée de ce dernier, intriguent sourdement pour obtenir un commandement supérieur, et ils paralysent par là les entreprises du prince, qui n'ignore pas leurs intrigues.

(1) On sait qu'Ypsilanti ne tarda pas à reparaître devant Tripolitza et à s'en rendre maître.

Ces deux partis, loin de se soutenir et de s'entr'aider, ne cherchent réciproquement qu'à s'affaiblir, qu'à se perdre; et il ne manquerait plus, pour comble de malheur, que de voir l'un d'eux s'unir aux Turcs contre l'autre. Mais les Grecs ne paraissent pas avoir à redouter un pareil événement.

Chacun connaît la grande influence que le clergé exerce sur des peuples plongés dans la barbarie comme ceux de la Grèce; et en examinant de près l'état des choses, on est conduit à penser que les Grecs combattent plus pour la cause de la religion et de ses prêtres, que pour celle de la liberté et de l'indépendance.

C'est à la malheureuse scission qui existe parmi les Grecs, que les Turcs doivent de se maintenir dans la plupart des forteresses; car ils les auraient perdues depuis longtemps, si les habitans grecs de ces villes, qui sont à l'égard des Turcs dans la proportion de cinq à un, avaient fait leur devoir; mais ils sont aussi divisés, et ne comptent que sur les secours extérieurs. Les Turcs, déjà très-ignorans en ce qui con-

cerne le service de l'artillerie et celui des places fortes, manquent encore de munitions et de vivres.

Abusé par les nouvelles qu'on répandait à Calamata, lorsque je me trouvais dans cette ville, j'ai parlé avec inexactitude, dans mes précédentes lettres sur les affaires de la Grèce, des forteresses qui étaient tombées au pouvoir des Hellènes, et de celles qui étaient encore occupées par les Turcs.

Si ce que j'ai appris des Moréates réfugiés à Argostoli est exact, et leurs récits s'accordaient avec les nouvelles de la Morée les plus dignes de foi, j'ai donné aux Grecs plus de forteresses qu'ils n'ont eu jusqu'ici la force et le courage d'en arracher aux Turcs.

Je disais qu'ils s'étaient emparés des petites forteresses de Navarin (Neo-Kastro), Monembasie, Corinthe et Calamata. Cela était vrai de Calamata, incertain de Monembasie (Monobasia) (1), et faux de Navarin et de

(1) Quelques mois ont apporté des changemens immenses dans la position des Grecs. Navarin vient d'ouvrir ses portes à un général allemand, mieux accueilli des Hellènes que M. Muller; Corinthe est

Corinthe, puisque les Turcs se maintiennent encore dans ces deux dernières forteresses (1).

Les succès obtenus par les Grecs dans la Morée sont donc encore plus faibles que je ne le croyais alors, car Corinthe est un point militaire très-important, et Navarin a une garnison de près de quatre mille hommes.

---

aujourd'hui le siége du gouvernement; Athènes voit flotter sur ses murs les couleurs de l'indépendance, et bientôt la Thessalie et la Macédoine, délivrées du joug des Osmanlis, enverront leurs députés siéger au sénat des Hellènes. (Consultez l'Appendice.)

(*L'Editeur.*)

(1) Ce qui prouve combien les journaux français sont peu instruits, c'est qu'ils confondent la petite ville de Monembasie avec l'importante ville de Nauplie ou Napoli de Romanie. Monembasie, l'ancienne ville lacédémonienne d'Epidaure, est située à environ 20' au nord du cap Malée, et s'appelle aussi Malvasie, en turc Mengeschée, tandis que Nauplie est située à un degré de latitude plus au nord. Cette erreur, qu'on n'aurait point commise, si on avait consulté une carte, a été copiée avec confiance par d'autres journaux.

Nauplie et Tripolitza sont les deux forteresses les plus considérables de la Morée.

Si les Turcs venaient par l'isthme au secours de leurs forteresses de la Morée, Corinthe présenterait un excellent point d'appui à leurs opérations.

Ainsi toutes les forteresses importantes, telles que Patras, Corinthe, Napoli de Romanie, Tripolitza, Coron, Modon et Arkadia, sont encore au pouvoir des Turcs, et les Grecs ne se sont emparés jusqu'ici que de quelques-unes des moins importantes, telles que Pyrgo, Calamata, Vistidscha, Kalabrita, Kerlaverta, Gastuni, Dimikzana, et peut-être Monembasie, qu'ils avaient déjà investie sans succès le 5 avril dernier. Le croissant se montre encore sur d'autres petits forts de la Morée.

Je ne pus m'empêcher de faire sentir avec quelque chaleur, à ces riches Moréates (1) réfugiés à Argostoli, le tort que leur fuite pouvait causer à leur malheureuse patrie, et la honte attachée à leur conduite. Tous con-

(1) *Moréates, Moriotes, Moraïtes.* Chaque écrivain a adopté une manière différente d'appeler les habitans de la Morée. (*Voyez* les ouvrages de Tournefort, Choiseul, etc.)

vinrent que les apparences étaient contr'eux; mais assurèrent en même temps que les cinq sixièmes des Grecs qui avaient quitté la Morée, ne l'auraient pas fait, si la discorde qui règne parmi leurs compatriotes, et les actes barbares et honteux auxquels ces derniers se sont portés, ne leur avaient pas ôté tout espoir de voir se terminer heureusement pour la Grèce une guerre dont ils n'auraient pas craint d'affronter tous les périls. Je leur racontai, à cette occasion, ce qu'on avait vu en Russie en 1812, et ce qui s'était passé en 1813 et 1814 à l'éternelle gloire de l'Allemagne. Je leur dépeignis le courage de nos femmes dans les jours du danger. Ils partagèrent mon enthousiasme et s'écrièrent : O malheureuse Grèce! tu ne ressaisiras ta liberté que quand la guerre que tu fais aura pris un caractère national (1).

(1) La guerre des Grecs contre les Turcs a pris enfin tous les caractères d'une guerre nationale. Les Grecs sont aujourd'hui une nation ; ils ont une constitution, un gouvernement, une armée, et l'Europe est prête à proclamer leur admission au rang des puissances. (*Voyez* dans l'Appendice, la note D.)

LETTRE XIV.

Départ d'Argostoli. — Routes souterraines. — Murs Cyclopéens de Kram. — Ruines dispersées de Lixuri. — Etait-ce une ville romaine? — Explorations d'antiquités. — Dents. — Nuls restes de Palis. — Inscriptions grecques. — Questions. — Continuation du voyage vers Samos. — Hospitalité dans l'intérieur de l'île. — Surprise. — Point de débris du temple de Jupiter Ennios. — Superbes vues. — Plaine de Samos. — Acropolis. — Tombeaux grecs. — Antiquités découvertes. — Vases crétois. — Nouvelles antiquités. — Usage qu'en font les Anglais. — Forteresse d'Axo. — Baie de Saint-Stephano. — Chapelle de Sainte-Cécile. — Sites pittoresques. — Sources d'eau douce. — Air embaumé. — Départ. — Canal de Viscardo. — Baie de Viscardo. — Sauterelles. — Ruines d'un bain romain. — Vues d'Ithaque et de Leucade. — Pénélope et Sapho. — Monument. — Description de l'île de Céphalonie. — Raisins de Corinthe. — Productions de l'île. — Chasse. — Cavernes curieuses. — Ossemens humains sur le mont Néro. — Climat. — Caractère national des Céphaloniens. — Intérêt que prend cette île aux événemens actuels de la Grèce.

Baie de Viscardo à Céphalonie, août.

J'éprouvai un bien vif regret en quittant les personnes bienveillantes qui m'avaient si

bien accueilli, et qui voulaient me retenir encore.

Un moine, antiquaire déterminé, et très-obligeant, voulut absolument m'accompagner dans l'intérieur de l'île ; j'acceptai sa proposition avec joie et reconnaissance.

Nous commençâmes nos recherches sous la forteresse, par la visite souterraine de ruines antiques ; elles datent sans contredit des derniers temps de Rome, mais n'offrent rien d'intéressant.

Nous tournâmes ensuite la hauteur d'Argostoli, et allâmes voir sur le penchant de la colline ces murs d'ordre cyclopéen qui durent appartenir à l'ancienne Kram ou à Dulichium, plus ancienne encore. Ces murailles prouvent au moins la haute antiquité de la ville à laquelle elles servaient d'enceinte. Depuis longtemps toutes les ruines partielles ont disparu. On cherche vainement aussi, en descendant vers la ville, ces tours énormes qui devaient servir d'entrepôt aux marchandises débarquées. Tout a été englouti par les tremblemens de terre.

Une barque nous transporta à Lixuri,

aujourd'hui la seconde ville de Céphalonie. Elle est située sur la côte, vis-à-vis d'Argostoli, et à l'est du golfe. Sa situation la rend très-propre au commerce, et l'air n'y est pas fétide et malsain comme à Argostoli ; mais elle a plus souffert que cette dernière par les tremblemens de terre : partout on aperçoit des traces de leurs ravages. Lixuri possède aussi une petite marine ; mais ses habitans ont tous un aspect misérable.

Il a probablement existé dans cette île, du temps des Romains, une ville dont le nom même ne nous est point parvenu. Peut-être était-ce Pétulie, colonie fondée par Marc-Antoine ?

En nettoyant une fontaine, il y a quarante ans, on trouva quelques débris d'antiquités : d'abord un vase de marbre dont le pied seul était endommagé. Il portait une inscription latine faisant mention de la mort d'un jeune homme, ami de Marc-Antoine. La seconde découverte, plus importante ; était une tête de femme ; la statue à laquelle elle avait appartenu devait être sortie, suivant les connaisseurs, des premières écoles de la

Grèce. Cette tête, d'après un dessin exact que m'en fit voir mon compagnon, m'en rappela une qui avait avec elle beaucoup de ressemblance, et qui fut trouvée, l'an dernier, dans les ruines de l'ancienne Capoue ; si je ne me trompe, c'est le prince royal de Danemarck qui en fit l'acquisition. Représentaient-elles toutes deux le même objet, furent-elles créées par le même ciseau ?

On retira encore de la fontaine diverses médailles et plusieurs tables en bronze, couvertes d'inscriptions illisibles. Tous ces objets, ainsi que la tête (1), furent donnés au provéditeur, et envoyés par lui à Venise.

On trouva encore dans le même lieu une prodigieuse quantité de dents qui, à leur dimension près, ressemblaient absolument à celles du cheval. J'en ai vu une, et je ne partage point l'avis de certains naturalistes d'Argostoli, qui prétendent que ce sont effectivement des dents de cheval, et qu'elles ont acquis en terre ce degré de grosseur et

(1) Malgré tous mes soins, je n'ai pu découvrir cette tête dans les musées de Venise.

de longueur : cette dernière est de trois pouces. Je croirais plutôt qu'elles ont appartenu à ces Mamouths de grandeur colossale, connus seulement dans les temps les plus reculés de l'histoire.

Nous trouvâmes, à une lieue de Lixuri, des ruines que l'on croit être celles de l'ancienne Palis ou Pallé. On appelle effectivement encore ce lieu Palichi, mais aussi Paler-Castro (vieux château), nom que l'on rencontre très-souvent dans la Grèce. Ce qui était encore debout il y a vingt ans, est totalement détruit à présent. Les tremblemens de terre et le temps n'ont rien laissé ici de remarquable, pas même ces murailles cyclopéennes que nous trouvâmes auprès de Kram, et qui survivent à presque toutes les villes anciennes dans les îles Ioniennes. C'est ici que l'on trouva, il y a cinquante ans, une inscription grecque dont j'ai parlé plus haut; elle était gravée sur du marbre de Paros, et prouvait que le gouvernement de Palis était républicain.

On y lisait que par un décret du peuple et du sénat, une statue avait été érigée à la

grande prêtresse Flaviana Eutychès, fille de Pitharos Glaukos, et femme de Bion Aristomantides. Elle avait mérité cet honneur insigne par la chasteté de ses mœurs et la pureté de toute sa vie.

Une telle récompense, honorable sans doute pour la grande prêtresse, le serait-elle beaucoup pour ses contemporaines ? Quelle dépravation ne laisse-t-elle pas supposer ! malheur au pays où l'on élèverait des statues à l'exercice de vertus aussi simples ! Cela paraît si extraordinaire de nos jours, qu'à peine on peut y croire ; quelque particularité que nous ignorons explique sans doute tout naturellement ce qui nous paraît si bizarre. Cette inscription singulière fut aussi envoyée à Venise. Depuis cette époque il n'a été fait aucune fouille aux environs de Lixuri ; et à présent, trop occupé sur la superficie de la terre, on ne songe pas à pénétrer dans son intérieur.

En quittant Palis, notre barque nous ramena à Argostoli, d'où nous partîmes incontinent pour Casamata. Cette fois, des ânes nous servirent de monture. Mon compa-

gnon de voyage m'introduisit chez des personnes de sa connaissance, propriétaires d'une campagne charmante, et qui nous reçurent avec la plus franche cordialité.

L'intérieur de la maison retrace, par son élégance, sa commodité et le caractère de son ordonnance, les maisons de campagne d'Allemagne et de France; mais l'accueil des maîtres rappelle plus vivement encore le souvenir du pays hospitalier par excellence.

J'ai trouvé dans cette campagne, éloignée en apparence de toute société civilisée, les Œuvres de Byron, les Colonies de Pradt, et une belle édition du Dante.

Comme mon guide m'assura qu'on ne découvrait plus sur le mont Néro le moindre vestige du temple fameux de Jupiter Ennios, nous tournâmes le flanc escarpé de la montagne, et nous dirigeâmes vers Same.

Nous fîmes ce trajet pénible en trois heures de temps et par une chaleur excessive. La route, à travers d'arides montagnes, n'offre que bien rarement l'aspect d'un myrthe ou d'un olivier fleuri. Cependant de ces hauteurs nous découvrions une vue ravissante:

l'île entière se développait à mes regards, et du même coup-d'œil nous apercevions Zante, Thiaki, Papon, Sainte-Maure, et enfin Corfou sur le dernier plan. Une heure avant d'atteindre Samos, on arrive dans un vallon riant et fertile. De grands arbres, apparition très-rare dans les îles Ioniennes, ombragent ces lieux, et un point de vue superbe sur l'île d'Ithaque complète le charme de ce site enchanteur.

L'aspect de cette île est infiniment plus pittoresque au midi qu'à l'ouest, du côté du canal de Viscardo.

Samos, située au sommet et sur le penchant d'une colline, était exposée à l'est. J'ai déjà eu occasion de parler de sa splendeur primitive et de sa noble fin sous la domination tyrannique des Romains, qui ne purent anéantir les traces de cette ville somptueuse. Son enceinte existe encore en partie, elle est surtout très-remarquable sur le penchant de la montagne. Une partie de ses murailles est cyclopéenne, l'autre se compose d'énormes pierres taillées dans le roc et adaptées les unes aux autres sans

aucune espèce de ciment ou de crampons. Elle résiste aux ravages du temps et à tous les efforts des tremblemens de terre.

Sur un des côtés de la colline, et près de ces murailles, était situé l'Acropolis. En descendant vers la rive, lieu extrêmement malsain, nous vîmes les anciens tombeaux; ils ne ressemblent point aux colombasies romaines, pas davantage aux tombes grecques, qu'on remarque près de Pœstum et de Nolo ; mais ils ont quelques rapports avec les catacombes de Naples ; comme là, des niches taillées dans le roc étaient destinées ici à recevoir les morts.

On a trouvé, il y a cinquante ans, des antiquités qui prouvent à quel point de perfection les arts étaient portés à Samos. Des vases de bronze et de terre cuite offraient surtout des modèles admirables. Tous ces objets furent transportés à Venise. On assure que beaucoup de ces vases exhalaient encore une odeur agréable au moment où on les déterra. On sait que les Egyptiens et les peuples de la Palestine embaumaient leurs cadavres. Les Grecs, qui imitaient en général

si volontiers les Egyptiens, ne purent le faire en cette occasion, les Phéniciens, maîtres du commerce, mettant aux aromates un prix exorbitant. Dans l'impossibilité de s'en procurer ailleurs, on chercha les moyens d'y suppléer en quelque sorte, et l'on mit dans les urnes des morts de petites fioles remplies d'essences précieuses. Quelle idée poétique et ingénieuse ! D'autres vases découverts au même endroit, ressemblaient à ces vases crétois que les Grecs recherchaient beaucoup, suivant Pline, et dont ils se servaient pour conserver la cendre des morts. Peut-être tenaient-ils à cet usage parce que le feu sacré était contenu dans une urne crétoise. Tout devenait pour les Hellènes d'alors analogie touchante et symbole mystérieux.

Dans ces derniers temps, depuis que les Anglais sont ici les maîtres, on a trouvé à Samos et dans le lieu des sépultures, une quantité d'objets antiques ; malheureusement ils étaient tous d'or, d'argent ou de bronze, et leur valeur intrinsèque l'emporte sur l'autre aux yeux des explorateurs. Je

n'avance rien ici qui ne m'ait été confirmé par des habitans de Céphalonie, dignes de foi, et par des Anglais mêmes. Ces divers objets répartis entre les agens anglais, furent presque tous passés au creuset, et reparurent sous des formes différentes : telles que théières, couverts de table, etc. Rien de tout ce qui a été découvert ne se revoit dans les îles Ioniennes, rien n'a pris place au musée de Londres ou ailleurs. Je reviendrai plus tard sur la manière dont il plaît à messieurs les Anglais d'employer des antiquités aussi précieuses.

Samos n'est plus qu'un petit village appelé Same; mais son port peut contenir les vaisseaux de haut bord, et il est garanti par le cap Alexandre.

J'ai vu ici un couvent singulier; il est couvent et forteresse tout à-la-fois, car tout auprès est une tour carrée qui, au moyen d'un pont-levis, communique au reste du bâtiment; au-dessus de la tour est une terrasse garnie de créneaux; quatre petites pièces de canon, des armes et des munitions approvisionnaient ce petit fort,

car c'est là que les moines cherchaient un refuge lorsque les pirates ou les barbaresques débarquaient à Same. Le chemin qui conduit au couvent est rapide et escarpé, mais l'ensemble forme un groupe des plus pittoresques. Rien ne prouve que les villes de Pronos et de Naros aient été réellement situées dans les lieux indiqués par la tradition. On n'en aperçoit nul vestige dans l'île de Céphalonie, non plus que de la forteresse d'Axo ou Asso.

Je fus obligé de me hâter pour me rendre de Same à la baie Saint-Stéphano, où mon batelier m'avait promis de venir me prendre.

L'honnête moine parlait encore de m'accompagner jusque là; mais ne voulant pas abuser plus longtemps de son extrême complaisance, j'obtins qu'il n'irait pas plus loin. Je renvoyai aussi nos montures.

Désormais j'allais voyager seul, et mon bagage lié dans un mouchoir ne m'exposerait guère aux dangers d'être assailli par de nouveaux brigands. Je pris au sud, et me dirigeai vers la baie en question. J'eus à gravir quelques montagnes assez rudes,

puis je me trouvai sur une hauteur, d'où une vue admirable sur le canal et sur Ithaque s'offrit encore à mes regards ; la baie était aussi à mes pieds. J'arrivai à temps, car quelques surveillans de la côte ne voulaient pas laisser aborder mon batelier pour me prendre ; ils prétendaient que la barque venait du continent de la Grèce, et que, comme tant d'autres, elle cherchait, sous le pavillon ionien, à s'introduire dans l'île pour y répandre les doctrines des Hellènes et faire la contrebande par la même occasion. En soldant quelques poignées d'oboles, je fis entendre raison aux sévères exécuteurs des lois, et la barque entra dans la petite baie.

Cet emplacement resserré offre un charme tout particulier ; on arrive, après avoir passé devant deux maisons renversées par les tremblemens de terre, près d'une caverne imposante que les efforts persévérans de la mer ont creusée dans le roc. A droite, et avant d'y entrer, on voit une petite chapelle presqu'entièrement détruite, et qui paraît avoir été fondée dans les premiers temps de la

chrétienté. Les surveillans nous dirent qu'elle était dédiée à sainte Cécile.

Une peinture très-ancienne se remarque sur le couvercle d'un demi-globe sphérique; elle représente, sous des formes grossières et bizarres, tout le cycle chrétien; beaucoup de ses traits imparfaits sont effacés, il est vrai, mais l'ensemble est encore reconnaissable. Je crois que cette peinture date du cinquième ou du sixième siècle. Sur la hauteur s'élève une colline où fleurit un épais buisson de myrthe; de là on découvre encore une belle vue d'Ithaque.

Le soir nous fîmes un repas, que je qualifierai de splendide. Le batelier avait apporté une chèvre de Céphalonie, on la fit rôtir en entier devant un grand feu. Nous soupâmes ainsi tout-à-fait à la façon d'Homère, étendus sous la voûte azurée, mes cinq mariniers, moi et les deux garde-côte, qui ne nous quittèrent point, grâces aux préparatifs du festin. Ils contribuèrent même à le rendre complet, en nous indiquant des sources excellentes tout près du rivage, ainsi que j'en avais déjà

vu à Zante. Deux mariniers, un des gardes et moi, nous allâmes puiser de cette eau pour la soirée et la journée du lendemain. Parmi des groupes de rochers et d'aloës d'une hauteur prodigieuse, nous vîmes plusieurs touffes de lauriers-rose en fleurs; l'air était embaumé par des plantes odoriférantes qui exhalaient un parfum balsamique : ces émanations produisent sur les habitans du nord une sensation délicieuse, tandis que ceux des contrées méridionales y font à peine attention. A minuit nous prîmes congé des [illegible], et nous remîmes en mer par un calme plat.

Après avoir passé devant le golfe nommé Val Alexandro, sur les bords duquel est située Sami, nous entrâmes dans le détroit de Viscardo, qui sépare l'île de Céphalonie de celle de Thiaki; en beaucoup d'endroits elles ne sont qu'à un mille de distance l'une de l'autre. Ces deux îles, Ithaque surtout, ne laissent voir ici que les flancs escarpés de leurs montagnes, sans aucune sorte de culture ni d'arbres. De tristes et maigres

arbustes dispersés çà et là, sont les seuls ornemens de ces hautes murailles.

Un vent favorable qui s'était élevé nous avait déjà portés à plus de quinze milles, lorsqu'une violente tempête vint nous menacer. Le batelier ne voulant pas exposer sa petite barque sur le canal dangereux de Viscardo, s'empressa de gagner la baie située au bas du promontoire de même nom.

Cette précaution nous garantit des fureurs d'un ouragan terrible, qui se contenta de nous balotter durement. Si notre frêle esquif fût resté dans le canal, la violence du courant l'eût jeté inévitablement contre les brisans d'Ithaque.

Les sauterelles, dont les cris aigus m'avaient étourdi dans les îles Ioniennes et en Morée, ne nous laissèrent aucun repos pendant toute la nuit, que nous passâmes sur le tillac (1).

---

(1) Je veux combattre ici l'opinion assez généralement répandue sur la prétendue insalubrité de l'air sur la Méditerranée pendant les nuits d'été.

Le jour suivant, un vent de nord violent ne permit point au batelier de lever l'ancre. Je profitai de cette circonstance pour faire une petite excursion sur les côtes voisines, dont les collines sont assez riantes. Quant à la partie de l'ouest et à l'endroit où devrait être située, dit-on, l'ancienne Neros, je n'eus pas le temps de les visiter.

On découvre au fond de la baie de Viscardo les débris d'un bain romain; ce n'est qu'un mauvais *opus reticulatum*, et le tout m'a semblé fort insignifiant.

Au nord de la baie s'élève une petite colline parsemée de grosses pierres; on voit sur son sommet les ruines du castel de Viscardo, détruit par les tremblemens de terre.

Dans toutes les traversées que j'ai faites, j'ai constamment couché sur le pont, et loin d'en éprouver la moindre indisposition, je me trouvais toujours soulagé en échangeant l'air étouffé de la cahute contre celui que je respirais au-dehors. Et peut-on, dans la nature entière, rien comparer aux nuits du sud?

C'est là ce fameux cap Viscardo, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire des guerres sur la mer Adriatique. Le chemin escarpé qui conduit au castel est roide et fatiguant; mais je fus amplement dédommagé de mes fatigues par la vue magnifique qui s'offrit à mes regards sur l'emplacement même des ruines. Au-delà du détroit on aperçoit l'île d'Ithaque ; le bruit effrayant de ses brisans se fait entendre, pareil aux mugissemens d'un orage lointain. Sur la gauche est Leucade ou Sainte-Maure : sur son sommet s'élève le fameux rocher.

Je voudrais qu'il fût possible à toutes les femmes d'un mérite distingué, de se trouver, une fois dans leur vie, transportées à cet observatoire.

Existe-t-il, en effet, dans le monde entier, des monumens plus honorables pour ce sexe enchanteur? Ici les états de Pénélope, là le lieu où périt Sapho! Tout ce que peuvent la constance et l'élévation d'âme réunies, l'épouse d'Ulysse le montra à Ithaque, et ce rocher du haut duquel Sapho s'est jetée dans

les flots, témoigne assez jusqu'où l'amour est porté dans le cœur des femmes.

Si j'avais été riche, je me serais plu à faire élever là un monument superbe; dans mon impuissance je me contentai de moins : les voyageurs qui se rendront après moi à cette place, pourront y voir un tas de pierres réunies en carré, et dont l'arrangement prit une partie de ma journée. Avec un ciseau et un marteau que me prêta mon batelier, je gravai sur la plus grande pierre ces mots : *Honneur aux femmes.* Je fus obligé de borner là mon hommage.

La baie se découvre aussi du haut de Viscardo, ainsi que les charmantes collines qui l'environnent; au sud-ouest on voit une petite chapelle entourée de cyprès, et plus haut un petit village : ce coup-d'œil est des plus pittoresques; à l'ouest, la vue est bornée par une montagne entièrement couverte de myrthes et d'oliviers.

Avant de quitter Céphalonie, je veux communiquer à mes lecteurs quelques remarques sur l'intérieur de l'île; elles sont fondées en partie sur mes propres observations,

et en partie sur les documens qui m'ont été fournis à Argostoli par des gens instruits, et dans mes courses, par le moine, mon savant conducteur.

L'île de Céphalonie est la plus grande des îles Ioniennes; comme elle n'a pas été mesurée géométriquement, non plus que les autres, l'évaluation de sa superficie ne peut être calculée que sur des données incertaines.

On lui croit en longueur 52 milles, et 31 en largeur.

Elle est située entre les 38° 10′ et 38° 50′ de longitude, et les 38° 8′ et 38° 40′ de latitude.

Le nombre de ses habitans est estimé de soixante à soixante-deux mille; cependant il n'y a rien de certain à cet égard.

Elle possède trois villes: Argostoli, Lixuri et Axo; on compte plus de cent vingt-cinq villages, dont la plus grande partie est pauvre et misérable.

Une portion considérable du terroir de Céphalonie est âpre, inculte et remplie de

rochers; d'épaisses forêts couvraient jadis le mont Néro; on n'en voit plus de vestiges, aussi ne peut-il plus se nommer Silvanero. Comme sous la domination vénitienne il n'était question d'aucune surveillance, les habitans abattirent tous les arbres : avec plus de prévoyance le gouvernement vénitien aurait tiré de ce pays, si pauvre en combustibles, un très-grand parti de cette branche de commerce.

Beaucoup de terreins négligés pourraient encore être cultivés, si les habitans avaient quelque bonne volonté et moins de paresse. On pourrait aussi, je crois, s'occuper avec succès du commerce des laines; la température et les plantes aromatiques, qui croissent ici en abondance, conviendraient également à l'éducation des moutons : on n'a fait jusqu'ici aucune tentative à cet égard. Il n'y a pas d'autres pâturages. Le défrichement des terres que l'on met en culture est insuffisant au besoin même des insulaires. Leur récolte produit à peine de quoi les nourrir pendant quatre ou cinq mois de l'année, le surplus se prend dans la

Morée. Il en est de même pour la viande ; les bœufs et les moutons viennent aussi du dehors : on élève uniquement à Céphalonie des troupeaux de chèvres. En revanche, l'île produit une quantité prodigieuse de raisin de Corinthe : on porte cette récolte jusqu'à sept millions de livres pesant. Les raisins et l'excellente huile que l'on obtient ici, sont les principales ressources des Céphaloniens, et les branches de commerce avec lesquelles ils couvrent les dépenses faites au-dehors. Ils ont, de plus, du beau coton, de la soie meilleure qu'en Morée, mais en petite quantité. Il ne se fait du vin que pour les besoins de l'île, et sa qualité est bien inférieure à celui de Zante.

La culture de l'indigo et du sucre fut essayée une fois seulement, et cela par un aventurier; que n'amena-t-il plutôt de beaux mérinos à Céphalonie!

Quant à la culture des jardins, quelques personnes seulement s'en occupent; ce sont celles qui réunissent à de l'activité des connaissances acquises chez les étrangers. On doit aux Anglais quelques progrès en ce

genre ; mais le peuple n'y est encore pour rien : de bons melons s'élèvent pourtant avec succès, et sont préférés à ceux de Malte même.

L'île produit en abondance des plantes, dont la plupart sont très-salutaires : on m'a confirmé ce qu'un voyageur a écrit sur la vertu de ces plantes, qui guérissent presque radicalement la goutte et les rhumatismes les plus invétérés. Il est bien étrange que dans cette île, qui se trouve sous le même degré de latitude que la Calabre, ces deux fléaux se fassent si fréquemment sentir, tandis qu'à Naples, située à deux degrés plus près du nord, on n'en est jamais atteint. On trouve encore ici une plante qui, dit-on, donne à l'émail des dents une couleur d'or inaltérable ; une autre a la propriété de changer, en apparence, l'or en argent.

La chasse est insignifiante à Céphalonie ; des oiseaux aquatiques ou de passage se montrent seulement de temps à autre. La pêche pourrait être plus avantageuse, si les insulaires voulaient s'en occuper avec quel-

que activité : ils devraient bien être stimulés par l'exemple de leurs voisins.

Les routes et, en général, toutes les communications dans l'intérieur, sont, comme l'île même, rudes, inégales et rocailleuses : on ne peut les parcourir qu'à pied ou sur des bêtes de somme.

Vers la côte de l'ouest il y a, dit-on, des cavernes très-curieuses ; malheureusement il m'a été impossible de les visiter. On assure que la voûte de l'une d'elles brille des couleurs les plus éclatantes et les plus variées, et que, dans les autres, on voit des stalactites.

Sur le sommet du mont Néro on trouvait de la manne aux feuilles des arbres que l'on a si mal-à-propos détruits. On y trouve, à présent, comme autrefois, une quantité d'ossemens humains ; cette circonstance prouve qu'effectivement, comme je l'ai entendu dire, les insulaires se réfugiaient sur la montagne, lorsqu'ils étaient menacés par les Barbares et les Turcs. Lorsque ceux-ci se rendirent maîtres de l'île, des milliers de

réfugiés périrent de misère en ce lieu ; du moins c'est la tradition commune.

Les tremblemens de terre sont aussi fréquens et aussi terribles ici que dans l'île de Zante, et il paraît qu'outre les relations souterraines établies entre ces deux îles, du sud au nord, il existe encore un foyer destructeur et particulier à Céphalonie. Indépendamment des secousses éprouvées dans cette dernière île en 1756, 1743 et 1752, et dont Zante ne ressentit rien, Céphalonie fut violemment ébranlée par celles qui exercèrent leurs ravages dans l'autre île. De 1820 à 1821, il y en eut aussi d'épouvantables dans leur résultat. Une très-forte odeur de soufre se fait sentir ici dans toutes les fontaines.

Le climat est tempéré et nullement en rapport avec la situation géographique de l'île. Des transitions subites de chaleurs insupportables à des froids très-rigoureux sont communes et très-dangereuses : on doit peut-être leur attribuer l'extension des maladies goutteuses et rhumatismales. Comme dans l'Italie méridionale, il ne pleut presque

jamais ici; le ciel y est constamment azuré: il ne tombe de neige en hiver que sur le mont Néro; mais les orages sont fréquens et d'une extrême violence.

Ce que j'ai dit plus haut des classes supérieures d'Argostoli est entièrement applicable à celles de Céphalonie. Partout j'ai trouvé un accueil bienveillant et la plus cordiale hospitalité.

Le Céphalonien est, de tous ses frères des îles Ioniennes, le plus fin et le plus souple, ses mœurs sont aussi les plus douces; constant dans la poursuite du projet qu'il a une fois conçu, il emploie, pour réussir, toutes ses facultés physiques et morales; rien ne le distrait de l'objet qu'il a en vue, rien ne l'en détourne, aucun obstacle ne lui paraît insurmontable; on ne peut pas dire cependant que tous les moyens lui soient bons pour arriver au but, quoiqu'il ait le talent de prendre toutes les formes et de se plier à tous les caractères. Les Anglais prétendent qu'il se livre à l'intrigue et à la vengeance; mais ce jugement a besoin d'être confirmé. Les Céphaloniens éclairés aiment les arts,

s'y adonnent volontiers, et souvent s'y distinguent. Cette île, comme celle de Corfou, a donné à la république de Venise des hommes d'Etat et des guerriers célèbres. Le gouvernement actuel ne favorise plus de semblables carrières.

L'hospitalité est réellement la vertu dominante des Céphaloniens ; je l'ai trouvée dans l'intérieur de l'île, chez les plus pauvres comme chez les plus riches, et le verre d'eau ou le misérable morceau de pain, seule chose que souvent l'on avait à m'offrir, m'était donné de bon cœur. Le voyageur trouve dans cette île un doux et agréable repos.

Les Céphaloniens, de la plus basse classe même, mettent autant d'intérêt que de curiosité dans les questions multipliées qu'ils adressent à leurs hôtes, loin de ressembler en cela aux autres Grecs, qui font profession de mépriser généralement tous les peuples étrangers.

En outre, les habitans de l'île, étrangers, comme je l'ai dit, aux mœurs orientales,

sont amis de la joie et même des plaisirs bruyans, chose que l'on remarque surtout dans les rangs supérieurs.

Si les apparences ne m'ont pas trompé, les Céphaloniens sont, de tous les Grecs, ceux qui prennent le moins d'intérêt aux événemens actuels ; leur conduite jusqu'à présent en donne la preuve ; les Anglais, d'ailleurs, en sont si convaincus, que leur surveillance est presque nulle ici.

L'opinion des insulaires sur les circonstances présentes est toujours exprimée avec calme et prudence ; cependant j'ai souvent entendu dire qu'ils se réuniraient volontiers aux autres Grecs, s'ils voyaient un espoir bien fondé de réussir.

La sûreté intérieure de l'île contraste extrêmement avec les désordres qui se commettent journellement à Zante ; cependant il en était de même ici jadis, quoiqu'il y eût un *capitan del bano*, chargé spécialement du soin de purger le mont Néro des brigands qui l'infestaient sans cesse ; ceux-ci ont disparu avec les autres.

L'excellente police anglaise exercée maintenant à Céphalonie, les eut d'ailleurs bientôt dispersés.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE XV.

Arrivée à Ithaque. — Cicerone Albanais. — Vati. — La roche Corax. — Habitation d'Eumée. — D'Ulysse. — Murs remarquables. — Fosses grecques. — Antiquités découvertes à Ithaque, il y a long-temps. — Antiquités découvertes récemment. — Couronne d'Ulysse. — Ce qu'elle est devenue. — Remarque. — L'école d'Homère. — Histoire d'Ithaque. — Poésies d'Homère. — Ithaque, patrie d'Homère. — Description topographique de l'île. — Sa population. — Ses productions. — Tremblemens de terre. — Nombre des villages. — Quantité de ses ports. — Port de Thiaki. — Habitans. — Commissaire anglais.

Ithaque, août.

J'écris ces lignes dans l'île du grand Ulysse, de ce héros pareil aux dieux ; je suis environné des objets qui, après de longues souffrances, rendirent la joie à son cœur. Salut, ombres d'Ulysse, de Pénélope, de Télémaque, d'Eumée ! Salut à toi aussi, chien fidèle !

Après trois jours d'attente à Céphalonie, le vent s'apaisa et nous permit de quitter la baie de Viscardo.

Après avoir doublé le cap de Thiaki au nord, celui de Saint-Jean, puis l'ancienne île de Prote, aujourd'hui Nochiri, nous entrâmes encore avant midi dans le port de Thiaki ou Vati.

J'éprouvai une sensation singulière, mais douce, en posant le pied sur cette terre, que, dès mon enfance, je voyais éclairée des rayons sacrés de ces poésies dont les images alors faisaient impression sur moi, qui plus tard charmèrent l'adolescent, et qui, maintenant, chassaient toute inquiétude de mon cœur.

Le patron du vaisseau ne m'accorda que fort peu de temps pour parcourir et observer Ithaque, car le même soir il voulait remettre à la voile et quitter l'île.

Heureusement pour moi, tout ce qu'il y a d'intéressant et d'antique à voir à Ithaque se trouve réuni dans un espace peu étendu.

Un vieux Albanais, qui vivait depuis long-

temps dans l'île et servait ordinairement de guide aux voyageurs dans leurs excursions, fut mon Cicerone. Il m'assura que pour voir tout ce qu'Ithaque renferme de remarquable, je n'avais besoin que de suivre les flancs des montagnes et la route qui y conduit. Nous nous mîmes aussitôt en route. Mon Albanais me fit voir d'abord, au sud-est, et tout près de Thiaki ou Vati, le fameux rocher Corax, puis à une très-petite distance de là, une place entièrement nue où l'on prétend qu'était située l'habitation du fidèle Eumée.

Après une petite heure de marche on arrive sur le flanc de la montagne contre laquelle est adossé Thiaki.

Tout près de Vati, et toujours sur le penchant de la montagne, se trouvent ces murailles remarquables, telles que je n'en ai jamais vu, qui sont, dit-on, des restes du palais d'Ulysse. La construction en est cyclopéenne, et leur caractère colossal prouve leur haute antiquité; elles sont bâties dans la proportion remarquable de douze pieds de haut sur six d'épaisseur; leur étendue

est fort considérable, et elles faisaient partie d'un bâtiment très-vaste. Quant à moi, ne voulant pas perdre une illusion délicieuse, si toutefois c'en était une, je crus fermement que je me trouvais au milieu des débris du palais d'Ulysse et de Pénélope. A une demi lieue de là nous arrivâmes à l'emplacement des anciens tombeaux grecs; on ne les voit pas, et assurément on ne se douterait point que tant d'objets précieux y ont été trouvés.

Des voyageurs anglais entreprirent, il y a dix ans, des fouilles en cet endroit; elles produisirent quantité de pièces de monnaie et d'autres objets en or, en argent et en bronze. Le colonel Daborat se composa une collection de pièces de monnaie d'Ithaque, qui jusqu'alors étaient inconnues, et je ne sais si depuis il a fait tourner ses découvertes au profit des arts en faisant part au public des notions historiques qu'il a dû obtenir.

On prétend que ce fut dans ces tombes qu'on trouva la couronne d'or, nommée couronne d'Ulysse. Tout récemment encore de

nouvelles fouilles firent découvrir beaucoup d'objets de prix. Ce sont des agens subalternes anglais qui entreprennent ces fouilles, *privatim* et comme une excellente spéculation. L'administration anglaise à Corfou regarde comme au-dessous de sa dignité de s'en occuper elle-même.

On dit que plusieurs des objets découverts ont été achetés pour le Musée de Londres ; mais les plus précieux ont disparu, entre autres la couronne d'or. Je tiens d'un homme instruit, d'un homme qui, pendant les premières années de la domination anglaise, faisait partie du sénat, et qui a vécu plus de vingt ans dans les îles Ioniennes, enfin du comte de R....., que les agens anglais se partagèrent et firent fondre pour leur usage presque tous les objets de prix découverts à Céphalonie et à Ithaque depuis l'établissement de l'administration anglaise; que la fameuse couronne, qui, d'après sa description, devait ressembler à la couronne lombarde de Monza, fut brisée et livrée au creuset. Le comte de R. ajoutait, que lui-même en ayant eu plusieurs morceaux entre

les mains, pouvait, par conséquent, certifier la vérité du fait.

Celui qui a vu de ses propres yeux quelle espèce de gens le gouvernement anglais trouve convenable d'envoyer ici pour administrer les îles Ioniennes, n'est plus étonné que ses agens aient pu changer les antiquités grecques en cuillers et en fourchettes, etc.

On n'est pas surpris non plus du partage de la couronne d'Ulysse, lorsqu'on se rappelle les rapines du lord Elgin au Parthénon, et le vandalisme des Anglais qui firent enlever par la force armée les bas-reliefs du temple de Bassa. « Nous détruisons tout ce que les autres admirent et respectent ; nous le détruisons, pourvu que nous puissions obtenir quelques parcelles des débris ; car nous sommes Anglais et méprisons tout ce qui n'est point Anglais, même l'opinion du monde entier, excepté celle de la vieille Angleterre! » C'est d'après ce principe qu'ils agissent partout, et ce principe explique toute leur conduite.

On voit encore dans le voisinage de Vati

les débris d'un édifice romain; on l'appelle généralement l'*école d'Homère*. Je n'ai pu distinguer si c'était autrefois un temple ou un bâtiment particulier.

Les antiquités que je viens de décrire sont toutes celles que j'ai vues à Ithaque, et l'Albanais m'assura d'un air de sincérité qu'il n'y en restait effectivement point d'autres. L'histoire d'Ithaque est fort simple. Les anciens écrivains l'appellent Ithaque ou Dulichium, à moins toutefois, comme je l'ai remarqué plus haut, qu'ils ne donnent ce dernier nom à Céphalonie.

Ithaque faisait partie des états d'Ulysse, dont elle était la résidence. Son peu d'étendue et sa position la rendirent toujours dépendante du destin ou de la volonté de sa voisine Céphalonie, dont elle partagea le sort sous les Grecs, les Romains, les empereurs grecs du temps des croisades, plus tard sous les Turcs, puis sous la république de Venise.

On sait que l'empereur Adrien ayant interrogé un oracle sur la véritable patrie d'Homère, l'oracle répondit que c'était Ithaque.

Tout le monde aussi connaît les détails suivans : Homère eut d'abord une école à Smyrne; delà il accompagna dans ses voyages un habitant riche et distingué de l'île de Leucade, nommé Mentes, qui aimait et cultivait les sciences; ils allèrent en Espagne, puis à Ithaque, où Mentes laissa Homère, après l'avoir recommandé à un des principaux habitans du pays, nommé Mentor. Celui-ci lui communiqua beaucoup de détails sur Ulysse, Pénélope, Télémaque et Eumée, renseignemens dont il se servit dans son Odyssée. Lorsque Mentes fut revenu ensuite à Ithaque, Homère partit avec lui pour Colophon, et c'est là qu'il devint aveugle. Tout ce qui concerne le chantre ionien n'est-il pas intéressant, même ce que nous en apprennent les traditions les plus reculées et souvent obscures.

L'île d'Ithaque, située sous les 28° 32′ et 30° 48′ de longitude, et 38° 30′ de latitude, peut avoir trente milles de circuit, quatorze de longueur sur six de large.

Le nombre de ses habitans, dont jamais on n'a fait le recensement, est d'environ

six mille ; d'autres disent seulement trois à quatre.

L'île presque toute entière n'est composée que d'une seule montagne nue et sauvage, et bordée de tous côtés, excepté là où se trouvent des ports, d'écueils et de rochers escarpés.

Sur toute la côte de l'ouest, le long du canal de Viscardo, on ne voit ni traces de culture ni vestiges d'habitation. Deux moulins à vent seulement sont placés au haut de la montagne située au nord, et que Strabon appelle Nejus.

Il paraît impossible de cultiver davantage ce rocher.

Cependant, non-seulement la petite quantité de grain qu'on y récolte suffit à la consommation de ses habitans, mais même on en exporte quelque peu à Céphalonie et à Zante, où on le préfère à celui de Morée.

Ithaque produit environ quatre millions de livres de raisin de corinthe par an ; ce raisin, un peu d'huile et du bon vin, voilà en quoi consiste son commerce, qui fournit

à l'achat du bétail ; car l'île n'en possède point, et le tire de Morée.

La chasse y est insignifiante, mais la pêche assez abondante ; on y voit peu de fruits et de légumes, mais en revanche beaucoup de volatiles ; et les grands coqs d'Inde qu'on y élève aujourd'hui, eussent été, quelques mille ans plus tôt, de friands morceaux pour les amans de Pénélope.

Les tremblemens de terre inquiètent par fois les habitans d'Ithaque ; mais ils y sont plus rares et moins violens qu'à Céphalonie.

A peine si le nombre de ses villages se monte à cinq ; comme du temps d'Homère, cette île possède des ports excellens et à l'abri de tous les vents. Lorsqu'on se trouve dans celui de Thiaki, des montagnes vous environnent de tous côtés, et l'on n'aperçoit plus son entrée. Il y a encore sur les côtés de l'île beaucoup d'endroits dont on pourrait faire de fort bons ports.

Les habitans aiment le commerce et la navigation, peut-être plus encore que les Céphaloniens ; mais ils ont moins d'intelli-

gence et d'activité; du reste, ils ne diffèrent point des autres Ioniens par le caractère, les mœurs, les usages et le commerce.

Le capitaine Knox est le résident anglais à Thiaki.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE XVI.

Départ d'Ithaque. — L'île de Sainte-Maure. — Rocher de Leucade. — Sa hauteur. — Inscriptions grecques. — Recherches. — Ruines du temple d'Apollon. — Origine du saut de Leucade. — Apollon et Cythérée. — Zeus et Héra. — Sapho. — Deucalion. — Anagramme. — Poëme faussement attribué à Sapho. — Essais ultérieurs. — Profanation. — Arrivée à Sainte-Maure. — Histoire de l'île. — Les Leucadiens devant Troie. — Ils prennent part à la guerre des Corcyréens. — Les Romains en font la conquête. — Pillage du temple. — Domination turque. — Domination vénitienne.

Sainte-Maure, août.

Nous quittâmes Ithaque le soir du jour même de notre arrivée. Le patron du vaisseau voulait passer entre la petite île de Meganisi et celle de Sainte-Maure, pour se rendre droit à la ville de Sainte-Maure. Après bien des prières, j'obtins qu'il me débarquerait près

du cap Ducato, dans une baie au-dessous de Dragand, si là, toutefois, on y consentait : il devait aller ensuite à Sainte-Maure et m'y attendre jusqu'au soir.

Avant d'arriver à cette baie, située au sud-est de l'île, nous crûmes tout-à-coup que nous voguions sur un grand lac, car de tous côtés la terre nous environnait, si ce n'est vers le cap Ducato, dans le midi de Sainte-Maure, où nous apercevions une étroite ouverture. A l'endroit où nous nous trouvions, se réunissent et presque se touchent les côtes de Céphalonie, de Thiaki et de Sainte-Maure.

Lorsque nous fûmes entrés dans la baie, les garde-côtes ne voulurent pas nous laisser aborder, parce que peu de jours auparavant une barque épirote avait débarqué des lettres révolutionnaires et des marchandises de contrebande.

Les lettres de recommandation qu'on m'avait données à Argostoli pour le major Temple, à Sainte-Maure, me furent alors fort utiles. Lorsque je les eus exhibées, on me laissa débarquer; et, comme je voulais

gravir le cap Ducato, autrefois le promontoire de Leucade, un des gardiens me fit accompagner par ses deux fils, garçons vigoureux, qui se trouvaient dans le voisinage. Bientôt nous fûmes au sommet. C'est donc de là que la passionnée Sapho se précipita dans les flots, lorsqu'une existence sans amour fut devenue pour elle un fardeau! C'est dans ces flots, dont la rage impuissante attaque sans cesse le rocher, que ce cœur brisé put trouver le repos; ce cœur dont les accens passionnés donnèrent la vie à des poésies sublimes, accens que les générations à venir entendront avec enthousiasme aussi longtemps que la mer se brisera contre ces rochers!

Le rocher où eut lieu le saut de Leucade est situé dans la partie est du cap, et peut avoir cent quarante pieds de haut; mais je ne puis le garantir, le coup-d'œil trompe toujours.

On m'avait beaucoup parlé, à Céphalonie, d'inscriptions grecques qui devaient être tracées sur le roc, à environ quatre pieds et demi plus bas que sa surface. Cette particu-

larité était trop attrayante, pour que je n'employasse point à sa vérification quelques-uns de mes momens. J'envoyai chercher à Dragand, peu éloigné de là, un cable fort et long, et me le fis attacher autour des épaules et des reins. Les deux garçons qui m'accompagnaient, ainsi que deux hommes qui avaient apporté la corde, promirent de bien me tenir et de me faire descendre jusqu'à ce que je fusse éloigné d'eux de dix pieds. Je passai d'abord les jambes, puis les mains par-dessus le bord, et descendis effectivement de dix pieds et demi, sans apercevoir, ni devant moi, ni à droite, ni à gauche, la moindre trace d'inscription. J'éprouvai une sensation singulière en me trouvant ainsi suspendu à une corde, et me balançant à une hauteur prodigieuse au-dessus des abîmes et des brisans d'une mer agitée, dont l'écume semblait se précipiter à ma rencontre. Au bout de quelques minutes, je me retrouvai, sain et sauf, sur mes pieds.

Mes conducteurs me dirent que plusieurs étrangers avaient entrepris la même re-

cherche que moi, mais avec tout aussi peu de succès (1). Ainsi donc, ou cette inscription n'a jamais existé, ou elle fut détruite par la chute de quelques éclats de rocher; peut-être encore se trouve-t-elle à plus de dix pieds et demi du sommet.

On ne découvre sur ce promontoire que des vestiges faibles et fort incertains du temple d'Apollon, jadis si célèbre. Mes guides me montrèrent, comme ruines de cet édifice, quelques pans de vieilles murailles, qui me parurent avoir appartenu à une tour plutôt qu'à un temple fameux. Cependant il s'y trouve aussi un ancien fût de colonne, seul débris qui puisse prouver en faveur de l'existence d'un temple à cette place dans les temps les plus reculés.

Ce temple était particulièrement en vénération aux marins, qui, avant et après leurs voyages, venaient y apporter leurs offrandes à Apollon; mais ce dieu était plus souvent

(1) A Venise, le comte R., dont j'ai parlé plus haut, me dit qu'il avait aussi fait cette recherche, mais sans trouver la moindre trace d'inscription.

encore imploré par les amans malheureux, qui venaient lui demander assistance et guérison. Cette assistance avait souvent pour résultat le saut du rocher de Leucade.

On sacrifiait d'abord à Apollon un taureau, dont les entrailles étaient abandonnées aux mouches. La manière dont elles se jetaient sur leur proie, décidait si l'on devait attendre ou non sa guérison du saut de Leucade.

Photius nous raconte de la façon suivante l'origine de ce fameux saut : Cythérée cherchait en vain son Adonis bien-aimé ; des larmes continuelles ternissaient des yeux destinés à n'exprimer que le plaisir et la volupté ; enfin elle le trouva mort dans le temple d'Apollon Erythréen.

Apollon, qui toujours avait été le confident de Vénus, touché de la douleur de la belle déesse, la conduisit à la pointe du rocher de Leucade, et lui conseilla de se précipiter dans les flots, en l'assurant qu'elle trouverait l'oubli et, par conséquent, la guérison de son mal. Vénus, quoiqu'immortelle et sortie du sein de l'onde, hésita

à faire ce saut, et pria instamment Apollon de lui donner l'explication de ce qu'il venait de lui conseiller. Le dieu du jour finit par avouer le mystère; car les habitans de l'Olympe ne savaient pas mieux que nous résister à la beauté suppliante. Il lui apprit donc que Jupiter venait au rocher et se précipitait dans les flots chaque fois qu'il sentait se rallumer avec trop de force les feux dont il brûlait pour l'orgueilleuse Héra, qui souvent ne répondait à ses transports que par des caprices et de l'indifférence. Sa chute dans la mer éteignait sa flamme, et il retournait dans l'Olympe, insensible aux charmes d'Héra.

Apollon ajouta que beaucoup d'amans avaient déjà éprouvé l'efficacité du remède. Aucune tradition ne nous apprend si Vénus en fit usage ou si elle en essaya d'autres.

Les anciens ne s'accordent pas entre eux sur celui qui le premier, parmi les hommes, hasarda le saut de Leucade.

Strabon, qui se fonde sur un passage de Ménandre, accorde cet honneur à Sapho;

mais Ménandre dit seulement que Sapho se jeta du rocher de Leucade dans la mer, et non qu'elle fut la première. Il paraît que Strabon lui-même est de cet avis, puisque plus tard il nous apprend que le premier qui se précipita fut Céphale, lorsqu'il voulut se guérir de son amour pour Pterela. Cette opinion est partagée par plusieurs autres écrivains de l'antiquité.

Plutarque croit que Phobus de Phocide, descendant de Codrus, roi d'Athènes, fut le premier qui fit le saut de Leucade.

Si Deucalion s'est jeté de ce rocher, il est sans contredit le premier, et alors le mal d'amour est aussi ancien que la nouvelle espèce humaine, puisqu'elle doit son existence à Deucalion. Quelques auteurs prétendent que le nom de Deucalion est la racine de celui de Leucade; en effet, Leucadion, comme on dit en grec, est l'anagramme le plus simple de Deucalion, puisqu'on l'obtient par la seule transposition des lettres L et D.

Un Russe, M. Ossur, de Pétersbourg,

avait trouvé, disait-on, dans une tombe grecque, non loin des ruines du temple, un poëme, jusqu'alors inconnu, de Sapho, intitulé *Phaoniadon ;* mais ce conte, sans doute, fut oublié presqu'aussitôt qu'inventé.

Après Sapho, beaucoup d'autres ont risqué le saut de Leucade, comme un excellent moyen de guérison, et toujours, je pense, avec succès ; car, à moins qu'un dieu invisible ou un dauphin bienveillant ne retire des flots celui qui vient de s'y précipiter, il ne souffrira plus aucune peine sur la terre, son cœur aura cessé de battre.

Par la suite, ce lieu célèbre fut profané; on y précipita dans la mer les malfaiteurs condamnés à mort ; s'ils parvenaient à se tirer heureusement des flots, on leur accordait la vie.

Une compassion peut-être assez mal entendue fit imaginer des moyens singuliers pour les soustraire à la mort ; on leur attachait autour du corps une quantité de grandes plumes et d'oiseaux vivans, de sorte qu'au lieu de tomber ils volaient, et au pied du rocher

étaient placées des barques toutes prêtes à les recevoir.

Au bout de deux heures je quittai cet endroit sacré, après avoir vidé à la santé de notre *Grill Parzer*, un verre du vin que mes conducteurs avaient apporté ; je jetai ensuite dans la mer le gobelet dont je venais de me servir.

Dans la baie où j'avais débarqué se trouvait une petite barque qui ne devait point tarder à voguer vers Sainte-Maure ; j'aimais mieux m'y rendre par cette voie que par la route de terre, qui n'offre rien de fort intéressant, et dont il m'eût été difficile d'atteindre le terme avant la nuit, parce qu'il est impossible à Sainte-Maure, dans le courant du mois d'août, de marcher pendant la grande chaleur. Je ne risquais rien, d'ailleurs, d'aller par mer, car la barque était pourvue de rames, en cas qu'il survînt un calme.

Au bout d'une demi-heure nous quittâmes la baie, et un bon vent de sud-est, qui se soutint presque sans interruption, nous fit avancer rapidement.

L'île de Sainte-Maure fut d'abord connue des anciens sous le nom de Nérite, et plus tard sous celui de Leucade.

Les Acarnaniens ont sans doute été ses premiers habitans ; elle n'était autrefois qu'une presqu'île, qui tenait au continent (la côte d'Acarnanie), par un isthme qui fut coupé par les Corinthiens.

Homère cite nommément les Leucadiens, parmi les habitans des îles Ioniennes qui se rendirent au siége de Troie, sous les ordres d'Ulysse.

« Là, dit-il, se trouvaient les Céphaloniens, les habitans d'Ithaque et des forêts de Nérite (Leucade), ceux de Crocilée, d'Égilippe, hérissée de rochers ; enfin ceux de Zacynthe et de Samos. Les douze vaisseaux dont la proue et la poupe étaient peintes d'une manière si admirable, leur appartenaient.

Virgile fait aborder Énée à Leucade, après sa fuite de Troie :

Mox et Leucatæ nimbosa cacumina montis,
Et formidatus nautis aperitur Apollo :
Hunc petimus fessi, et parvæ succedimus urbi.

Il paraît, d'après ce passage de Virgile, que l'île et la petite ville de Leucade étaient alors fort insignifiantes, et connues seulement à cause du temple d'Apollon.

Leucade prit une légère part aux guerres que soutinrent les Corcyréens contre toutes les forces réunies du Péloponèse.

Elle fournit aussi des secours au noble Dion, dans son expédition contre Syracuse. Le Leucadien qui commandait les troupes de l'île, se nommait Timonides.

Selon Plutarque, Leucade entra dans la ligue des Grecs, contre Philippe de Macédoine; cette île tomba ensuite au pouvoir des Romains, à la même époque que les autres nations de la Grèce. Le consul Lucius Quintius Flaminius en fit la conquête sans éprouver de résistance.

Sous Pompée, le temple d'Apollon fut pillé par des pirates, venus probablement de l'Italie méridionale.

Leucade a longtemps appartenu aux empereurs d'orient; lors de la chute de l'empire, elle fut gouvernée par quelques princes particuliers.

En 1479, le barbare Légan, général des troupes de Mahomet II, s'en empara. Le général vénitien Pesaro la reprit, à la vérité, en 1502; mais par le traité de paix suivant elle fut rendue aux Turcs, et devint alors le séjour des nombreux pirates qui infestaient la Méditerranée. Lorsque Ferdinand et Isabelle chassèrent les Juifs de leurs Etats, beaucoup se réfugièrent à Sainte-Maure.

En 1684, le général vénitien Marosini s'empara de nouveau de l'île, malgré la résistance opiniâtre des Turcs, qui se défendirent à leur ordinaire jusqu'à la dernière extrémité. Après la capitulation ils emportèrent tout ce qu'ils purent, qu'ils en fussent ou non les véritables possesseurs. Lorsqu'en 1715 les Turcs firent la conquête de la Morée, les Vénitiens, dont le courage avait disparu, crurent qu'ils ne pourraient pas conserver Sainte-Maure; ils l'évacuèrent donc après avoir rasé les fortifications et transporté leur artillerie et leurs munitions à Corfou. Cependant les Turcs ne pensaient

point à cette île, et l'année suivante les Vénitiens se hasardèrent à y rentrer. Les Français la leur enlevèrent ensuite, et depuis cette époque elle a toujours partagé le sort des îles Ioniennes.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE XVII.

Arrivée dans la ville de Sainte-Maure. — Sa description. — Rue principale. — Place. — Bâtimens. — Eglises. — Architecture. — Belles campagnes. — Soulèvement à Sainte-Maure contre les Anglais. — Commissaire anglais. — Dénombrement des habitans. — Forteresse. — Banc de sable. — Aqueduc. — Chronique. — Ruines de l'ancienne Leucade. — Situation géographique de cette ville. Sa grandeur. — Nombre de ses habitans. — Villages. — Couvens. — Qualité du terroir. — Lagunes. Navigation. — Beau vallon. — Bois. — Vin. — Légumes. — Bestiaux. — Chasse. — Pêche. — Sel. — Marine de Sainte-Maure. — Climat. — Vent. — Tremblement de terre. — Caractère national. — Liberté. — Beauté des femmes. — Parure soignée.

Sainte-Maure, août.

Nous cinglâmes avec notre petite barque entre Moganiste et la terre ferme, et après avoir passé à travers une quantité de petites îles, de bancs et d'écueils, nous débarquâmes heureusement à Sainte-Maure.

La ville se nomme Ancaxichi ou Aja-Maura ; elle est située au nord-ouest de l'île.

Sainte-Maure est devenue le lieu principal de l'île, depuis que la régence a quitté la forteresse pour établir sa résidence dans cette ville, qui, malgré les embellissemens que les Anglais y ont faits, est très-irrégulière, très-petite et très-malpropre.

Il n'y a qu'une grande rue à Sainte-Maure, et encore n'a-t-elle été pavée que dans les derniers temps de la domination vénitienne. On y voit aussi une place Saint-Marc sur laquelle sont situées deux églises, l'une grecque et l'autre latine ; une colonne trouvée dans les ruines de Nicopoli est sa seule décoration un peu remarquable.

Les maisons n'ont qu'un étage ; les tremblemens de terre ont établi cet usage presque général, auquel peu de personnes ne se sont pas conformées. Les Anglais ont fait élever deux étages aux bâtimens qu'ils viennent de faire construire. Il règne ordinairement autour des maisons anciennes une galerie ; cet usage est fort agréable dans les pays brûlans d'été. La plupart des bâtimens

sont mal construits et sans le moindre goût. Quant à des beautés d'architecture, il n'y faut pas songer, et cependant la ville possède dix églises grecques, dont la plus belle est dédiée à Sainte-Maure.

La campagne qui environne Sainte-Maure est très-belle ; du sommet des collines la vue se repose agréablement sur des forêts d'orangers, de citroniers, d'amandiers et d'oliviers. Aussi croirait-on que la ville est située au milieu d'un grand jardin ; on aperçoit dans le lointain la terre, et sur les plans plus rapprochés quelques petites îles.

A la suite de l'établissement d'impôts onéreux, les esprits fermentèrent avec violence à Sainte-Maure, et une révolte y éclata il y a cinq mois. Les Anglais furent repoussés et ne reprirent leur ascendant qu'au moyen des secours considérables d'hommes et d'artillerie qui leur arrivèrent de Corfou. Depuis cette époque les insulaires paraissent tranquilles, mais le joug leur paraît lourd.

Deux ecclésiastiques, accusés, dans cette circonstance, d'avoir excité à la révolte, furent pris et mis à mort. Leurs cadavres,

jouets des vents, sont encore suspendus au poteau fatal.... Le jour de la vengeance sera terrible.

Le major Temple, actuellement commissaire anglais à Sainte-Maure, n'est ici que depuis huit à neuf mois. Son prédécesseur, le colonel Ross, connu par son caractère aimable et sa bienveillance envers les étrangers, est généralement regretté.

La ville de Sainte-Maure possède environ six mille cinq cents habitans, presque tous Grecs.

La forteresse, élevée dans le treizième siècle par un prince espagnol de la famille Tocchi, fut presqu'entièrement rasée en 1715. Plus tard, cependant, les Vénitiens la relevèrent, et enfin, tout nouvellement, les Anglais la rebâtirent entièrement. Elle est située au nord de Sainte-Maure, sur une langue de terre, près des lagunes et du banc de sable qui séparent l'île de la terre ferme; elle est presqu'entièrement environnée d'eau et d'un accès très-difficile.

Le banc de sable dont je viens de parler est presqu'à fleur-d'eau, et souvent on peut le

traverser en quelque sorte à pied sec. Il serait bien avantageux au commerce et à la navigation de l'île, que cet amas de sable fût déblayé. Les habitans en firent plusieurs fois la demande au gouvernement vénitien. Malheureusement la république vénitienne d'alors n'était pas une Corinthe (1) !

L'aqueduc construit par les Turcs sous le puissant Bajazet, s'étend au-dessus des lagunes, entre la forteresse et la ville. Il a beaucoup souffert par les tremblemens de terre ; le canal conducteur des eaux est presqu'entièrement détruit ; il a trois pieds de large. L'aqueduc ne sert plus à présent que de sentier aux piétons ; mais cette route est peu sûre ; souvent il s'en écroule quelque partie, et le malheureux dont la marche a décidé cet éboulement, roule et périt dans les terres marécageuses des lagunes. Ce canal est soutenu par trois cent soixante-dix arches, toutes si étroites, que la plus petite

(1) Les Corinthiens firent creuser jadis un canal à travers ce banc de sable, et Sainte-Maure vit pendant long-temps tous les navires grecs aborder dans son port.

barque ne peut passer entre. Le peuple de Sainte-Maure raconte, au sujet de ce monument, une tradition assez singulière : « Bajazet, dit-on, donna cent mille sequins à l'architecte pour la construction de l'édifice ; celui-ci ayant économisé sur cette somme celle de trente mille sequins, la remit au sultan ; mais le tyran, mécontent que l'on n'eût pas, suivant ses ordres, employé cette somme toute entière, fit trancher la tête au trop honnête architecte. »

J'ajoute foi à cette tradition, elle porte entièrement le caractère et la couleur des temps barbares où vivait Bajazet.

Au sud de Sainte-Maure sont situées les salines si importantes à l'île.

L'ancienne ville de Leucade, qui avait donné son nom à l'île, semble avoir été située au sud de la ville nouvelle ; on peut au moins le conjecturer par les vestiges des murs Cyclopéens que l'on trouve en ce lieu. Je n'ai pu savoir si l'on a cherché ou découvert ici quelques monumens d'antiquité.

L'île de Sainte-Maure est située sous les 39° 5′ et 38° 42′ de latitude, et sous les

38° 25′ et 38° 3′ de longitude entre les îles de Corfou, Thyaki et Céphalonie. On la croit longue de trente milles et large de seize; on porte à 16,000 le nombre de ses habitans, y compris ceux de la ville; elle possède trente-deux villages; les plus remarquables sont Arzoni, Vasilichi, Dragano, Calamita, etc.

Cette île, toute petite qu'elle est, renferme six couvens de moines. Parmi ces maisons, les plus riches sont celles de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-George.

Comme Thyaki et Céphalonie, l'île de Sainte-Maure est hérissée d'âpres et hautes montagnes; les plus élevées se trouvent au centre de l'île: il ne serait pas impossible de les mettre en culture; mais ici les bras manquent aussi bien que l'activité. L'île ne possède qu'une plaine et un petit vallon remarquables; la première, aussi riante que fertile, environne la ville de Sainte-Maure.

Au lieu de compter Sainte-Maure parmi les îles, on devrait la désigner sous le nom de presqu'île, car elle tient à la terre ferme par le banc de sable dont j'ai parlé plus haut,

qui commence au golfe d'Arta et se prolonge jusqu'à la ville de Sainte-Maure; l'eau ensuite a tout au plus six pieds de profondeur. Les barques peuvent seules passer entre l'île et la terre ferme; les bâtimens plus considérables se tiennent à l'ouest de l'île, où il ne se trouve qu'un petit port.

Climino, Civota et Figaretto sont les autres petits ports de l'île.

La navigation près de Sainte-Maure, surtout vers le cap Ducato, était déjà signalée chez les anciens comme très-périlleuse. Dans les temps orageux, les marins les plus expérimentés tremblent ici, et tous les ans la violence du courant emporte et brise quelques vaisseaux.

Ainsi que dans les autres îles Ioniennes, on ne trouve dans celle-ci aucune rivière un peu considérable; mais, en revanche, quantité de sources d'excellentes eaux douces. Vers la mi-octobre les eaux inondent entièrement le petit vallon que j'ai cité plus haut, et qui est situé à l'ouest de la ville de Sainte-Maure. Ce débordement, ou pour mieux dire cette réunion des eaux pluviales, forme

un étang d'au moins une lieue de circonférence. Lorsque l'eau a disparu vers la fin de mai, le terrain fertilisé donne en abondance des grains, des légumes et des fruits ; mais cette récolte appartient toute entière aux moines du couvent voisin.

Malgré la nudité de ses montagnes, cette île produit plus de bois que les autres, et n'est point obligée de chercher son chauffage sur le continent.

Je fus fort étonné de voir quelques chênes, ainsi que des amandiers et des oliviers d'une grandeur remarquable dans les environs de Sainte-Maure, qui, comme je l'ai déjà fait observer, sont extrêmement fertiles. Les orangers, les citroniers y croissent à côté des arbres fruitiers de toute espèce, aux pieds desquels on cultive avec le plus grand succès la vigne, des fleurs et des plantes potagères. Enfin toute cette délicieuse contrée retrace parfaitement l'abondance des campagnes de la Sicile et de la Campanie.

Les raisins de Corinthe ne réussissent point ici ; un sol vigoureux et une température souvent rendue âpre par des vents

du nord, leur sont contraires. Les Athéniens, suivant Athénée et Eustatius, n'aimaient point le vin de Leucade, qu'ils regardaient comme dangereux, parce qu'on le préparait avec du plâtre. Cet usage n'existe plus, mais le vin n'en a pas pour cela acquis plus de réputation.

Les Athéniens, en revanche, auraient certainement aimé, autant que les Anglais, à voir passer dans leurs cuisines les légumes tels qu'on les cultive aujourd'hui à Sainte-Maure; ils y sont délicieux.

L'île est pauvre en bestiaux, on n'y aperçoit que quelques misérables troupeaux de chèvres et de moutons, et les mulets nécessaires au labourage et au transport. La viande de boucherie est apportée du continent.

Les montagnes de Sainte-Maure sont remplies de gibier, cependant on y chasse fort peu. La pêche y est fort abondante; on trouve ici des poissons excellens, et presque toutes les espèces de fruits d'eau.

Il ne paraît pas que l'île renferme des métaux; mais ses salines sont très-produc-

tives et alimentent sa principale branche de commerce. On exporte une grande quantité de sel à Venise, en Italie, et même en Suède.

La marine de Sainte-Maure ne s'est améliorée que depuis peu, et les insulaires ne donnent plus, comme autrefois, tous leurs chargemens aux vaisseaux étrangers, surtout à ceux de Prévésa.

L'automne et l'hiver sont aussi doux ici que nos printemps; mais pendant les deux autres saisons il y règne des chaleurs insupportables. J'en parle par expérience, quoique cet été ne soit pas compté parmi les plus brûlans.

L'air est très-malsain dans les environs des lagunes et des marais, par conséquent dans toute la partie de l'île qui avoisine le continent, sur-tout près de la ville. Les vents d'est augmentent beaucoup cette insalubrité en apportant du golfe Arta des émanations pestilentielles dont les suites ordinaires sont des fièvres très-difficiles à faire cesser. En été, ce sont les vents du nord et de l'ouest qui dominent; en hiver, ceux du sud et de l'est.

Sainte-Maure souffre beaucoup aussi des tremblemens de terre; il ne se passe point de mois qu'il ne s'y fasse sentir quelque secousse : il ne paraît pas que les ramifications souterraines s'étendent vers Céphalonie, Thiaki et Zante, mais bien vers l'ouest; car les secousses terribles de ces îles ont été beaucoup moins ressenties ici que celles qui, en 1783, bouleversèrent Messine et la Calabre. Sainte-Maure renferme sans doute dans son sein un foyer particulier.

Le caractère national des habitans de l'île est essentiellement différent de celui de leurs voisins, ce qui peut être attribué à sa proximité du continent et à ses fréquentes relations avec lui. L'habitant de Sainte-Maure est généralement doux, pacifique et facile; mais il devient furieux lorsqu'on le provoque. Le soulèvement de mars dernier en donne une nouvelle preuve. Comme à Zante, on trouve beaucoup d'usages moréates et turcs : une différence essentielle, cependant, c'est que les femmes jouissent ici d'une grande liberté; ce qui est d'autant plus agréable qu'elles sont infiniment mieux que

toutes les autres Ioniennes. Leur costume, par le luxe des broderies, rappelle le goût oriental ; il est plein de grâce et fait parfaitement ressortir les plus belles formes. Le vêtement des hommes se distingue aussi par son élégance et sa magnificence.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE XVIII.

Départ de Sainte-Maure. — Le Rocher de Leucade ou Ducato par un clair de lune. — Excursion dans le sud. — Manière de vivre. — Le matin. — Midi. — La soirée. — La nuit. — Recommandations. — Sciroco. — Banc de sable. — Antipaxo. — Paxo. — Le port. — Forteresse. — Culture de l'île. — Nom ancien. — Parga attaquée par les Grecs. — Cap Blanc. — Vue de Corfou. — Golfe.

Corfou, août.

Mon marinier s'empressa de terminer les affaires qui l'avaient conduit à Sainte-Maure, afin de pouvoir, si le temps le permettait, remettre à la voile dès le lendemain. A minuit il s'éleva un vent favorable, nous levâmes l'ancre et voguâmes vers le sud, parmi des bancs de sable et des groupes d'îles ; et, en tournant le cap Ducato, dont les rochers blancs, vus au clair de lune, produisent un effet de lumière réellement

magique, il me semblait voir s'élever et glisser sur les ondes, au pied de ces rochers, une multitude de figures aériennes, dont les formes fugitives échappaient sans cesse à mes regards.

Nous aussi nous étions environnés de l'éclat d'une douce lumière, et chaque coup de rame faisait tomber à nos yeux une pluie de diamans. Quel est celui qui, n'étant pas marin, pourrait voir, sans en être ému et enchanté, ces prestiges brillans de l'empire de Neptune?

Près du rocher de Sessola, si dangereux pour les navigateurs nous fûmes atteints par un courant du nord si rapide, que, malgré tous nos efforts réunis, nous ne pûmes avancer d'une ligne. Déjà notre patron se préparait à gagner un petit port de Sainte-Maure, lorsqu'un sciroco qui s'éleva fit prendre au courant une autre direction et nous porta avec tant de vitesse en avant, que bientôt Sainte-Maure fut loin de nous. C'est une grande jouissance que celle de voyager ainsi dans une barque, sous un ciel pur, lorsque le vent est favorable; et, dans cette mer,

ce plaisir s'augmente encore de tout celui que procurent les sites variés qu'on rencontre à tout moment. J'espère bien visiter ainsi les côtes peu connues de la Calabre, de la Pouille et de la Sicile.

Mon genre de vie sur la petite barque ionienne était, d'ailleurs, en parfaite harmonie avec cette manière de voyager. Tous les jours, au moment où le soleil dorait de ses rayons le sommet des montagnes, le patron et ses mariniers se tournaient vers lui et faisaient leur prière : on déjeunait ensuite avec du poisson salé, un peu de fromage de Cerigo, du vin, du biscuit et des oignons. A midi, lorsque la chaleur devenait étouffante, le repos du dîner nous convenait parfaitement; on cherchait, en ajustant les voiles, à se procurer autant d'ombre que possible, puis l'on servait un peu de viande froide salée, parfois même de la fraîche, prise dans le port voisin, lorsqu'elle n'y était pas trop chère; on ajoutait à ce repas encore du poisson salé, des oignons et un melon d'eau. Le vin ne manquait pas, et passait, dans un broc, de main en main,

de bouche en bouche : on dormait ensuite une heure et demie. Si le vent n'était pas favorable, on carguait les voiles, et la barque suivait le courant à l'aventure. Le soir, au coucher du soleil, les mariniers lui adressaient de nouveau leurs prières, puis on procédait à un souper absolument semblable au déjeuner.

La manœuvre, souvent fatigante, se faisait toujours joyeusement, même au moment de la plus grande chaleur.

Depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, enveloppés dans un vaste manteau, nous dormions tous sur le tillac, à l'exception du pilote. Après minuit, la barque reprenait sa course, soit à la voile, soit à la rame. Nous voguions plus gaîment encore dans ces instans d'agréable fraîcheur.

Je me suis prêté à tout pendant ce trajet; j'ai partagé les inconvéniens comme les avantages de notre position, et me suis convaincu de nouveau d'une vérité souvent répétée, et que l'on ne croit, cependant, guère sur parole, c'est que le travail, uni à la sobriété, est le plus sûr garant du bon-

heur et de la santé. Je dirai plus, et je m'appuie de tout le poids de mon expérience, ce régime guérit même des maux physiques. En 1820, en allant de Livourne à Naples, je voulus un jour aider à jeter l'ancre, je ressentis aussitôt une vive douleur au côté. D'après les conjectures d'un médecin ignorant, je crus, au bout de quelque temps, qu'il était résulté, pour moi, de cet accident, une tumeur anévrismale. A cette douleur se joignit ensuite celle que me laissa au bras gauche le coup de masse que j'avais reçu dans notre combat contre les brigands de la Morée. J'éprouvais encore l'un et l'autre mal en m'embarquant à Zante; mais ils disparurent bientôt entièrement, probablement par suite du régime sobre et réglé et de la vie laborieuse que je menais; peut-être aussi les bains contribuèrent à mon rétablissement, car j'en prenais jusqu'à trois ou quatre par jour. C'est le seul soulagement qu'on puisse se procurer dans les régions brûlantes du midi.

Nous n'avions pas perdu de vue l'Epire, lorsque nous arrivâmes près d'Antipaxo. La

nuit était venue et le sciroco favorable hâtait notre course : nous étions tous profondément endormis ; notre pilote, le vieux Démétry, comme Palinure, veillait seul au gouvernail ; tout-à-coup notre petit bâtiment, ayant touché un banc de sable, se trouva engagé sans pouvoir bouger. Nous fûmes bientôt tous sur pied, et une rumeur épouvantable succéda au calme : le pauvre Démétry fut accusé de négligence ; mais tous les reproches possibles ne pouvant nous tirer d'affaire, on songea à prendre d'autres mesures. Tous les efforts des rameurs furent d'abord inutiles, la barque ne bougeait pas, quoique sa quille ne fût enfoncée qu'à moitié. Patron et matelots se jetèrent à l'eau, j'aidai aussi de mon mieux, et enfin, après de longs et infructueux essais, notre Sainte-Madeleine, c'était le nom de la barque, fut remise à flots. Les éclats d'une joie bruyante retentirent au loin, et les rasades furent doublées en l'honneur de la sainte.

Antipaxo est bien mieux cultivée qu'autrefois ; l'huile, le vin, les amandes, les figues y viennent en abondance, par les

soins des Paxiotes. Ils passent de leur île dans celle-ci momentanément et uniquement dans l'intérêt de la culture ; car il n'y a, dans toute l'île d'Antipaxo, que trois huttes pour les surveillans.

Notre barque n'aborda point à Paxo, quoique son petit port, au milieu duquel est situé un grand rocher, nous parût fort engageant. Nous aperçûmes sur ce rocher les restes d'un fort que les Napolitains construisirent lorsqu'ils possédaient Corfou. Le port se nomme Paxo, ou bien aussi Gai et Porto-Gai. Il s'y trouve un phare ; c'est le seul dans toutes les îles Ioniennes méridionales.

La petite île de Paxo nourrit un peuple très-laborieux. Le commerce de l'huile, qui y est meilleure même qu'à Corfou, et celui des amandes, forment les branches les plus productives de ses revenus. Son aspect fertile est agréable à la vue, sur-tout lorsqu'elle se reporte des montagnes arides et nues des îles du sud sur celle-ci. La pêche est toujours abondante. On n'y trouve, dit-on, aucune plante vénéneuse, pas un animal nuisible ; enfin mes gens m'assurèrent très-séri-

sement que la vue seule de Paxo guérissait les Saints-Mauriotes de certaines maladies.

Il est plus que probable que Paxo a fait, jadis, partie de l'île de Corfou, et que par un tremblement de terre elle en a été arrachée. La nature et la forme des rochers au cap Blanc, à Corfou et à la pointe septentrionale de Paxo, ainsi que la qualité toute semblable des terres, prouvent jusqu'à l'évidence la vérité de cette conjecture.

Homère et Virgile, si exacts dans la moindre description, ne disent rien de Paxo. Cette omission, qui vient encore à l'appui de la tradition générale, prouverait que la séparation n'eut lieu qu'après la guerre de Troie. Pline appelle cette île Ericusa : on ne sait pas à quelle époque elle a changé de nom. Ses premiers habitans lui furent probablement envoyés de Corfou.

Nous aperçûmes distinctement Parga et son rocher escarpé; nous vîmes l'éclair et la fumée de ses canons et entendîmes leur détonation retentir au loin sur les ondes. On nous dit à Corfou que les Turcs de Parga avaient repoussé, malheureusement

avec succès, l'attaque d'un corps franc composé d'Epirotes, ayant à sa tête Perevos. Après avoir doublé le cap Blanc, ancien promontoire de Leucymne, nous arrivâmes dans le canal de Corfou.

Corfou, avec ses rochers menaçans, portant de vieilles tours et s'avançant sur la mer, offre l'aspect le plus pittoresque du côté du midi.

Après avoir passé devant la baie riante, située au midi du vieux fort, et d'où l'on entrevoit, à travers de sombres cyprès, une quantité de jolies maisons de campagne, nous arrivâmes à l'endroit où la rade et le port de Corfou étalent leurs majestueuses beautés.

Notre chétive barque passa devant un superbe vaisseau de ligne anglais, au moment où celui-ci hissait sa grande voile et où sa musique exécutait, à sa manière, l'ouverture de la Cenerentola, de Rossini. O belle Italie! m'écriai-je, je te salue... je reconnais tes doux accords!

LETTRE XIX.

Séjour prolongé. — Noms antiques de Corfou. — Premiers habitans. — Alcinoüs et Nausicaa. — Isaac Newton. — Ténèbres dans l'histoire de Corcyre. — Chersicrate. — Chrysopolis. — Monnaies. — Première guerre avec Corinthe. — Les nobles Samiens. — Les Corcyréens dans la guerre des Perses. Thémistocle. — Seconde guerre avec Corinthe. — Victoire. — Alliance avec Athènes. — Troubles intérieurs et querelles entre la noblesse et le peuple. — Aristote. — Alexandre de Macédoine. — Agathoclès de Syracuse. — Pyrrhus. — La belle Lanassa. — Démétrius de Macédoine. — Ptolémée, fils de Pyrrhus. — Conquête de Corcyre. — L'Illyrienne Teuta. — Les Romains. — Influence des Romains sur l'intérieur de l'île. — Destruction de Corinthe. — Antoine et Octavia. — Vengeance d'Octavie. — Germanicus et Agrippine. — Caligula et Claudius. — Le christianisme à Corcyre. — Destruction du temple. — Persécutions des chrétiens. — Constantin. — Ravages des Vandales. — Bélisaire. — Les Goths à Corfou. — Les Sarrasins. — Les Corfiotes à Constantinople. — Léon III. — L'Athénienne Irène. — Constantin VII et l'évêque Arsènes. — Phocas. — Corfou. — Gênes et Venise. — Premier provéditeur général. — Victoire sur les Génois. — Siége de Corfou en 1537 par Barberousse. — Par les Turcs en 1716. — Comte de Schulembourg. — Les Français en 1797. — Les Russes, les Français, 1807. — Les Anglais, 1809 et 1815.

Corfou, août.

Je suis obligé de rester ici plus longtemps que je n'espérais, car le paquebot autrichien

sur lequel je veux me rendre à Venise, n'arrive que dans cinq à six jours, et s'arrêtera ensuite ici une semaine.

Je profiterai de ce séjour forcé pour connaître parfaitement la charmante Corcyre.

On a beaucoup discuté sur ses noms anciens.

Depuis Aristote, Apollonius de Rhodes, Lycophron, Dydime, ancien commentateur d'Homère, jusqu'à nos commentateurs allemands, tous se sont appliqués à faire dériver son premier nom, Drepanum, du mot Δρεπανη, faux, soit à cause de la forme de l'île, soit à cause de la faux dont Kronos se servit, selon le dire d'Hésiode et de Pausanias, pour châtrer son père, et qu'il jeta ensuite dans la mer, toute dégoûtante de sang.

A ce nom succéda celui de Mairis, qui signifie longueur, et qui avait rapport, dit-on, à l'espace en forme de carré long, situé entre le promontoire de Leucymne, et celui de Phalacron. Mais Apollonius prétend que c'est Mairis, fille d'Aristée et nourrice de Bacchus, qui donna son nom à l'île.

Celui de Scheria vint ensuite; c'est celui

qu'Homère emploie le plus fréquemment : selon Aristote, dont plusieurs historiens ont ensuite partagé l'opinion, ce nom dérive de celui de Cérès, bienfaitrice de l'île.

Le savant Samuel Bochartus croit, au contraire, que c'est un dérivé de l'ancien mot phénicien Schara, commerce de mer. Ce nom convenait parfaitement à une contrée, dont les premiers habitans déjà s'occupaient de commerce et avaient une connaissance étendue de la navigation.

L'île fut enfin appelée Cercyre ou Corcyre ; Diodore de Sicile, Pausanias et Stéphanus, disent qu'elle reçut ce nom de la fille aînée d'Asopus Cercyre, lorsque Poseidon (1) l'eut enlevée et amenée dans cette île.

On a beaucoup disputé aussi pour savoir si c'était Cercyre ou Corcyre : quoique Strabon, Jean Hardouin et le grand Spanheim se prononcent pour Corcyre, Cercyre me paraît préférable, puisque Thucydide, Hérodote et presque tous les écrivains grecs s'en servent.

(1) Neptune.

Les pièces de monnaie ne peuvent pas décider la chose, car tantôt elles portent Coreyre, tantôt Cereyre; sur d'autres il est impossible de distinguer s'il y a un *o*, ou un *e*.

Ce nom se trouve rarement dans Homère, quoiqu'il fût déjà connu de son temps.

Sous les empereurs grecs, l'île fut appelée Corfou, nom que l'on s'est efforcé de faire dériver de Κορυφω à cause de la quantité de ses collines.

La même incertitude règne, les mêmes discussions ont eu lieu au sujet des premiers habitans de l'île.

Diodore de Sicile prétend que ce furent les Phacaciens, ainsi appelés de Phacacus, né de Poseidon et de la belle Cereyre, et que ce fut sous le règne paternel de Phacacus que les Argonautes arrivèrent dans l'île; mais Apollonius, dans son Histoire de l'expédition des Argonautes, laisse hors de doute qu'à cette époque elle était déjà gouvernée par Arcinoüs, et non par Phacacus; et Pausanias fortifie cette opinion,

lorsqu'il raconte, d'après la tradition, que Jason se retira à Corfou.

Homère dit que Nausithoüs, petit-fils d'Eurymédon, amena, d'Hyperia à Scheria, une colonie de Phacaciens; qu'il leur donna des lois et y bâtit une ville, avec des temples en l'honneur des dieux. Plutarque, aussi, parle du gouvernement doux et pacifique de Nausithoüs; d'autres prétendent que les Phacaciens étaient un peuple indigène de l'île, et prirent leur nom de leur excellent prince Phacaeus.

Cependant des passages de Plutarque, d'Aristophane, Thucydide et Diodore de Sicile, prouvent que ce nom de Phacaeus est mentionné plus souvent dans l'histoire des temps anciens de la Grèce.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Alcinoüs, fils du premier roi des Phacaciens, était sur le trône lorsqu'Ulysse fut jeté sur les côtes de Scheria, et rencontra Nausicaa, cette aimable et noble fille du souverain, dont le souvenir seul suffirait pour prêter à cette île les charmes les plus ravissans.

L'adresse et l'habileté de Nausicaa sont

connues ; mais elle excellait non-seulement dans l'art de broder et de tisser, comme nous le dit Homère, mais encore dans l'art plus difficile de conduire un char ; car Pausanias nous apprend qu'on voyait dans le temple d'Hera (Junon), à Elis, un tableau qui représentait Nausicaa, dirigeant un char. Pline parle aussi d'un tableau de Protogène, où l'on retrouve le même sujet, mais où le biga (1) est traîné par des mulets. Ce tableau ornait le Panthéon à Athènes.

Athénacus attribue à Nausicaa l'invention du jeu de paume, et le vieux Isaac Newton se montre galant envers elle, au point de lui attribuer la découverte de la sphère céleste, dont elle apprit, dit-il, aux Argonautes à faire usage, lorsqu'ils vinrent à Scheria.

Virgile, après la tempête furieuse qu'Enée essuie près des Strophades, fait voir à son héros les tours des Phéaciens.

La tradition ni l'histoire ne font mention de Scheria pendant les six siècles qui sui-

(1) Biga, char attelé de deux chevaux.

virent la destruction de Troie. Quelles longues ténèbres ! Ce n'est qu'à l'époque où Chersicrate arriva à Cercyre avec une colonie de Corinthiens, que commence l'histoire de l'île ; et quand même les écrivains de l'antiquité ne seraient point tous d'accord entre eux sur la fondation de cette colonie, les monnaies de Cercyre en donneraient la preuve.

Il est notoire que les colonies adoptaient toujours les emblèmes et les symboles de la mère-patrie ; or les monnaies de Cercyre, comme celles de Corinthe, ont Pégase pour empreinte.

Chersicrate, membre de la famille des Bacchiades, bannie de Corinthe, passa à Cercyre, où la race des rois Phæaciens était éteinte, 459 ans après le sac de Troie, selon le calcul de Thucydide.

Ses vertus le firent élire roi par le peuple, il jeta aussitôt à Cercyre les fondemens de la fameuse Chysopolis, qui ne tarda point à s'élever majestueusement.

Déjà sous Chersicrate, Cercyre devint si florissante, qu'elle put songer à fonder des

colonies. C'est ainsi que naquit Epidamnos (où l'on voit aujourd'hui Durazzo) ; et plus tard Apollonie. On n'est pas d'accord si ces deux colonies doivent leur origine aux Cercyréens seuls, ou bien à eux et aux Corinthiens réunis ; Strabon, qui est du premier avis, se trouve en opposition avec Thucydide, Pline, Diodore et Pausanias.

Cette incertitude au sujet de la fondation d'Epidamnos occasionna plus tard une guerre opiniâtre entre Cercyre et Corinthe.

Après Chersicrate, Alchemus fut élu roi; Lycophron de Corinthe lui succéda. Le projet que ce dernier avait formé secrètement, avec Périandre de Corinthe, d'échanger entre eux leurs trônes, ayant été découvert à Cercyre, Lycophron fut condamné à mort; de là vint la première guerre entre Corinthe et Cercyre, guerre qui se termina par le triomphe des flottes cercyréenne et samienne, ou plutôt par la mort de Périandre, et dans laquelle la Samos céphalonienne joua un si beau rôle. Voilà ce que dit Hérodote.

Alors s'introduisit dans l'île le gouvernement républicain, dont Pausanias, avec sa

bonhomie ordinaire, nous raconte des merveilles. Nous en connaissons d'autant moins la forme de la république cercyréenne.

Les Cercyréens se conduisirent d'une manière indigne, lorsque Xercès marcha contre les Grecs avec son innombrable armée. Ils équipèrent, à la vérité, soixante vaisseaux; mais ces vaisseaux restèrent tranquilles à Pylos et conservèrent la neutralité, dans l'espoir de gagner les bonnes grâces de Xercès et d'étendre par-là leur puissance lors du démembrement de la Grèce. Cette conduite leur attira pour long-temps la haine du Péloponèse.

Lorsque le libérateur d'Athènes, Thémistocle, fut banni de sa patrie, il se réfugia d'abord à Argos, puis à Cercyre; il y reçut un accueil bienveillant et honorable, et fut même choisi comme arbitre entre les Cercyréens et les Corinthiens, au sujet de la possession de l'île de Leucade. Athènes ne chercha point à se venger de l'accueil flatteur qu'on avait fait au proscrit.

Cercyre, chaque jour plus puissante, commença à inspirer des inquiétudes à Corinthe,

sa fondatrice ; à cela se joignit l'indignation qu'avait excitée sa conduite pendant la guerre contre les Perses ; il ne manquait donc aux Corinthiens que la plus légère occasion ; et bientôt elle leur fut fournie par les troubles qui eurent lieu à Epidamnos. Cette dernière colonie demanda des secours à la métropole ; et n'en ayant point obtenu elle s'adressa aux Corinthiens, qui lui en accordèrent. Après quelques pour-parlers inutiles, la guerre éclata.

Les Cercyréens avaient soixante-dix vaisseaux ; trente restèrent devant Epidamnos ; les quarante autres s'avancèrent contre la flotte ennemie, composée de soixante-dix navires, par conséquent presque du double.

La supériorité dans l'art de la guerre l'emporta sur celle du nombre, les Corinthiens perdirent cinquante vaisseaux.

Une partie de leurs équipages fut sacrifiée solennellement en l'honneur des Dieux, sur le promontoire de Leucymne et au milieu des trophées élevés par les vainqueurs. Epidamnos retourna sous la domination de Cercyre ; mais néanmoins la guerre ne se ter-

mina point là. Corinthe et tout le Péloponèse ne respiraient que vengeance. Athènes seule, où Périclès avait alors tout pouvoir, crut qu'il était de sa politique de se joindre aux Cercyréens contre les puissans Corinthiens; elle se déclara donc l'alliée des uns, mais non l'ennemie des autres. Corinthe équipa une nouvelle flotte formidable, mais elle fut encore battue par les Cercyréens, à la vue des Athéniens, qui ne prirent aucune part au combat; malheureusement les vainqueurs ne surent pas mettre à profit leur victoire, qui eût pu terminer à jamais la guerre. La soif du pillage les empêcha de poursuivre la flotte ennemie, qui se sauva vers Cinola.

Bientôt des troubles civils éclatèrent à Cercyre; les Lacédémoniens se déclarèrent pour la noblesse, et les Athéniens pour le peuple, auquel ils furent d'un grand secours. Aussi les Cercyréens prirent-ils une part très-active à l'expédition des Athéniens contre Syracuse.

Enfin le calme se rétablit dans la Grèce, et l'olivier y fleurit de nouveau.

Cercyre profita de la paix pour guérir ses blessures, et bientôt s'éleva plus riche et plus florissante.

C'est vers cette époque qu'Aristote s'y réfugia, après avoir été banni d'Athènes, et composa un livre, perdu pour nous, sur la forme du gouvernement de l'île.

Alexandre de Macédoine vint aussi visiter Cercyre, où on lui fit la réception la plus pompeuse; car alors cette île était le siége du luxe, de la magnificence et de la débauche.

La richesse du costume des habitans, mais plus encore la recherche et la délicatesse de leurs tables, étaient citées dans toute la Grèce.

De nouveaux combats succédèrent à la paix. Agathoclès, qui était monté sur le trône du tyran de Syracuse, dominé par un esprit de vengeance, s'avança contre Cercyre et en fit la conquête. Mais la garnison qu'il y laissa ne put long-temps résister aux habitans, et ses guerres avec Carthage ne lui permirent pas d'envoyer de nouvelles troupes contre Cercyre.

Après Agathoclès, le puissant Pyrrhus, roi d'Epire, menaça l'île des mêmes dangers. La possession lui en paraissait, sans doute, d'une grande importance, pour l'exécution de ses projets de conquête sur l'Italie et la Sicile.

Sa première tentative contre Cercyre fut malheureuse, aussi bien que son union avec la belle Lanassa, fille d'Agathoclès, qui lui avait apporté cette île en dot.

Lanassa s'enfuit bientôt d'Epire, et vint chercher un asile dans le pays même qu'elle avait voulu sacrifier.

Cette fois, les Cercyréens se montrèrent nobles et généreux, car loin de se venger sur celle qui venait les implorer, ils l'accueillirent en souveraine.

Elle épousa alors Démétrius, roi de Macédoine, qui, après avoir célébré son union avec la plus grande pompe à Cercyre, y laissa des troupes d'élite, pour la défendre contre le roi d'Epire.

Malheureusement, cette mesure inspira trop de sécurité aux Cercyréens, qui se

crurent en état d'entreprendre une expédition contre la Crète, projet conçu depuis long-temps.

Ils se réunirent à cet effet aux Spartiates; des troupes et des vaisseaux partirent de Cercyre.

Ptolomée, fils de Pyrrhus, jeune homme courageux et plein d'audace, profita de leur éloignement pour passer le détroit avec soixante-dix autres jeunes téméraires et surprendre la citadelle, après avoir escaladé les rochers sur lesquels elle était bâtie. Alors, soutenu par les affidés qu'il avait dans la ville et par les secours que lui envoya son père, il força la ville à se rendre. Elle crut ne pouvoir résister, et promit à Pyrrhus de lui fournir des troupes pour marcher contre Rome.

Après Pyrrhus, l'île jouit quelque temps de la paix et de sa liberté; son commerce devint florissant, et ses flottes passaient à cette époque pour les premières de la Grèce.

Mais lorsque les Illyriens, sous leur orgueilleuse reine Teuca, eurent étendu con-

sidérablement leur marine, les Cercyréens, déchus de leur splendeur et voyant qu'ils avaient tout à craindre d'eux, recoururent à un moyen qui ne semble permis qu'à une nation où tout sentiment de vertu, de bravoure et d'esprit national est étouffé. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome, pour demander du secours, consentant, en échange, à reconnaître sa domination. Cependant, avant que ce secours, composé de deux cents voiles, sous les ordres de Cneïus Fulvius Centimalus, fût arrivé, la puissante Teuca s'était déjà emparée de Cercyre; mais elle ne put tenir contre les Romains.

Elle n'était donc plus, cette Cercyre qui avait résisté seule aux efforts de Corinthe et de tout le Péloponèse; cette Cercyre, dont les fils avaient emporté des prix et des couronnes à Olympie.

Là, se termine son histoire grecque, et on ne la revoit que sous la domination du colosse aux sept collines, auquel elle resta constamment fidèle et prêta toujours son appui.

Les Romains, qui avaient des projets sur la Grèce, sentant de quelle utilité Cercyre serait pour eux, s'appliquèrent dès-lors non-seulement à la mettre sur un pied de défense respectable, mais encore à rétablir partout l'ordre dans l'intérieur; ils s'occupèrent aussi de la culture de l'île, qui avait été entièrement négligée, et rendirent aux institutions leur force et leur activité.

Les Cercyréens vouèrent aux Romains une reconnaissance éternelle pour les bienfaits qu'ils en reçurent, et leur restèrent toujours attachés.

Jamais les armées navales de Rome n'ont combattu sans avoir avec elles un grand nombre de voiles cercyréennes.

Les insulaires aidèrent entre autres le consul Lucius Mummius à détruire Corinthe, leur mère-patrie et leur ennemie. Du temps des empereurs comme sous la république, leur attachement pour Rome fut le même.

Voilà sans doute pourquoi César leur pardonna d'avoir combattu avec Pompée contre ses aigles.

Antoine reçut à Cercyre la main de la noble

Octavie, dont le misérable se rendit si indigne par la suite.

Le neveu de Tibère, le malheureux Germanicus, fut accueilli dans l'île de la manière la plus flatteuse, ainsi que sa femme Agrippine; on y éleva même une statue, dont l'inscription, qui seule a été retrouvée, le recommandait aux Dieux.

Caligula rendit aux Cercyréens une partie de leurs priviléges, qu'Octavie leur avait retirés à cause de l'appui qu'ils accordèrent à Antoine. Claude fit pour eux encore davantage.

Ce fut sous cet empereur que les Cercyréens embrassèrent le christianisme. Galba, qui les aimait beaucoup, Othon, Marc-Aurèle, Pertinax, Septime Sévère, Alexandre Sévère, etc., trouvèrent en eux des sujets braves et dévoués. Ils aidèrent ensuite Démétrius à battre les Goths.

La peste et les persécutions dirigées contre les chrétiens causèrent de grands maux parmi eux, jusqu'à ce qu'ils suivirent l'empereur Dioclétien en Égypte, avec des forces navales considérables.

Ils servirent ensuite d'une manière distinguée sous Constantin-le-Grand, et, après la division de l'empire, contribuèrent pour beaucoup à la fameuse prise d'assaut de Ravenne.

Les habitans de Corfou eurent beaucoup à souffrir des incursions des Vandales, qui, sous les ordres de Genseric, s'emparèrent de leur île et la ravagèrent avec leur férocité ordinaire.

Sous Justinien, Bélisaire vint deux fois à Corfou chercher des secours contre les Goths. Après la chute de ce grand général, Totila pénétra en Grèce, fit la conquête de l'île, et y mit tout à feu et à sang.

Sous Tibère, les Corfiotes servirent avec succès contre les Lombards, et se couvrirent de gloire en combattant seuls les Dalmates sur mer et sur terre.

Les Sarrasins ravagèrent ensuite Corfou; mais, sous Alipius, la flotte des insulaires, composée de cinquante navires, battit celle de ces barbares. Les Corfiotes secoururent alors Constantinople contre les Sarrasins;

Léon leur fit présent, à titre de récompense, d'un terrain excellent, de la longueur de dix milles, et situé entre Durazzo (leur ancienne Epidamne) et Arta.

Sous Léon III, ils furent horriblement opprimés et calomniés par les envoyés qui gouvernaient à Corfou en son nom. L'approche des Bulgares, qui marchaient sur Constantinople, arrêta seule sa vengeance.

La belle athénienne Irène, mère de Constantin IV, les honora, au contraire, d'une bienveillance particulière et les combla de bienfaits.

Sous Salea, les Sarrasins firent une seconde fois la conquête de Corfou; mais ils ne purent forcer la citadelle, et se virent, enfin, obligés de se rembarquer.

Lorsque l'empereur Phocas marcha en vainqueur contre l'Italie, les Corfiotes lui firent l'accueil le plus magnifique, lui donnèrent un renfort considérable, et le suivirent même, plus tard, en Égypte.

Depuis cette époque, l'histoire de Corfou, pendant les guerres que soutint le trône

chancelant de l'Orient et ses combats avec Naples et la Sicile, devient à chaque page moins intéressante.

Sous Emmanuel Comnène, elle eut encore quelques beaux jours; mais, enfin, après une résistance opiniâtre, elle fut obligée de se soumettre à Charles de Naples.

Pendant les croisades Corfou n'a joué aucun rôle important.

Les Corfiotes témoignèrent tant de dévoûment à leur nouveau maître et tant de bravoure dans les guerres où ils l'assistèrent, qu'il les affranchit de toutes charges. Son successeur, Philippe, influa beaucoup aussi sur l'ordre et la tranquillité de Corfou; mais, plus tard, elle fut en butte aux mauvais traitemens des agens napolitains.

Aussi les insulaires mirent à profit la mort de Jeanne et les dissensions de Naples, secouèrent le joug, et se déclarèrent une seconde fois république indépendante.

Cet état de choses ne dura qu'un moment; il ne pouvait pas effectivement subsister à une époque où deux puissances maritimes colossales, Gènes et Venise, se

disputaient le commerce et la possession des îles et des côtes de la Méditerranée.

De quel intérêt ne devait pas être, pour eux, la possession de Corfou, boulevard de l'Italie et clef de l'Orient!

Les Génois avaient déjà fait sans succès une légère tentative contre Corfou; mais l'importance dont elle était pour leur commerce dans la Méditerranée et pour leurs possessions orientales, faisait présager une attaque plus sérieuse. La nouvelle république ne se sentit point de force à la soutenir, et crut qu'il était prudent de chercher un appui solide. Ne pouvant l'attendre ni des empereurs d'Orient, ni des Napolitains, elle s'adressa à la rivale puissante de Gènes. Ainsi, pour la seconde fois, Corfou sollicita l'appui d'une nation étrangère, et, en échange, donna sa liberté. Les Vénitiens, charmés de cet accroissement de puissance, placèrent l'île sous la protection du lion de Saint-Marc, à des conditions fort avantageuses aux habitans.

Le premier provéditeur général que la république envoya à Corfou, était un homme

sage, modéré et rempli de bravoure, qui, en véritable ami de la noblesse et du peuple, y créa des institutions parfaites. Les Génois se présentèrent bientôt avec des forces considérables; mais il les battit et les força à la retraite.

Ce que Cercyre avait été jadis pour Rome, Corfou le fut alors pour Venise : une voisine reconnaisante et utile. Souvent les troupes et les flottes corfiotes parurent triomphantes avec celles de la république, soit contre les Génois, soit contre Mahomet II.

De son côté, le sénat vénitien ne négligea aucune occasion de donner aux insulaires de bonnes lois, de consolider leurs institutions, et de les mettre à l'abri contre les prétentions de ses propres agens.

Depuis lors, l'histoire de Corfou n'offre plus que deux époques brillantes.

La première en 1537, lorsqu'elle fut asssiégée par les forces de Barberousse et par Soliman. La défense que fit Corfou, sous les ordres de Simon Leone et Ludovigo Ariva, prouve ce que peuvent la prudence, la bravoure et

la persévérance réunies contre les attaques les plus vives d'un ennemi courageux et téméraire, abondamment pourvu de munitions de tout genre. Quoique le manque de vivres eût réduit les assiégés aux dernières extrémités, les Turcs furent obligés de lever le siége, après toutefois avoir fait de l'île entière un désert et un vaste cimetière.

Malgré les pertes et l'affaiblissement de Corfou, en 1578, ses vaisseaux osèrent tenir la mer et chercher la flotte turque.

La république, qui sut apprécier la belle résistance des Corfiotes, s'occupa, en 1588, de l'amélioration des fortifications de la ville, et y envoya les plus habiles ingénieurs du temps.

Au commencement du dix-septième siècle, les hommes instruits de la noblesse et du clergé fondèrent à Corfou une espèce d'académie des sciences; mais elle ne tarda pas à se dissoudre, après s'être occupée, dit-on, de quelques recherches intéressantes sur les antiquités.

Au mois de juillet 1716, les Turcs, sous la conduite du Sérasquier d'Achmet III,

et de son amiral Cogia, mirent pour la seconde fois le siége devant Corfou. Ce fut un héros allemand, descendant d'une famille illustre et bien connue parmi nous, le comte Mathias Jean de Schulenbourg, qui défendit et délivra la ville. *Auspiciis Venetum virtus germana tuetur.* Près de quarante mille Turcs et une flotte formidable étaient devant Corfou, dont il s'en fallait de beaucoup que les forces fussent aussi considérables. Le comte de Schulenbourg soutint les attaques et les assauts désespérés de l'ennemi, avec une valeur surnaturelle ; il fut parfaitement secondé par les troupes, les habitans, leurs femmes, et même par tout le clergé. Il finit par tenter une sortie dont le résultat fut décisif ; les Turcs se retirèrent, mais comme à l'époque de Barberousse, 179 ans auparavant, après avoir désolé et ruiné l'île entière.

Les Corfiotes et les Vénitiens réunis eurent encore à soutenir quelques combats, qui tous tournèrent à leur avantage, avant que la paix de Passarowitz vînt les mettre à l'abri des entreprises des Turcs.

Du moment que l'île fut en sûreté contre les attaques du dehors, un ennemi intérieur, une mauvaise administration, commença à se montrer partout. Jusqu'alors le sénat de la république, à qui les secours de Corfou étaient nécessaires, avait toujours rendu une justice prompte et même sévère aux Corfiotes; mais cette équité disparut, Corfou et les autres îles Ioniennes devinrent le théâtre et les victimes d'une corruption telle que l'histoire moderne ne nous en offre aucun exemple.

Tout y fut mis à l'enchère, les places, la justice, la vie même des hommes.

Les nobles Vénitiens ne regardèrent plus les îles que comme un endroit où, par les concussions et les exactions les plus infâmes, ils avaient la facilité de s'enrichir impunément. L'agriculture, l'industrie, la marine, l'instruction publique, tout était anéanti, lorsqu'après la dissolution de la république de Venise et la paix de Campo Formio, Corfou devint le partage des Français.

En 1798, les puissances russe et turque réunies s'en emparèrent.

En 1800, les sept îles furent érigées en république, sous la haute protection de la Russie.

En 1807, Corfou retourna à la France. Enfin les Anglais s'en emparèrent, et par le traité de Paris, en 1815, elle resta sous leur protection, ainsi que les autres îles Ioniennes formées en république.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

LETTRE XX.

L'intérieur de l'île de Corfou. — Position géographique de cette île. — Direction et étendue. — Population. — Climat. — Rivières. — Tremblemens de terre. — Culture des montagnes. — Bois. — Les palmiers n'y viennent point. — Palmiers à Rome. — Huile. — Vin. — Céréales. — Jardins. Prairies. — Chasse. — Pêche. — Salines. — Charbon de terre, mines de soufre, source d'eau minérale, et marbre. — Culture de l'intérieur de l'île. — Les quatre districts de l'île. — Leschimo. — Gardachi. — Argiru. — L'ancienne Argiru. — Mezzo. — Chrysopolis. — Jardins d'Alcinoüs. — Oros. — Kasiopria. — Kassopo. — Usages du peuple. — Caractère national des Corfiotes. — — Reproches que leur font les Anglais. — Ils peuvent s'améliorer.

Corfou, août.

Je n'ai visité dans l'intérieur de l'île que les lieux où l'opinion commune place l'ancienne Chrysopolis et les jardins d'Alcinoüs; j'en parlerai donc moins d'après mes propres observations que d'après celles des autres.

L'île de Corfou est située entre le 37ᵉ degré 40′ et le 38ᵉ degré 10′ de latitude, et entre le 39ᵉ degré 23′ et le 39ᵉ degré 48′ de longitude. Elle n'est séparée de l'Epire que par un canal qui a d'un mille à une lieue géographique de largeur. On vante la bonté de l'air qu'on y respire.

L'île s'étend dans la direction du nord-ouest au sud-est ; elle peut avoir dix lieues géographiques de longueur, du cap Sidero au cap Blanc, et cinq lieues géographiques de largeur, du cap Palacrum à la mer de Barbaro.

On pourra déterminer ces distances avec exactitude, lorsque la mesure trigonométrique de l'île, que les Anglais entreprennent en ce moment, sera achevée. Corfou n'avait jamais été mesurée.

Le nombre de ses habitans, qui a toujours été en diminuant, est à peine aujourd'hui de soixante mille ; les Grecs en forment la majeure partie. La population a dû s'élever à trois cent mille âmes, s'il faut en juger par tout ce qu'elle a fait dans les beaux siècles de la Grèce et de Rome.

Le climat est doux, mais variable; il n'est pas assez chaud pour une position aussi méridionale. Les raisins de Corinthe n'atteignent pas à Corfou la maturité à laquelle ils parviennent à un demi-degré de latitude plus au sud. Le voisinage des hautes montagnes de l'Epire influe sans doute beaucoup sur le climat de Corfou.

L'île a plusieurs petites rivières, dont la plus considérable s'appelle Mensogni. Une autre, près de la ville de Corfou, porte le nom de Potamo.

Des tremblemens de terre se font de temps en temps sentir à Corfou; mais les secousses n'y sont pas aussi fortes que dans les îles plus méridionales, quoiqu'on y trouve du soufre et du charbon de terre; il ne paraît pas y exister de foyer particulier.

Les montagnes de Corfou, nues en général, sont cependant plus fournies d'arbres que celles des autres grandes îles Ioniennes. Néanmoins tout le bois qu'on y emploie pour le chauffage et pour la charpente est tiré de la Dalmatie. Il est assez remarquable que les palmiers qu'on commence à voir à Rome,

sous le 42° degré 10′ de latitude (1), et qui sont communs dans celle des deux Calabres, qui est située sous la même latitude que Corfou, ne croissent pas dans les îles Ioniennes. La vue de cet arbre de l'Orient dans les jardins de Naples, de Salerne, d'Éboli, etc., fait sur le voyageur une impression dont il conserve le souvenir. Je

(1) Rome possède deux beaux palmiers dans des jardins appartenant à des couvens, l'un en deçà et l'autre au-delà du Tibre; un troisième, encore faible et petit, a été planté en février 1821, sous le nom de *palmier allemand*, dans un jardin qui borde la rue Sistine. Je m'étais réuni à plusieurs artistes de mes compatriotes pour élever cette espèce de monument, qui pourra aussi être regardé dans l'avenir comme un symbole de l'art allemand à Rome. Nous avions choisi le quartier de la Trinité, parce que les artistes allemands s'y logent ordinairement. C'est pour les générations qui nous suivront que nous avons planté cet arbre, qui croît très-lentement sous une pareille latitude. La jeune romaine à qui appartient le jardin, a promis d'en avoir toute sa vie le plus grand soin. Puisse-t-il prospérer, puisse-t-il devenir grand et vigoureux, lorsque la colline de la paix nous couvrira tous, et que nous contemplerons la source de l'art sous des palmiers impérissables!

n'ai point rencontré de palmiers dans la Morée. Ces arbres, qui croissent dans l'Asie mineure, sous la même latitude que l'Italie, ne réussissent pas dans la Grèce.

L'huile est la principale production de Corfou, il serait même aisé aux habitans d'en recueillir davantage, s'ils étaient industrieux et actifs.

Le produit actuel non-seulement suffit à la consommation des Corfiotes, mais leur rapporte encore de quoi payer les grains et autres comestibles qu'ils cherchent chez leurs voisins, et de quoi couvrir la dépense de leur habillement.

Le vin que l'île produit ne fournit qu'à la consommation de six mois, le reste est tiré de la Dalmatie; le vin de Corfou n'a plus cette bonté que vante Homère.

Les céréales qu'on y récolte ne fournissent qu'à la consommation de quatre mois.

Quoiqu'on n'y voie plus les célèbres jardins d'Alcinoüs, et que la culture des jardins, peu favorisée par le défaut d'eaux courantes, y soit en outre peu soignée, on y élève cependant des fruits d'une qualité supérieure,

tels que melons d'hiver, oranges, citrons, figues et amandes.

Les vallées, formées par les montagnes ou collines qui occupent la plus grande partie de la surface de l'île, n'offrent pas assez de pâturages pour y élever de gros bétail, aussi ne voit-on à Corfou que des troupeaux de chèvres.

La viande de boucherie et la volaille viennent du continent.

La chasse est assez productive, et les Anglais s'y livrent avec ardeur.

On pêche d'excellens poissons dans l'étang qui formait autrefois le port de l'ancienne Chrysopolis, et du corail au cap Blanc et à Sidero.

Le produit des salines est assez considérable; il fournit à la consommation de l'île, et on en exporte de grandes quantités.

On trouve à Corfou plusieurs couches de charbon de terre, des mines de soufre, une source d'eau minérale et des carrières de marbre gris.

Ce que j'ai vu de l'île était cultivé avec soin, et l'on m'a dit qu'il en était de même

des parties qui se rapprochent plus du centre. Les Anglais ont beaucoup favorisé les progrès de l'agriculture, et en élevant dans l'île des pavillons, des jardins, des maisons de campagne, des parcs, ils lui ont donné un aspect riant qu'elle n'a sans doute jamais eu.

L'île est divisée en quatre districts.

Le premier, situé à l'est, se nomme Leschimo : c'était dans ce district que se trouvait l'ancienne ville de Gardachi. Elle était à environ une lieue de la côte ; on ne voit aujourd'hui sur son emplacement qu'un petit village et les ruines d'un vieux fort. Ce district peut renfermer vingt villages et une population de onze à douze mille âmes.

Le district d'Argire, situé à l'ouest, est le plus fertile de l'île ; il comprend, dit-on, huit mille habitans et quinze villages. La ville d'Argire était située dans ce district, sur une presqu'île ; un couvent s'y voit à présent. Les Sarrazins détruisirent cette ville, et Alexis Comnène bâtit, sur ses débris, une petite forteresse, dont les Génois cherchèrent en vain à s'emparer en l'an 1403.

De tous les districts, celui de Mezzo est le plus important ; il contient la ville de Corfou : sa population est portée à vingt-cinq mille habitans ; c'est aussi sur son territoire que l'on remarque le lieu où exista l'ancienne Chrysopolis, et celui où furent, dit-on, situés les jardins d'Alcinoüs.

Le district d'Oros n'a que sept mille habitans, répartis dans une vingtaine de villages. Au lieu où l'on voit actuellement Canopo, s'élevait jadis la célèbre Caniope, avec le temple magnifique de Jupiter Casios ; ceci est absolument conforme aux remarques de Cicéron.

Dans les usages populaires, surtout dans les cérémonies du mariage et celles des morts, on reconnaît encore quelques traits de l'antique Hellène.

Les Anglais qui demeurent à Corfou, disent beaucoup de mal de ses habitans ; selon eux, la nature et l'éducation ont également refusé aux Corfiotes les bonnes qualités que l'on trouve plus ou moins chez les habitans de Sainte-Maure, d'Ithaque, de Céphalonie et de Zante. Il est possible que

les vices que l'on reproche si souvent aux Grecs, tels que l'indolence, le penchant aux gains illicites, la légèreté de caractère, le manque de bonne foi et de reconnaissance, soient plus fortement empreints chez les Corfiotes; peut-être encore sont-ils plus rampans, et s'identifient-ils davantage aux préjugés les plus bizarres : cette extension funeste donnée à leur caractère national, peut être attribuée à la détestable administration vénitienne, dont l'impulsion se fera sentir encore long-temps; cependant il me semble aussi dur qu'injuste, de refuser aux Corfiotes toutes les qualités propres à élever leurs âmes et à les diriger vers de grandes choses; il serait tout aussi peu équitable de les croire toujours incapables de penser juste et d'agir en conséquence.

Jusqu'ici il n'a rien été fait qui puisse favoriser le développement de leurs qualités généreuses; il semble, au contraire, que ceux dont l'influence pourrait, à cet égard, produire un bon effet, arrêtent cet essor, soit par leur rudesse et leur ignorance même,

soit par un projet formé, peut-être aussi par ces deux motifs réunis.

Lorsque le gouvernement anglais aura cherché à donner une meilleure direction à l'éducation publique, une autre tendance à l'esprit ecclésiastique, lors, dis-je, que l'on aura, pendant un certain temps, agi infructueusement en ce sens, il sera permis aux Anglais de porter un jugement tranchant et sans appel; mais d'ici là ils n'en ont pas le droit.

On ne peut nier que des insulaires ne soient en relation suivie avec les Grecs de la terre ferme, qui portent les armes, et que de plus ils n'en désirent vivement le succès. On sait que toutes les nouvelles favorables, venant du continent, vraies ou fausses, probables ou ridicules, sont reçues avec des transports de joie peu déguisés. Cet élan est-il une preuve du caractère abject de ce peuple? prouve-t-il bien cette inertie totale dont on l'accuse, et l'indifférence qu'on lui suppose? Un peuple qui, au milieu des vices et des préjugés, conserve encore quelqu'étincelle d'esprit national, ce peuple n'est pas

perdu, il est susceptible d'élévation et de perfectionnement.

Oserait-on aussi, pour preuve péremptoire de son avilissement, citer l'amertume de ses plaintes contre les Anglais, et le dépit avec lequel il supporte un joug aussi odieux? Je ne serais pas étonné que la mauvaise humeur britannique ajoutât à cette nomenclature des torts des Corfiotes celui de connaître et d'apprécier les mesures que se permet le gouvernement anglais, qui veut réduire à l'état de colonie indienne une république libre, placée seulement sous sa protection?

LETTRE XXI.

Antiquités de Corfou. — Ouvrages anciens ; plus récens. — Espérances déçues. — Rotonde. — Canaux des jardins d'Alcinoüs. — Chrysopolis et son port. — Cassiopeja et le temple de Jupiter Casios. — Fouilles ordonnées par l'académie. — Administration anglaise. — Les antiques. — Inscriptions grecques. — Preuve d'une république florissante. — Palichios. — Monnaies grecques de Corcyre. — Monnaies romaines.

Corfou, août.

Les antiquités de Corfou, et ce qui lui est resté des temps anciens, ont trouvé avant nous de savans explorateurs.

On connaît ce qui a été écrit par Guérini, Marosini et Remondini à cet égard ; et les recherches fort étendues qu'ils ont faites sur cet objet.

Plus nouvellement, on a du seigneur Cefaleno Marino Métaxan ; *L'antica Féacia*, et deux traités, manuscrits, de Stefo-Vossopulo.

Comme je suis grand amateur en ce genre, et que j'avais l'espérance, en arrivant ici, de satisfaire mon goût examinateur, j'ai cherché à me procurer ces manuscrits, et les ai lus avec avidité ; mais l'auteur ne semble les avoir conçus que dans le but unique d'étaler une érudition fastidieuse, aussi n'y ai-je rien trouvé d'utile ou de nouveau.

On sera peut-être aussi étonné que je le fus moi-même, en apprenant qu'il ne reste à Corfou que très-peu d'antiquités et de vestiges de son ancienne splendeur ; les plus petites îles d'Ionie sont plus riches qu'elle en ce genre.

Dans la ville, près de la *Parta-Reala*, est une petite église grecque, qui, visiblement, provient d'une rotonde octogone, élevée dans les derniers temps de Rome ; les anciennes colonnes, en marbre bleu et blanc, subsistent encore.

A trois lieues environ de Corfou, on montre, près d'un étang salé, les restes assez insignifians de canaux qui, dit-on, appartenaient aux jardins d'Alcinoüs ; au surplus, les antiquaires de Corfou s'appuyant tou-

d'argumens péremptoires, indiquent trois endroits différens où ces fameux jardins durent étaler jadis leur magnificence.

On trouve au nord de Corfou et au-delà du mont Saint-Pantaléon, un canal extrêmement poissonneux; c'était, dit-on, le port de l'ancienne Chrysopolis. Il me fut pénible de ne retrouver aucune trace de cette ville célèbre, dont on indique la situation à l'ouest du canal. Pas un seul vestige de Chysopolis! Chrysopolis si belle, tellement somptueuse, que Thucydide et Xénophon, dans la description qu'ils en ont laissée l'un et l'autre, semblent manquer d'expression pour faire dignement son éloge. Elle n'avait cependant qu'une lieue de circuit. La muraille qui formait son enceinte était construite en pierres de taille, toutes les rues tirées au cordeau, les temples et en général tous les monumens publics revêtus de marbre; ces bâtimens renfermaient des statues superbes, des tableaux parfaits; tout offrait ici l'aspect de la magnificence et du luxe. Les fontaines, pourvues d'eau excellente, amenée dans l'intérieur de l'île par des

aqueducs d'une étendue immense; ces fontaines, dis-je, étaient ornées de statues et de sculptures. Le port, toujours rempli de vaisseaux Hellènes, Phæaciens et Carthaginois, présentait l'image de la prospérité; les Romains parurent aussi avec leur marine, lorsqu'ils eurent établi des relations commerciales avec Corcyre. Le port, resserré entre deux montagnes, se fermait avec une chaîne d'une dimension étonnante; on peut la juger par les traces que l'on en voit encore.

Comme l'on m'avait assuré qu'il n'y avait rien à voir de remarquable dans l'endroit où étaient situés l'ancienne Cassiopéja ou Caniope et le temple de Jupiter Casios, je me dispensai de m'y rendre.

Je ne fus pas plus curieux d'observer de près les lieux où s'élevaient anciennement Argira et Gardochi; il ne reste de traces ni de l'un ni de l'autre.

On m'a dit à Corfou que l'ancienne académie avait fait faire, à différentes reprises, des fouilles à Chrysopolis et à Cassiopéja; une excellente dissertation sur le produit de

ces fouilles a été envoyée à la bibliothèque de Saint-Marc.

Ainsi, cette académie, composée de simples particuliers, fit à ses frais ce que le riche gouvernement actuel n'a encore essayé nulle part ; il semble, au contraire, qu'il écarte avec soin tout souvenir d'antiquités quelconques.

Etant un jour chez un Anglais de distinction, je mis ce chapitre sur le tapis et cherchai à prouver l'utilité d'un musée précieux dans la ville capitale ; j'indiquai la somme probablement nécessaire pour remplir cet objet, et enfin j'insistai en disant qu'il me semblerait juste de réunir dans un local ce qui appartient à la république, et non à l'Angleterre ou à ses agens. « Nous sommes occupés ici d'objets bien autrement importans, me répondit-on, et au bout du compte, à quoi bon tout cela? » Voilà de ces raisons sans réplique, aussi l'Anglais n'eut-il point à se plaindre de la mienne.

On pourrait assurément faire un ouvrage intéressant sur les différentes causes qui

enlevèrent aux Corfiotes jusqu'aux traces de leurs monumens antiques ; je crois qu'il faut les rechercher sur-tout à l'époque de l'établissement du christianisme.

Ces premiers temps furent signalés par un zèle si ardent, qu'il se portait avec violence contre tous les objets dont la nouvelle doctrine était blessée. Sans doute les excursions des Goths, des Vandales, etc., dans les îles Ioniennes, durent aussi, de concert avec les tremblemens de terre, coopérer à cette destruction presque totale.

En diverses occasions, cependant, et par des hasards heureux, on retira de terre des inscriptions grecques, gravées sur des tables de bronze ; elles ont été, en grande partie, transportées à Venise, dans le cabinet d'histoire naturelle du signor Nani, ancien provéditeur général de la république à Corfou.

Aucune de ces inscriptions n'indique l'époque précise de leur origine ; il est probable cependant qu'elles datent des beaux temps de Corcyre, car elles prouvent que le culte

des Dieux y était en honneur, que l'on choisissait les premières autorités de Corcyre parmi quatre classes de *pritanes ;* et enfin, que d'après des arrêtés pris par le peuple assemblé, les étrangers qui avaient bien mérité de Corcyre en étaient reconnus citoyens et recueillaient tous les avantages attachés à ce titre. Voilà donc un gouvernement républicain dans toute sa pureté ! L'amour des Dieux en est la base, l'autorité exécutive se compose suivant l'antique usage des Hellènes, les services sont récompensés ; et enfin, on retrouve ici ce noble sentiment national qui croit donner les plus belles preuves de la reconnaissance, en agréant parmi les concitoyens l'étranger qui s'en est rendu digne.

Combien il est à regretter qu'il ne nous reste, presque rien sur l'administration intérieure de cette république ! malheureusement, tout ce qu'Aristote en a écrit ne se retrouve plus.

Dans les derniers temps, on a recueilli, par l'effet du hasard, quelques débris d'an-

tiquités, entre autres, une petite statue de marbre, que possède actuellement le colonel Whitmocre.

On retrouve à peine quelques traces des ouvrages d'un célèbre statuaire de Corcyre; il se nommait Palichios; il était sorti de l'école de Critias, et fut maître d'Amphion.

L'histoire des monnaies de Corcyre est en grande partie contenue dans celle de Corfou, par Marmara.

On voit ordinairement sur un des revers de ces monnaies, la tête d'une femme (celle de Corcyre), un Jupin Agreis, Pasmeilon, Bacchus, Apollon, Hermès, Héraclius: de l'autre côté, ce sont presque toujours des symboles désignant la fertilité de Corcyre, son abondance, sa force, sa puissance sur mer, l'étendue de son commerce; par exemple: un vaisseau, un autel chargé de fruits, une guirlande d'éphen, un taureau, un trépied, un trident, un cheval, une vache, un cep de vigne: tous ces symboles ont pour légende Κορκυραιον, ou en abréviation Κορκυ... Κορ..., ou seulement la lettre K.

Les médailles frappées en mémoire des

hommes qui se sont distingués au service de l'Etat, portent, d'un côté, leur effigie, souvent couronnée de laurier; de l'autre, un vaisseau avec cette légende Κυρειον.

Sur les monnaies qui datent du temps des Romains, on voit toujours sur l'un des côtés le buste de l'empereur régnant, et sur l'autre un des symboles précédemment indiqués; en général, c'est un Jupiter Casios, assis.

ASIATIC SOCIETY MUSEUM

LETTRE XXII.

La ville de Corfou. — Perspective magnifique. — Observation. — Bâtimens anglais. — Magasin. — Intérieur de la ville. — Esplanade. — Nouveau palais du gouvernement. — Ses défauts. — Sa distribution intérieure. — Frais. — L'architecte. — Autres bâtimens neufs sur l'esplanade. — Statue du comte de Schulembourg. — Fortifications. Prisons. — L'Italie et Venise. — Intérieur des familles. — Equipages. — Noblesse de Corfou. — Elle s'est distinguée dans le temps. — Eloignement qu'elle éprouve pour les Anglais. — Passion de la chasse. — Avantages procurés par les Anglais. — Affection pour les Russes. — Hommes et femmes distingués de Corfou. — Théâtre.

Corfou, août.

Je me tiens ordinairement le soir sur la partie de l'esplanade exposée au nord-est. Vis-à-vis s'élèvent les montagnes imposantes de Chimara, celles de Thesprote et d'Epire, que le soleil couchant nuance de mille couleurs variées, et derrière elles les hauteurs

de Dodone et la place qui fut le Buthly des Epirotes, des Albanais et des Sulliotes. A mes pieds roule la vague bleuâtre qui se précipite vers les côtes de la Grèce jusqu'à l'ancien Buthrotum (Butrinto); je vois le port rempli de vaisseaux et entouré de montagnes couvertes de verdure, qui vont rejoindre les monts plus élevés dont la base est vers le milieu de l'île. A ma droite s'avance dans la mer et domine sur ses rochers la vieille citadelle (*Aërias Phœacum Arces*, dit Virgile), qu'un puissant Cyclope semble avoir placé là comme une garde formidable.

Je ne connais rien de plus admirable que cette vue, celle de la baie de Naples et celle du Phare de Messine.

L'ancienne forteresse se trouve à votre gauche; on jouit aussi d'une vue délicieuse sur la mer, les petites îles, les montagnes d'Epire, qui s'étendent vers Janina et à travers tout le détroit, jusqu'au cap Blanc et à Parga; mais on y est privé de celle du port et des montagnes de Corfou.

Si la nature a beaucoup fait pour Corfou, l'art n'y a point ajouté. Mes lecteurs me permettront donc de ne point leur donner de détails sur les grandes maisons qu'ici on appelle palais, non plus que sur les églises, la citadelle et le reste de la ville. La moindre petite ville d'Italie a plus d'apparence que celle de Corfou, et il est inconcevable que la république de Venise y ait fait construire pour ses agens des bâtimens si mesquins et si pauvres d'architecture, elle qui possède dans son sein des édifices de toute beauté, modèles parfaits d'architecture, soit dans le style teuton, soit dans le style moderne.

Les bâtimens construits en dernier lieu par les Anglais valent seuls la peine d'être cités.

Près du port et derrière la douane, qui doit aussi son existence aux Anglais, se trouvent les nouveaux abattoirs et la halle, réunis dans le même bâtiment. C'est une colonnade en forme de carré parfait, avec un petit péristyle au milieu : par une heureuse combinaison, elle joint l'utilité à l'élégance.

Mais dans la cour, qui est entièrement entourée de bâtimens, s'élève, le croirait-on? une petite rotonde à deux étages et surmontée d'une coupole. Cette masse lourde et inutile, destinée à servir de fontaine, fait beaucoup de tort à l'ensemble.

Après avoir surmonté la difficulté que vous offre le pavé détestable de toutes les rues de la ville, qui est adossée contre une hauteur, on arrive, sans rencontrer sur sa route le moindre édifice passable, à la grande et belle place, nommée l'Esplanade.

Dans la partie nord s'élève le palais que les Anglais font construire pour leur gouverneur; il est tout-à-fait isolé. Il ne manque plus, pour qu'il soit achevé, qu'une partie du second étage, qui doit être surmonté d'une coupole. Cet édifice, digne d'un souverain, en impose d'abord; mais un œil exercé découvre bientôt des défauts dans son architecture.

Le corps-de-logis principal est un bâtiment carré à deux étages, d'une simplicité noble, et construit sur d'heureuses proportions. Pourquoi l'architecte a-t-il eu la mal-

heureuse idée de placer devant cette masse imposante une galerie de petites colonnes doriques, et formant à-peu-près le fer-à-cheval, colonnade qu'écrase entièrement le vaste édifice qu'elle semble supporter? Ce contraste nuit singulièrement à l'ensemble. L'architecte lui-même paraît l'avoir senti, et c'est pour cela qu'à l'endroit où se termine la ligne droite de la colonnade, et où elle s'écarte à droite et à gauche en forme de courbe, il a construit, de chaque côté, des arcs de triomphe très-élevés, qui servent d'entrée et de sortie, et qui doivent être ornés de quadriges, de renommées, de statues, etc. Auprès de la colonnade, ces arcs de triomphe paraissent d'une dimension colossale. L'architecte, en les plaçant là, avait l'intention de rendre moins frappant le contraste qui existe entre le bâtiment principal et la galerie; mais, comme eux-mêmes ne sont pas proportionnés à cette dernière, il a commis une nouvelle faute. Il semble avoir eu en vue la colonnade de Saint-Pierre, à Rome; mais, dans celle-ci,

quelle noblesse, quelle grandeur, quelles justes proportions avec l'église !

En revanche, la distribution et la construction intérieures du palais sont ce que j'ai vu de plus parfait en ce genre.

Tout l'édifice est bâti en pierres excellentes qui furent apportées de Malte après y avoir été taillées. J'ignore pourquoi l'on n'a pas fait usage de ce beau marbre gris que produisent les carrières de Corfou.

M. Whitmoore, colonel du génie, est l'architecte de ce palais, qui déjà coûte, dit-on, plus de 83,000 livres sterling; et cependant le second étage, le toît, les statues et les ornemens ne sont pas achevés.

Depuis que les Anglais occupent Corfou, il s'est élevé à l'est de l'esplanade et à la droite du palais une rangée de jolies maisons, ayant vue sur l'esplanade et construites sur des arcades. Là se trouve le *British hotle*, la meilleure et, pour ainsi dire, la seule auberge de Corfou, tout-à-fait dans le genre anglais; là sont aussi les habitations des consuls turc et autrichien

Sous les arcades on a établi des billards, des cafés, des cabinets de lecture.

Sur cette esplanade se voit aussi la statue en marbre du brave comte de Schulembourg. Elle est assez bien sculptée, quoique dans le style maniéré, qui dominait au commencement du siècle dernier. L'inscription suivante se trouve sur le piédestal :

Matthiæ Johanni
Comiti a Sculemburgio,
Summo terrestrium
Copiarum præfecto,
Christianæ reipublicæ
In Corcyræ obsidione,
Fortissimo assertori,
Adhuc viventi, senatus,
Anno MDCCXVII.

Si j'étais obligé de parler des fortifications qui ont été construites à Corfou dans les temps anciens et modernes; et enfin, en dernier lieu, s'il me fallait prononcer sur leur degré de mérite et de bonté, je me trouverais fort embarrassé, car je n'y entends rien du tout, et suis même, dans ce genre, un tel profane, que je regrette sin-

cèrement de ne plus voir dans l'île de Vido les jardins, les arbres et la verdure qui l'embellissaient avant que les Français y eussent élevé une forteresse. Tout ce que je puis dire, c'est que Corfou, ce boulevard de l'Italie et de l'Orient, couvert, dans tous les sens, de forts qui, récemment, ont été, dit-on, abondamment approvisionnés, et qui contiennent même une nombreuse cavalerie, que Corfou, dis-je, dont le port est défendu, en outre, par un vaisseau de guerre et plusieurs frégates, me paraît imprenable. Mais il existe des forces contre lesquelles les boulets n'ont aucun pouvoir.

Je n'ai point vu les prisons que les Vénitiens ont pratiquées dans la forteresse, et sans doute qu'on ne m'aurait pas permis de les visiter, car depuis quelques mois elles sont presque remplies.

On appelait autrefois Corfou la limite de l'orient. Ce nom pouvait lui convenir il y a cinquante ans; mais aujourd'hui la ville est déjà tout-à-fait italienne, et les mœurs orientales n'y paraissent plus que comme une plante exotique, de même qu'à Venise.

Les manières et les usages italiens y dominent partout, dans le langage, dans l'intérieur des maisons, dans les lieux publics; tout ce qui n'appartient pas aux dernières classes les a adoptés.

Que l'on observe seulement les cafés publics qui, en Italie, jouent un rôle si important. Ne sont-ils pas aussi, à Corfou, jusqu'au milieu de la nuit, le rendez-vous général des deux sexes? Ne voyons-nous pas là, comme sous les arcades de Saint-Marc à Venise, ces longues files d'amateurs, la tasse ou le verre à la main? Enfin, n'est-ce point là le bazar où l'occident et l'orient échangent, au milieu des plaisirs, leurs productions respectives?

Si nous entrons dans l'intérieur des maisons, nous y trouverons, comme en Italie, tout aussi peu de goût pour les réunions de famille, et la même indifférence pour les plaisirs si doux d'un bon ménage. Tous les goûts sont portés vers les plaisirs extérieurs, tels que spectacles, promenades, cafés, etc.

Les maisons particulières semblent entourées d'un cercle magique, dont il est fort

difficile à un étranger de rompre le charme. On supporte dans son intérieur toutes les privations, toutes les peines, pourvu qu'on puisse briller en public, ou au moins s'y soutenir.

Irons-nous dans les lieux de plaisirs, où le beau monde se réunit le dimanche? Là, encore, nous retrouvons l'Italie; seulement, et c'est beaucoup, il y manque ces femmes charmantes et gracieuses de l'Italie. Comme là, il existe ici une étonnante rivalité d'équipages; ainsi qu'à Florence, Rome ou Naples, il en faut un à quelque prix que ce soit, dût-il offrir l'aspect le plus chétif et avoir été acheté par les plus dures privations.

Tout est compensé par la satisfaction d'accorder aux piétons de sa connaissance un salut protecteur (1).

La toilette des femmes est bizarre; un mélange mal combiné de toutes les couleurs éclatantes, point de tenue, encore moins

(1) J'ai vu sur l'esplanade un comte de Corfou dans un vieux batard (petit chariot), traîné par un mulet harnaché d'une manière pompeuse; le cocher, faute de siége, courait à côté de la voiture

de grâces, et surtout un dénuement total de cette coquetterie délicate et aimable, dirigée par le bon goût. Sous ces différens rapports, les dames de Corfou pourraient gagner beaucoup en imitant celles de Venise, Milan ou Florence.

Les Anglais, encore moins indulgens pour les habitans de la ville que pour les autres insulaires, en font des portraits peu flattés, et cherchent surtout à déverser le ridicule sur la noblesse de Corfou. Cette noblesse, cependant, a rendu jadis de grands services à sa patrie, et montré autant de courage que de patriotisme. Toutes les pages de l'histoire du pays prouvent cette vérité; mais les Anglais dédaignent de chercher à s'en convaincre. Il est possible sans doute que cette noblesse ait dégénéré, je crois même que l'administration vénitienne a beaucoup contribué à effacer le lustre dont elle s'était couverte; mais assurément il se trouve encore parmi elle des hommes et des familles très-respectables et de l'esprit le plus cultivé. La noblesse anglaise pourrait-elle se vanter de s'être conservée pure et sans tache?

Les classes élevées de Corfou font aujourd'hui la comparaison des Anglais avec les Vénitiens, les Français et les Russes, qui faisaient autrefois les délices de leurs sociétés. Ce parallèle est-il à l'avantage des premiers? J'en doute fort. Si les habitans, cherchent donc, autant que possible, à s'éloigner d'eux, s'ils évitent surtout la rencontre de ces jeunes officiers de terre et de mer, qui semblent être tout nouvellement sortis des forêts d'Albion, peut-on leur en vouloir? Non sans doute. Des Anglais impartiaux en conviennent eux-mêmes; les autres trouveraient partout ailleurs le même accueil qu'à Corfou.

Les officiers anglais aspirent ici à l'originalité, mais ils ne sont que bizarres. Par exemple, j'en vis dernièrement un à cheval, sur l'esplanade, dont le costume était celui-ci: Uniforme rouge et galonné, épaulettes d'argent, large pantalon blanc, souliers blancs, grand chapeau de paille, un parapluie ouvert d'une main, un bâton de l'autre.

Cependant, sous plus d'un rapport, Corfou a gagné depuis le séjour des Anglais.

Elle est beaucoup plus propre et mieux aérée; il s'y est élevé des maisons, des halles et des palais; des jardins, des parcs, des maisons de campagne, ornent les environs; beaucoup de marchands anglais s'y sont établis, et en payant bien on peut se procurer tous les objets de luxe et d'agrément, désirables.

Les Anglais n'achètent en ce genre que ce qui vient d'Angleterre, ils étendent ce patriotisme louable jusqu'aux courtisanes.

Cependant j'ignore si leur douane considère ces humbles servantes d'Aphrodite comme article de luxe: quoi qu'il en soit, ces aimables naïades de la Tamise arrivent ici par cargaisons, et pourtant, ceci soit dit sans offenser ces dames, on trouverait bien mieux en Sicile et à Venise, où les plus fiers Bretons sont *humanisés* par des charmes dont ils s'assurent la possession, aux dépens des autres étrangers, par le prix élevé qu'ils y mettent.

Il règne encore dans les premières familles de Corfou beaucoup d'affection pour les Russes; sentiment qui s'est beaucoup accru

par le séjour qu'y fit récemment un homme d'état célèbre, corfiote d'origine, actuellement au service de la Russie.

Corfou peut aussi se glorifier d'avoir donné naissance à une femme très-instruite et bon auteur, la signora Isabelle Taotochi Albrici. On lui doit des observations excellentes sur divers ouvrages de Canova, des statues et des bas-reliefs.

Parmi les savans et artistes modernes de Corfou, méritent d'être cités signor Mustoxidi, auteur de la dernière histoire de l'île; le professeur Bondioli, médecin et littérateur distingué, dont la mort a été pour sa patrie une perte irréparable; et enfin signor Brossolendi, excellent statuaire.

Il n'y a rien à observer sur les théâtres; on ne s'en occupe qu'en automne et pendant le carnaval, et on ne donne alors que quelques opéra-comiques italiens.

Les accords mélodieux de Rossini ont ici le même sort que l'air de Marlborough eut dans son temps: on les entend à tous les coins de rue.

LETTRE XXIII.

Situation politique de la république Ionienne. — Quelles auraient dû être les vues de l'Angleterre. — Sénat. — Assemblée législative. — Gouverneur anglais. — Jadis et aujourd'hui. — Des membres sont éliminés du sénat. — Douanes. — Visite des vaisseaux ioniens. — Justice. — Nouvelle monnaie. — Comparaison. — Résidens anglais dans les îles. — Politique du gouvernement de Corfou à l'égard des Grecs. — Conduite des Ioniens. — Torts du gouvernement. — Préparatifs de défense. — Avantages. — Solde des troupes. — Les Ioniens ne sont pas soumis au service militaire. — Circulation de l'argent. — Arpentage de l'île. — Remercîmens.

Corfou, août.

Il n'existe point, de fait, de république Ionienne, et l'Angleterre n'en a laissé subsister que le vain nom.

Avant de continuer, qu'une observation me soit permise. Je ne confonds point l'ad-

ministration des îles Ioniennes avec le gouvernement anglais, et je suis loin de supposer à ce dernier, lorsque j'accuse la conduite de ses agens, l'intention de rendre malheureux un pays dont la sûreté, la tranquillité, le bien-être, lui ont été confiés.

La possession des îles Ioniennes n'est point avantageuse sous le rapport des finances, car les recettes n'y couvrent pas, à beaucoup près, les dépenses, et cette différence ne pourrait que s'accroître, si l'on voulait tirer des îles tout le parti possible et s'en assurer en même temps la conservation. Mais leur possession est importante sous les rapports politique, militaire et commercial; et pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la carte de la Méditerranée et des contrées que baigne cette mer.

On sent dès-lors que les îles Ioniennes ne doivent appartenir qu'à une grande puissance. On les a vus, en effet, décheoir rapidement à mesure que Venise perdait de ses forces et de ses richesses.

Que devait faire l'Angleterre? Établir dans ces îles une forme de gouvernement et d'ad-

ministration, dont les avantages auraient frappé à-la-fois les Grecs et les Turcs. On sait qu'avant l'insurrection les Grecs étaient traités avec une bienveillance particulière à Smyrne, Thessalonique, Andrinople, Magnésie, Constantinople, partout enfin où d'affreux pachas ne dominaient pas, et que pour le commerce, sur-tout, ils avaient obtenu de grands priviléges, préférablement aux autres sujets de l'empire, aux Arméniens même. Si la Porte avait vu les Ioniens satisfaits et tranquilles sous leurs nouvelles institutions, et le bien-être de ces insulaires s'accroissant par l'effet de ces institutions, elle aurait été bientôt amenée à les adopter pour ses sujets grecs.

On m'a assuré à Corfou que le gouvernement anglais s'était proposé le but que je viens d'indiquer, lorsque des traités lui confirmèrent en 1815 la possession des îles Ioniennes. Que ces intentions se fussent réalisées, et alors sait-on si en 1821 les Grecs eussent encore eu de justes sujets de soulèvement contre la Porte.

Qu'a vu, au contraire, le divan, depuis 1815, dans les îles Ioniennes?

Un peuple malheureux, auquel on n'a tenu aucune des promesses qu'on lui avait faites, dont la navigation et le commerce, ses seules ressources, ont été chargées d'entraves; qui est en butte aux vexations d'une armée de douaniers anglais; qui est écarté de ses ports, de ses baies; qui est méprisé, maltraité par les autorités anglaises; pour qui, enfin, le gouvernement établi à Corfou est devenu odieux, et qui cherche tous les moyens de s'y soustraire.

Ce tableau n'était certes pas de nature à inspirer à la Porte le désir d'imiter dans ses états la forme de gouvernement et d'administration introduite par les Anglais dans les îles Ioniennes. Toujours défiante, ombrageuse, la Porte crut devoir redoubler de sévérité envers ses propres sujets grecs, et les pachas de cruauté.

D'après le traité qui a donné les îles Ioniennes aux Anglais, ces îles doivent former une république; le pouvoir exécutif et le

protectorat sont seuls confiés à la Grande-Bretagne ; un sénat ionien doit siéger à Corfou auprès du gouverneur et l'éclairer de ses conseils, et une assemblée législative doit s'occuper d'une nouvelle législation pour les îles (1).

Si le traité, au lieu de stipuler pour les îles Ioniennes une constitution républicaine, les avait cédées en propriété à l'Angleterre, et qu'elles fussent devenues une partie intégrante de l'empire britannique, les habitans auraient joui des droits et des avantages de la constitution et de la législation anglaises, et leur sort aurait été mille fois plus heureux qu'il ne l'est.

Il est arrivé à Corfou un gouverneur anglais qui y exerce le même pouvoir dont était investi autrefois le provéditeur général de Saint-Marc. Au moins, alors, les Ioniens pouvaient aller porter leurs plaintes et leurs supplications à Venise, qui n'est pas éloignée, et souvent ils obtenaient du sénat de cette ville une prompte justice. Mais au-

(1) *Voyez* dans l'Appendice la note E.

jourd'hui quelle distance ne les sépare pas de Londres! Et la politique du gouvernement a fait en sorte que la peine, la longueur et les frais du voyage ne sont plus les seuls motifs qui empêchent les Ioniens de porter leurs griefs en Angleterre. Qu'est-il arrivé à ceux qui s'étaient rendus à Londres dans ce but, il y a quelques mois? C'était dans les cachots de Corfou que les attendait la protection qu'ils cherchaient en Angleterre.

On écarta bientôt du sénat ceux qui, avec une volonté ferme, professaient et soutenaient des principes qui déplaisaient au gouvernement de Corfou. Cette mesure atteignit quatre des meilleurs têtes, des hommes les plus énergiques de ce corps, et elle servit de leçon et d'avis à ceux qui restèrent. Le sénat ne connut bientôt plus que la volonté du gouvernement anglais, volonté qui lui est souvent notifiée avec dureté. Depuis qu'on ne peut plus distinguer l'opinion du sénat de celle du gouverneur, tout semble marcher dans le plus parfait accord.

L'assemblée législative est loin d'avoir ter-

miné ses travaux, et il est douteux qu'elle les termine.

Cependant le gouvernement s'est emparé de toutes les places, et, pour les tenir sous sa dépendance, il les a données à des Anglais, des étrangers, ou des Ioniens entièrement dévoués. Le service des douanes se fait, dans les îles, de manière à faire croire que ces îles ne sont régies que par une commission militaire. Malheur à celui qui se livre à une entreprise qui pourrait le moins du monde froisser l'intérêt du commerce anglais! Qu'on juge de l'effet que doit produire un pareil état de choses, parmi des hommes qui ne vivent que du commerce et de la navigation.

Les Anglais courent, avec l'impunité des barbaresques, sur les bâtimens ioniens, qui, en cas de détresse, ne peuvent se réfugier dans les baies des îles, sans en avoir acheté fort cher la permission.

La justice, qui ne saurait être trop indépendante, n'a quelque liberté que dans les affaires qui n'ont rien de commun avec les intérêts et les rapports du gouvernement,

Dans les autres, elle doit, comme toutes les branches du pouvoir, servir d'instrument à l'intérêt de la Grande-Bretagne, intérêt auquel tout doit être sacrifié.

La conduite du gouvernement, relativement aux finances, mérite d'être signalée. Toute la bonne monnaie d'argent et de cuivre qui se trouvait dans les îles, a été transportée en Angleterre, où elle y a été échangée contre des oboles en cuivre, qui sont très-bien frappées, mais dont la valeur effective est de deux tiers au-dessous de la valeur nominale, comparativement à l'argent, aux *paras* turcs, aux *grana* de Naples, aux *bajocco* romains (1).

---

(1) J'ai entendu raconter à Corfou un fait assez singulier, dont je ne saurais au surplus garantir la vérité. Dans le budget de 1819, dit-on, une somme de 60,000 piastres (piastres espagnoles ou talleri), parut d'abord parmi les *recettes*, comme donnée par les îles en retour de l'argent envoyé d'Angleterre; ensuite parmi les *dépenses*, comme argent donné par l'Angleterre aux îles; et enfin comme *dette* de la république ionienne pour l'argent envoyé d'Angleterre.

Des monnaies d'argent ont été promises aux Ioniens; mais elles ne leur ont pas encore été données. Ce défaut de monnaies d'argent leur est très-désavantageux pour le trafic qu'ils font avec le continent. Mais n'était-ce pas précisément ce que voulait le gouvernement?

Dans la session du parlement de cette année, M. Hume a très-bien exposé les vices du gouvernement ionien. Un membre ministériel de la Chambre des Communes a essayé de le réfuter, mais sans succès. A-peu-près dans le même temps, le comte Martilengo et plusieurs Zantiotes distingués adressèrent une humble requête au roi d'Angleterre pour lui faire connaître les griefs des habitans contre le gouvernement et pour demander protection. Martilengo et les autres signataires de la pétition furent aussitôt arrêtés comme traîtres et conduits dans les prisons de Corfou, où ils sont encore en ce moment, à l'exception de Martilengo, qu'on a remis en liberté afin de prévenir des troubles qui menaçaient d'éclater

à Zante. Le roi, ni les ministres, n'ont, sans doute, été informés de ce fait.

Ce châtiment, infligé par un gouvernement proconsulaire, prouva donc aux pauvres républicains ioniens que le droit de plainte, le droit de pétition, que les Anglais exercent chez eux sans être inquiétés, leur était interdit.

Des résidens anglais sont placés dans les îles de Sainte-Maure, Ithaque, Céphalonie, Zante et Cérigo. Ils agissent entièrement, comme on doit le penser, dans l'esprit et le système du gouvernement dont ils dépendent. Revêtus de l'autorité suprême dans les affaires civiles et militaires, ils y sont regardés comme de petits rois, et Ulysse n'a jamais eu à Ithaque un aussi grand pouvoir que le résident anglais de cette île, qui, pourtant, est un simple capitaine.

Les Grecs accusent ce résident de vénalité et de concussion; mais j'attribue ces imputations à la haine des habitans, car les actions basses qu'elles supposent ne sont point dans le caractère anglais.

On a beaucoup blâmé la conduite du gouvernement de Corfou à l'égard des Grecs qui se sont insurgés contre la Porte.

Le gouvernement prévient ou réprime avec une rigueur extrême toute participation active des Ioniens à la lutte engagée dans le continent voisin, et l'on connaît les nombreux décrets lancés contre les habitans des îles qui se sont joints aux Grecs de la Morée et contre les vaisseaux qui ont porté à ces derniers des secours en hommes et en vivres. Mais cette conduite doit-elle être condamnée, lorsqu'on réfléchit à la situation politique de la Grande-Bretagne à l'égard de la Porte et des Grecs? N'a-t-elle pas proclamé, ainsi que les autres grandes puissances, la neutralité la plus exacte, et les mesures préventives ou de répression n'ont-elles pas été prises, après que le divan les eut réclamées officiellement et en eut représenté la nécessité?

Jusques-là tout me paraît dans l'ordre.

Mais le gouvernement montre, en outre, une haine violente contre les Grecs, et cette haine, occasionnée, sans doute, par la

conduite des Ioniens, est condamnable, quelle qu'en ait été la source.

La régence anglaise a découvert l'étroite liaison qui existe entre les habitans de Zante, de Sainte-Maure et de Corfou, et les Grecs de la Morée, de la Romélie et de l'Epire, et même de la Moldavie. Elle a assez intercepté de lettres, dans lesquelles on ne parlait pas seulement de fournir des secours aux Grecs, mais encore de coopérer avec ces derniers à la délivrance commune, de soustraire les îles au joug des Anglais, de surprendre les forteresses et d'en massacrer les garnisons. La régence sait qu'elle sera exposée aux entreprises des Ioniens, dès que les Grecs auront obtenu sur le continent des avantages décisifs et durables. Quand des correspondances interceptées ne l'auraient pas informée de ces projets, les démonstrations passionnées des habitans de Zante et de Corfou, qui ne peuvent plus réprimer leur mécontentement, ces démonstrations, que la prudence seule laisse impunies, les auraient assez fait connaître.

La cause des Grecs est devenue tellement

odieuse au gouvernement de Corfou, qu'il tâche de nuire à ses progrès ; et cependant, est-ce bien dans l'insurrection de la Grèce qu'il doit chercher la source de l'aversion et de la haine des Ioniens contre les Anglais? Les Ioniens seraient moins partisans des Grecs, s'ils formaient une véritable république, s'ils se sentaient plus heureux, ou seulement moins opprimés sous le protectorat de la Grande Bretagne.

Cette disposition de la régence anglaise a provoqué de sa part des mesures qu'on ne peut justifier sous aucun rapport. Ainsi, elle étouffe avec soin toutes les nouvelles de la Morée, de la Romélie et de l'Épire, de façon qu'il est presqu'impossible d'avoir, dans les îles Ioniennes, une connaissance exacte de ce qui se passe sur le continent voisin. Elle fournit aux Turcs des vivres, des munitions, des armes, et en violant aussi hautement le principe de la neutralité, elle prend envers les Grecs une attitude hostile.

C'est aussi à la découverte de l'étroite liaison qui existe entre les Ioniens et les

Grecs du continent, que doivent être attribuées les mesures prises par le gouvernement pour la sûreté et la défense des points fortifiés des îles, l'augmentation des troupes (deux régimens de chasseurs), de l'artillerie et de la marine, la concentration de la cavalerie dans les forteresses, le grand approvisionnement de ces forteresses, etc. Les Ioniens auraient tort de se plaindre de ces mesures, car elles ont été très-productives pour eux, loin de leur avoir rien coûté.

Les Anglais m'ont dit à Corfou, qu'au moindre mouvement ces mesures seraient suivies du désarmement des Ioniens (1), désarmement d'autant plus important, que ces insulaires sont tous d'excellens tireurs, et qu'habiles comme ils le sont à grimper et à sauter, il serait presque impossible aux chasseurs anglais de les atteindre dans leurs montagnes et sur leurs rochers.

Quoi qu'il en soit, au surplus, à cet égard,

(1) Ce désarmement a eu lieu et a été suivi de la proclamation de la loi martiale. (*Voyez* dans l'Appendice la note E.)

les avantages que les îles Ioniennes ont retirés de l'administration anglaise ne doivent pas être passés sous silence.

Il faut placer en première ligne la police de sûreté qui s'exerce dans les îles et dans leurs eaux, et qui ne tolère aucun de ces désordres qui y étaient autrefois si fréquens. La passion de beaucoup d'Ioniens pour le vol, le pillage et le meurtre, passion qui leur est commune avec leurs frères Grecs du continent (1), est sévèrement réprimée, et les excès commis ne peuvent échapper à une prompte justice. Les ports et les baies des îles ne sont plus l'asile des grands et petits pirates.

Depuis 1815, la régence a consacré des sommes considérables au dessèchement des marais et à la construction de nouveaux ponts, de chemins, bâtimens, palais, etc. Je ne citerai que le grand pont d'Argostoli, la halle à la viande et le palais du gouver-

(1) Des notes placées aux premières pages de cet ouvrage ont appris au lecteur ce qu'il doit penser de ces assertions de M. Muller. (*L'Editeur.*)

nement à Corfou. Ces travaux n'ont rien coûté aux îles, quoiqu'ils aient servi à leur utilité ou à leur embellissement, et occupé un grand nombre d'ouvriers.

Les impôts doivent être très-médiocres, et leur produit, appliqué à l'administration intérieure, ne sort pas des îles.

L'Angleterre fournit à toutes les fortes dépenses, telles que la solde, l'entretien et le casernement des troupes, l'entretien des anciennes fortifications, et la création de nouveaux ouvrages de défense.

Les Ioniens ne sont soumis à aucun service militaire, à aucune conscription, aucun recrutement.

Le séjour de riches fonctionnaires anglais et de militaires bien payés, dont le nombre a été porté de trois mille à six mille, jette de l'argent dans la circulation. Depuis 1815, un peu d'aisance s'est répandu parmi les basses classes des villes, les ouvriers, boutiquiers, etc.; mais les marchands, les marins, etc., gémissent sous les entraves que l'intérêt commercial des Anglais leur a im-

posées, et ils forment la majeure partie de la population.

La ville de Corfou a beaucoup gagné en agrémens et commodités de la vie. Les villes des autres îles ont aussi gagné sous ce rapport, mais dans une moindre proportion.

Les Anglais ont commencé le premier arpentage qui ait été fait des îles Ioniennes. Il occupe en ce moment huit ingénieurs à Corfou : leur travail, dont je n'ai vu qu'une partie, fait honneur au nom anglais, par son exactitude et par sa précision. Les frais sont supportés par l'Angleterre.

Il est à désirer qu'à cette occasion la régence puisse perdre cette indifférence qu'elle montre à l'égard des antiquités, et être amenée à entreprendre elle-même, ou à provoquer et encourager des fouilles sur plusieurs points intéressans. Craindrait-elle le vandalisme de ses agens ?

Je ne puis terminer ma lettre sans témoigner aux résidens et aux fonctionnaires anglais des îles Ioniennes ma reconnaissance de l'accueil que j'en ai reçu. Je dois déclarer que je n'ai éprouvé de leur part aucune de

ces vexations de police qui font gémir le voyageur, et surtout celui qui s'occupe de recherches scientifiques, à son passage de l'Italie en Allemagne ; qu'il n'a dépendu que de moi de faire usage de leurs offres obligeantes, souvent répétées ; que ma qualité de saxon était regardée par eux comme un titre à leur bienveillance et à leurs égards, et que leurs traits, ordinairement graves et sérieux, prenaient quelque chose d'aimable, lorsqu'à la lecture de mon passeport ils arrivaient au nom de ma patrie.

LETTRE XXIV ET DERNIÈRE.

Paquebot autrichien. — Départ. — Société de voyage. — Jeunes Grecs et leurs principes. — Ile de Calypso. — Adieux. — Continuation et fin du voyage. — Quarantaine. — Conclusion.

Venise, septembre.

Le paquebot autrichien *il Felice*, brick de guerre, arriva à Corfou dans les derniers jours d'août; et comme il trouva aussitôt un grand nombre de passagers pour Venise, son départ ne fut différé que de quelques jours; bientôt un vent favorable s'étant élevé, il remit à la voile.

Le paquebot était commandé par le brave capitaine Burotowitz, qui fit le voyage du Brésil avec le navire l'*Augusta*.

L'intérieur de ce bâtiment est parfaitement administré; on y trouve, suivant les fortunes, toutes les commodités et les agré-

mens désirables, la table en est bonne et peu coûteuse.

Je trouvai là quelques Anglais d'une société agréable; l'un d'eux surtout, d'une aménité peu commune chez ses compatriotes, me plut infiniment. En outre, nous avions avec nous plusieurs jeunes Grecs de Janina, de l'île d'Hydra et de Smyrne; ils allaient à Paris pour y perfectionner leurs études, disaient-ils. Cet éloignement, dans les circonstances présentes, leur paraissait tout simple, et ces Messieurs semblaient prédisposés à combattre pour la patrie; ils ajoutaient même, et sans la moindre pudeur, que l'abandonner actuellement était aussi prudent que sage!

Dès le premier jour nous longeâmes l'île Mellera, et vîmes à notre gauche celle de Fano, autrefois Othonos, séjour de Calypso.

Ce ne fut pas sans douleur que je pris ici congé des îles classiques et des ondes sacrées. Malgré tout le désir que j'avais de faire mes adieux aux côtes méridionales de l'Italie, je ne pus les entrevoir, pas même

dans les soirées les plus claires. Ah ! je les reverrai, j'espère.

La suite de mon voyage, toujours dans le voisinage des îles et du continent occidental, et souvent interrompu par des calmes plats, n'eut rien de remarquable.

Nous passâmes ainsi devant Durazzo et Raguse, puis nous vîmes successivement les îles Meleda, Lagosta, Courzola, Lesina, Lina ; enfin nous cotoyâmes Pola en Istrie, et atteignîmes, après un trajet de huit jours, le point du golfe de Venise, où les marins font à la tour de Saint-Marc leur premier salut ; bientôt nous la vîmes de plus près.

Après avoir été adroitement conduits à travers les lagunes par notre habile pilote, nous arrivâmes dans le port Malomaco, et nous y restâmes jusqu'au jour suivant, où l'on vint nous prendre pour nous conduire au vieux lazareth, afin d'y subir notre quarantaine. Par une faveur particulière, elle ne se prolongea pas au-delà de dix-huit jours.

De ma fenêtre au lazareth, Venise se développait à mes regards, ainsi que la belle île de Saint-Lazaro, qui, avec ses bâtimens

d'une teinte rose, ses beaux jardins et son couvent d'Arméniens, forme sur les lagunes le plus riant tableau. C'est là que j'ai écrit une partie de ces lettres, je les termine ici en demandant quelque bienveillance pour leur auteur.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

APPENDICE

Note A.

Description du Temple de Jupiter à Olympie.
(Extrait du *Voyage du jeune Anacharsis.*)

« Le temple de Jupiter fut construit, dans le siècle dernier, des dépouilles enlevées par les Eléens à quelques peuples qui s'étaient révoltés contre eux ; il est d'ordre dorique, entouré de colonnes et construit d'une pierre tirée des carrières voisines, mais aussi éclatante et aussi dure, quoique plus légère, que le marbre de Paros. Il a de hauteur soixante-huit pieds, de longueur deux cent trente, de largeur quatre-vingt-quinze (1).

Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice. Deux sculpteurs non moins habiles enrichirent par de savantes compositions les frontons de ces deux façades. Dans l'un de ces frontons on voit, au milieu d'un grand nombre de figures, Œnomaüs et Pélops, prêts à se disputer, en présence de Jupiter, le prix de la course ;

(1) Hauteur, environ 64 de nos pieds; longueur, 217; largeur, 90.

dans l'autre, le combat des Centaures et des Lapithes. La porte d'entrée est de bronze, ainsi que la porte du côté opposé. On a gravé sur l'une et sur l'autre une partie des travaux d'Hercule. Des pièces de marbre, taillées en forme de tuiles, couvrent le toit : au sommet de chaque fronton s'élève une victoire en bronze doré; à chaque angle, un grand vase de même métal et également doré.

Le temple est divisé par des colonnes en trois nefs ou portiques. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété et la reconnaissance ont consacrées au Dieu ; mais loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue et sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'œuvre de Phidias et de la sculpture fait au premier aspect une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or et en ivoire, et, quoiqu'assise, elle s'élève presqu'au plafond du temple. De la main droite, elle tient une victoire également d'or et d'ivoire; de la gauche, un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux et surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, et sur-tout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, ainsi que sur des colonnes intermédiaires de même hauteur. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles concourent à l'embellir ; il est tout brillant d'or, d'ivoire,

d'ébène et de pierres précieuses, partout décoré de peintures et de bas-reliefs.

Quatre de ces bas-reliefs sont appliqués sur la face antérieure de chacun des pieds de devant; le plus haut représente quatre Victoires dans l'attitude de danseuses; le second, des Sphinx qui enlèvent les enfans des Thébains; le troisième, Apollon et Diane perçant de leurs traits les enfans de Niobé; le dernier, enfin, deux autres Victoires.

Phidias profita des moindres espaces pour multiplier les ornemens. Sur les quatre traverses qui lient les pieds du trône, je comptai trente-sept figures; les unes représentant des lutteurs, les autres le combat d'Hercule contre les Amazones. Au-dessus de la tête de Jupiter, dans la partie supérieure du trône, on voit d'un côté les trois Grâces qu'il eut d'Eurymone, et les trois Saisons, qu'il eut de Thémis. On distingue quantité d'autres bas-reliefs, tant sur le marche-pied que sur la base de l'estrade qui soutient cette masse énorme; la plupart exécutés en or et représentant les divinités de l'Olympe. Aux pieds de Jupiter on lit cette inscription: *Je suis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès.* Outre son nom, l'artiste, pour éterniser la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ses amis, appelé Pantarcès, grava son nom sur un des doigts de Jupiter.

On ne peut approcher du trône autant qu'on le désirerait. A une certaine distance on est arrêté par

une balustrade qui règne tout autour et qui est ornée de peintures excellentes, de la main de Panénus, élève et parent de Phidias. C'est le même qui, conjointement avec Colotès, autre disciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage surprenant. On dit qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avait couvert, consulta le goût du public et se réforma lui-même, d'après l'avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties; mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paraît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant les artistes ne représentaient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif. Phidias fut le premier qui atteignît, pour ainsi dire, la majesté divine, et sût ajouter un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avaient adoré. Dans quelles sources avait-il donc puisé ces hautes idées? Des poëtes diraient qu'il était monté dans le ciel, ou que le Dieu était descendu sur la terre; mais il répondit d'une manière plus simple et plus noble à ceux qui lui faisaient la même question, il cita les vers d'Homère, où ce poëte dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe.

Ces vers, en réveillant dans l'âme de Phidias l'idée du vrai beau, de ce beau qui n'est aperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie; et quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'Être suprême.

Les Eléens connaissent le prix du monument qu'ils possèdent; ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias; ils ont répandu leurs bienfaits sur les descendans de ce grand artiste, et les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat. Comme le temple et l'enceinte sacrée sont dans un terrain marécageux, un des moyens qu'on emploie pour défendre l'ivoire contre l'humidité, c'est de verser fréquemment de l'huile au pied du trône, sur une partie du pavé destiné à la recevoir. »

Note B.

Tableau rapide des succès obtenus par les Grecs en 1822.

Les Grecs, abandonnés de l'Europe entière, tandis que leurs ennemis sont ouvertement secondés par une des premières puissances du monde chrétien, ont néanmoins obtenu des succès décisifs depuis quelques mois. Sur terre et sur mer ils ont de puis-

santes armées, et aujourd'hui, loin de se borner à la défensive, ils recherchent partout les Osmanlis avec acharnement et les combattent presque toujours avec succès.

La plupart des forteresses de la Morée sont au pouvoir des Hellènes ; chaque jour voit leurs murailles se décorer du signe vénéré de la croix. Navarins vient d'ouvrir ses portes au général allemand Normann ; Corinthe, Epidaure, Athènes même, ont enfin reconquis leur liberté : c'est en vain qu'une nombreuse garnison turque, approvisionnée par des Anglais en turban et naguères ravitaillée par la flotte ottomane, cherche encore à défendre Patras ; le vaillant Kolokotroni l'attaque avec vigueur, et bientôt elle implorera sa clémence.

La marine des Hellènes surpasse toutes les espérances ; déjà deux fois elle a forcé la flotte turque à fuir devant elle, et chaque fois des prises immenses ont été les trophées qui attestent sa bravoure. Déjà les communications entre Constantinople et l'Egypte deviennent difficiles à cause des croisières établies par les Hellènes, et bientôt les approvisionnemens que la capitale de l'empire ottoman tire de l'Egypte et des autres îles de l'Archipel tomberont tous entre leurs mains.

En Epire et en Albanie, où le fameux Ali-Pacha a cessé de dominer, Churschil Pacha, cerné par de nombreuses bandes d'Albanais, de Souliotes et d'Epirotes, n'ose quitter son camp et marcher vers la

Morée, selon les ordres qu'il a reçus du Grand Seigneur.

En Thessalie et en Macédoine, où combattent et triomphent le vaillant Odyssé, le sage Contoyanne, le fougueux Diamenti, Basdekis, Anastase, Saphike, etc., l'insurrection fait chaque jour de nouveaux progrès; Salonique, bloquée par les vaisseaux d'Hydra, voit les Hellènes se rapprocher chaque jour de ses murailles, et elle n'attend, pour ouvrir ses portes, que l'arrivée d'Ypsilanti, qui accourt de la Morée avec un corps d'armée bien équipé, bien discipliné et aguerri par une année de glorieux combats.

La ville de Corinthe vient d'être déclarée, par une loi, la résidence du gouvernement provisoire. Le congrès national, qui avait commencé ses travaux à la fin de l'automne dernier, s'était d'abord réuni à Argos; mais pressé par le besoin d'avoir des communications plus actives avec tous les points de la Grèce, et particulièrement avec l'Archipel, il transporta, au commencement de janvier, son siége à Epidaure, située sur le golfe Salonique.

C'est dans cette ville qu'il promulgua, le 12 janvier, la constitution provisoire de la Grèce (1). On remarque dans cette loi organique, entre autres dispositions, deux articles portant qu'une responsabilité des plus graves pèse sur tout négociateur qui nouerait une négociation qui pourrait porter la moindre atteinte à l'indépendance politique de la

(1) *Voyez* ci-après, note D, cette constitution provisoire.

nation. Si le conseil exécutif entamait une pareille négociation, il est, par ce seul fait, déchu de plein droit.

Athènes sera le centre de la république Hellénique et la résidence de son gouvernement.

Le gouvernement provisoire a signalé son installation par les proclamations suivantes :

Acte d'indépendance de la nation grecque et de son installation provisoire.

La nation grecque prend le ciel et la terre à témoin que, malgré le joug affreux des Ottomans, qui la menaçait de son dépérissement, elle existe encore. Pressée par les mesures aussi iniques que destructives, que ces tyrans féroces, après avoir violé leurs capitulations ainsi que tout esprit d'équité, rendaient de plus en plus oppressives, et qui ne tendaient à rien moins qu'à l'anéantissement entier du peuple soumis, elle s'est trouvée dans la nécessité absolue de recourir aux armes pour mettre à l'abri sa propre conservation. Après avoir repoussé la violence par le seul courage de ses enfans, elle déclare aujourd'hui devant Dieu et devant les hommes, par l'organe de ses représentans légitimes réunis, devant ce congrès national convoqué par le peuple, son *indépendance politique*.

Descendans d'une nation distinguée par ses lumières et par la douce civilisation, vivant à une

époque où cette même civilisation répand avec une profusion vivifiante ses bienfaits sur les autres peuples de l'Europe, et ayant sans cesse sous les yeux le spectacle du bonheur dont ces peuples jouissent sous l'égide protectrice de la loi, les Grecs pouvaient-ils rester plus long-temps dans cet état aussi affreux qu'ignominieux, et voir avec apathie ce bonheur qu'ils sentaient que la nature a réservé à tous les hommes également? Des motifs si puissans et si justes ne pouvaient sans doute que presser le moment du réveil, où la nation, pleine de ses souvenirs et de son indignation, devait réunir ses forces pour revendiquer ses droits et venger la patrie d'une tyrannie dont rien n'égalait l'horreur.

Telles sont les causes de la guerre que nous avons été forcés d'entreprendre contre les Turcs. Loin d'être fondée sur des motifs de démagogie ou de rébellion, loin d'avoir pour motifs les intérêts particuliers de quelques individus, cette guerre est une guerre nationale et sacrée; elle n'a pour but que la restauration de la nation et sa réintégration dans les droits de propriété, d'honneur et de vie, droits qui sont le partage des peuples policés, nos voisins, mais qui étaient arrachés aux Grecs par une puissance spoliatrice.

Des clameurs publiques, peu dignes d'hommes nés libres et élevés au sein de l'Europe chrétienne et civilisée, dirigées contre notre cause, sont parvenues jusqu'à nous. Mais, quoi! les Grecs seuls, de

tous les européens, devaient-ils être exclus comme indignes de ces droits que Dieu a établis pour tous les hommes ? Ou bien, étaient-ils condamnés par leur nature à un esclavage éternel qui perpétuât chez eux la spoliation, les violations et les massacres ? Enfin la force brutale de quelques hordes barbares qui, sans être jamais provoquées, vinrent, précédées du carnage et suivies de l'esprit de destruction, s'établir au milieu de nous, pouvait-elle jamais être légalisée par le droit des gens de l'Europe ?

Les Grecs, sans l'avoir jamais reconnue, n'ont pas cessé de la repousser par les armes, toutes les fois qu'une espérance ou des circonstances favorables se sont présentées.

Partant de ces principes et sûrs de nos droits, nous ne voulons, nous ne réclamons que notre rétablissement dans l'association européenne, où notre religion, nos mœurs et notre position nous appellent à nous réunir à la grande famille des chrétiens, et à reprendre parmi les nations le rang qu'une force usurpatrice nous a ravi injustement.

C'est dans cette intention, aussi pure que sincère, que nous avons entrepris cette guerre, ou plutôt que nous avons concentré les guerres partielles que la tyrannie mulsumane a fait éclater sur nos diverses provinces et sur nos îles, et nous marchons d'un commun accord à notre délivrance, avec la ferme résolution de l'obtenir ou d'ensevelir enfin à jamais nos malheurs sous une grande ruine, digne de notre

origine, qui, dans ces malheurs, ne fait que peser davantage sur nos cœurs.

Dix mois se sont déjà écoulés depuis que nous avons commencé la carrière de notre guerre nationale. Le Tout-Puissant ne nous a pas refusé sa faveur; quoique peu préparés à cette lutte inégale, nos armes ont été couronnées du succès. Cependant sur plus d'un point elles ont aussi rencontré une résistance sérieuse. Occupés sans relâche à aplanir les difficultés survenues, nous avons été forcés de différer l'accomplissement de notre organisation politique, qui devait constater devant le monde l'indépendance de la nation. Certes, avant d'assurer notre existence physique, nous ne pouvions, nous ne devions pas même entreprendre celle de l'état politique. Telles furent les causes de ce retard involontaire, et qui nous ont empêché de prévenir quelques désordres qui ont pu avoir lieu.

Enfin, ces difficultés étant levées en grande partie, nous nous sommes appliqués avec ardeur à compléter notre ouvrage politique. Pressés par les localités physiques et morales, à la force desquelles rien ne saurait résister, nous avons d'abord établi les gouvernemens locaux, tels que ceux d'Etolie, de Livadie, du Péloponèse, des îles, etc. Cependant, comme les fonctions de ces gouvernemens n'embrassaient que l'administration intérieure des lieux respectifs, les provinces et les îles ont député des représentans chargés de la formation d'un gou-

vernement provisoire, mais suprême, à la souveraineté duquel ces juntes locales devaient être soumises. Ces députés, réunis dans ce congrès national, après de longues et mûres délibérations, établissent aujourd'hui ce gouvernement, et le proclament, à la face de la nation, seul gouvernement légitime de la Grèce, tant parce qu'il est fondé sur la justice et les lois de Dieu et de la nature, que parce qu'il repose sur la volonté et le choix de la nation. Ce gouvernement est composé du conseil exécutif et du sénat législatif. Le pouvoir judiciaire en est indépendant.

Les députés, en finissant, déclarent au panellénion (toute la nation grecque) que leur tâche étant accomplie, le congrès se dissout aujourd'hui. Le devoir du peuple est désormais d'obéir aux lois et de respecter les exécuteurs de ces lois. Grecs, vous avez voulu secouer le joug qui pesait sur vous, et vos tyrans disparaissent tous les jours du milieu de vous. Mais il n'y a que la concorde et l'obéissance au gouvernement qui peuvent consolider votre indépendance. Daigne le Dieu des lumières éclairer de sa sagesse les gouvernans et les gouvernés, afin qu'ils connaissent leurs véritables intérêts et qu'ils coopèrent, d'un commun accord, à la prospérité de la patrie !

Donné à Epidaure, le 15 (27) janvier, l'an 1822, du premier de l'indépendance.

Signé ALEXANDRE MAVROCODARTO,
Président du Congrès.

(Suivent les signatures de soixante-sept membres du congrès.)

Le conseil exécutif, en entrant en fonctions, adressa à la nation la déclaration suivante :

« Le congrès national auquel vous avez confié l'organisation politique de la nation, vient de déposer en nos mains le pouvoir exécutif. En l'acceptant, nous prenons l'engagement solennel de n'épargner aucun des efforts qui nous seraient possibles pour répondre à la confiance dont il nous a honorés.

» La tâche que nous nous imposons, comme une des plus importantes, est de diriger en partie nos premiers soins vers l'exécution des lois, et particulièrement celles qui concernent la sûreté, l'honneur et la propriété des habitans de la Grèce. En vous soumettant à ces lois, vous vous rendrez dignes de l'indépendance pour laquelle vous avez pris les armes, et en faveur de laquelle, après un grand nombre de sacrifices que vous avez faits, et qui vous ont coûté si cher, vous êtes encore prêts à faire tous ceux que les circonstances pourraient nécessiter.

» Le conseil exécutif reconnaît pour son premier devoir d'aimer et de protéger tous les citoyens comme ses enfans. Il exige d'eux, par une juste réciprocité, le respect et l'attachement dus au gouvernement suprême, et l'obéissance aux autorités établies.

» Le conseil a nommé pour ministres des hommes

capables de conduire et d'exécuter les projets qu'il va arrêter pour le bien général. Ces ministres, que le gouvernement a choisis pour ses organes, sont animés du zèle le plus ardent, et mettront en usage tous les moyens qui pourront rendre ce gouvernement plus cher à la nation.

Donné à Epidaure, le 16 (28) janvier 1822, et le premier de l'indépendance.

ALEXANDRE MAVROCODARTO, *président.*
THÉODORE NÉGRIS, *premier secrétaire.* »

Note C.

(Inexactement indiquée par la lettre B, page 101.)

Du Caractère des Grecs, et de l'intérêt que quelques puissances européennes ont à ce qu'ils forment une nation libre et indépendante.

Les Grecs ont de grands traits, pleins de noblesse; il n'est point d'endroit public où l'on ne puisse, en examinant les diverses figures, saisir les traits épars dont les artistes grecs ont formé la tête d'Apollon et celle des plus célèbres statues....

Ce climat peut produire encore des actes de patriotisme et des vertus capables de surprendre les nations les plus civilisées de l'Europe. Disons-le hardiment, il existe encore dans la Grèce quelques hommes capables de rappeler la mémoire de leurs ancêtres. C'est chez les peuples habitans des mon-

tagnes que se conserve encore l'esprit de liberté qui anima les anciens Grecs; il respire encore chez ces peuples, sous l'abri de ces rochers, qui repoussent loin d'eux les vices et les tyrans. Dans tous les siècles et dans tous les pays, les montagnes sont, ainsi qu'on l'a observé plus d'une fois, l'asile de la liberté: ce sont les remparts et les forteresses que la nature a construites contre les oppresseurs du genre humain, qu'elle a d'ailleurs si bien servis. Là se formèrent ces guerriers vainqueurs de l'Italie sous Pyrrhus, et redoutables pour Rome elle-même du temps de sa vraie puissance, c'est-à-dire de ses vertus et de ses mœurs, avant qu'elle fût corrompue par ses succès et affaiblie par sa grandeur; c'est là que cette même Rome, enfin soumise à des maîtres, allait chercher ces soldats qui, sous le nom de légion d'Illyrie, faisaient la force de ses armées, et qui disposèrent plus d'une fois de l'empire: enfin, c'est contre ces rochers que vint se briser la puissance ottomane, à l'époque où elle était la plus formidable; c'est là qu'au quinzième siècle, ce grand Scanderberg, ce héros de la chrétienté, vainqueur d'Amurat et de Mahomet II, renouvela, avec un petit nombre de guerriers, les prodiges opérés dix-huit siècles auparavant dans les campagnes de l'Attique et de la Béotie. Et tel est constamment le génie belliqueux de ces peuples, que, cherchant partout la guerre, on les trouve jusques dans notre histoire, et que sous le nom d'Albanais on les voit souvent,

pendant le seizième siècle, tant en France qu'en Italie, participer à la gloire et au malheur de nos armes.....

S'il n'est pas de leur destinée de redevenir libres, il l'est au moins d'adorer toujours le nom de liberté; ils ne sont pas animés, sans doute, par ce sentiment éclairé des droits de l'homme, né de l'estime de soi-même et du respect dû à la nature humaine, sentiment sublime qui attache une vertu au besoin de la liberté, une horreur innée de l'oppression, nourrie et fortifiée par la haine qu'inspirent les vexations du pacha : voilà la passion qui domine dans leurs cœurs et qui est inséparable de leur existence; mais, tout aveugle qu'elle est, ne pourrait-elle pas devenir un puissant mobile ? Quels effets ne pourrait-elle pas produire chez un peuple où il existe encore des êtres doués de l'activité la plus soutenue, de la pénétration la plus prompte et de la plus vive énergie ?

Que de germes de talens étouffés et perdus! et s'ils étaient recueillis et cultivés, quels fruits n'en faudrait-il pas attendre? Je sais que pour ceux dont l'esprit timide ne rencontre partout que des obstacles, et dont l'imagination lente ne conçut jamais de ressources, ce qui n'est que difficile devient impossible et chimérique. On m'objectera la dégradation et la mobilité des Grecs, dont je conviens moi-même; mais qui ne voit que cette dégradation tient à des causes qui ne sauraient être invincibles, et

dont je propose précisément la destruction ! Qui ne voit que cette mobilité qu'on leur a reprochée dans tous les temps, et qui toutefois ne les a pas empêchés de jouer un si grand rôle dans l'univers, ne pourrait les empêcher de se montrer encore avec éclat, puisqu'ils ont conservé ces qualités précieuses, sources des grands talens, quand elles sont cultivées, et cette vigueur, source des grandes vertus quand elle trouve l'occasion de se déployer ? Voudrait-on, pour combattre l'espérance que je conserve de voir encore les Grecs reparaître avec honneur sur la scène du monde, voudrait-on nier cette influence si reconnue de nos jours, que le gouvernement, des principes nouveaux, des réformes utiles, exercent sur les nations, quelquefois même en peu d'années? Oublierait-on l'empire plus grand encore que la politique exerce sur les événemens? vérités incontestables, et dont il serait facile de multiplier les preuves.

Les Grecs, placés sous un ciel favorable, dans le plus heureux des climats, environnés des lumières et des connaissances de l'Europe, qui peuvent si facilement retourner vers eux ; les Grecs, même dégénérés, ne pourraient-ils exécuter contre les Turcs, dégénérés comme eux, ce que les habitans des lagunes de la mer Adriatique, faibles et en petit nombre, ont pu exécuter contre des essaims de barbares, alors si formidables, au moins par leur multitude et leur impétueuse férocité ? Quoi ! il serait

impossible de réunir les Grecs de la Morée sous les lois d'une association sagement conçue, de les soumettre à une administration provisoire, en attendant une législation mieux combinée; de leur faire sentir la nécessité d'un concours unanime, et de les faire marcher tous ensemble vers la liberté, cet objet éternel de tous leurs vœux? Cette obéissance aux chefs et aux commandans, que, dans nos gouvernemens, l'intérêt de la discipline obtient si aisément du soldat, ne pourrait s'obtenir des Grecs, placés entre l'alternative de reconquérir leur liberté chérie ou de retomber au pouvoir d'un despote irrité? Plus on y réfléchit, et moins ce projet paraît impraticable: l'exécution même en deviendrait facile, s'il était appuyé par les grandes puissances qui trouveraient un intérêt véritable à protéger cette révolution.

Sans avoir la prétention de surprendre des secrets réservés à ceux qui veillent à l'administration des empires, il est au moins permis de craindre, dans cette partie du monde, une révolution dont les suites détruiraient cet équilibre qu'une politique éclairée cherche à établir, si on laissait agir librement les puissances en état de le troubler. Quel moyen plus heureux et plus sûr pour conjurer cet orage, pour maintenir cette égalité dans les forces, qui peut seule enfanter la paix, que l'existence d'un nouvel état au sein de la Grèce, dont le sol bienfaisant, fécondé par des mains libres, donnerait à-la-fois à ses habi-

tans et des besoins et les moyens de les satisfaire ?

Dans cette colonie commune à plusieurs peuples, tous intéressés à sa conservation, se rencontreraient et se réuniraient, pour s'échanger, les productions diverses de vingt climats différens, également enrichis par ces heureuses transmutations. Les provinces méridionales de la Russie, en obtenant de nouveaux débouchés, doubleraient leur culture et leur population, qui en est la suite nécessaire ; leurs productions abondantes et variées, en suivant le cours des grands fleuves qui les arrosent, descendraient dans la mer Noire, et passant dans le Bosphore, que la faiblesse ottomane n'oserait jamais fermer, viendraient se répandre dans toute la Méditerranée, tandis que le commerce de la mer Caspienne, ressentant les heureux effets de cette nouvelle activité, porterait jusques dans Ispahan et dans Delli ces fourrures précieuses, richesses des climats glacés du pôle.

Qui peut avoir intérêt de s'opposer à ce système ? ce ne sera pas l'empereur : il trouve, comme la Russie, dans ce nouvel ordre de choses, un accroissement de commerce et de navigation, qui, fertilisant les marais de la Hongrie et toute la Transylvanie, prépare des issues aux productions de ses provinces, et par la Save et le Danube fait passer leurs denrées du golfe Adriatique jusqu'à la mer Noire et dans la Méditerranée.

La France oublierait-elle que, maîtresse de la Méditerranée, elle tirera plus facilement par cette voie toutes les productions du Nord, et ces bois de

construction, et ces mâts qui, abattus dans les forêts de la Pologne, et traînés avec tant de peine vers les rivages de la Baltique, viennent à si grands frais remplir nos chantiers; heureux quand ils ne tombent pas entre les mains de nos ennemis, maîtres de la Manche, et trop souvent des mers du Nord? Quels avantages la France n'aurait-elle pas, pour déterminer en sa faveur la balance de ce nouveau commerce! Combien de nouveaux débouchés pour les produits de ses manufactures, puisque les échanges se feraient dans une mer où elle est sûre de conserver la prépondérance, où elle jouirait des établissemens déjà tout formés qu'elle a dans le Levant.

Note D.

Constitution provisoire des Grecs, promulguée par le Congrès national.

CHAPITRE PREMIER. — *De la Religion.*

ART. 1er. La religion de l'Etat est la religion orthodoxe de l'église d'Orient (grecque).

Cependant toutes les religions sont tolérées, et leurs cérémonies sont librement exercées.

CHAPITRE II. — *Droit public des Grecs.*

2. Tous les indigènes de la Grèce, professant la religion chrétienne, sont Grecs et jouissent de tous les droits politiques.

3. Les Grecs sont égaux devant la loi, sans distinction de rang ni de dignité.

4. Tout étranger établi ou habitant momentanément la Grèce, y jouit des mêmes droits civils que les Grecs.

5. Une loi sur la naturalisation sera prochainement publiée par le gouvernement.

6. Tous les Grecs peuvent être appelés à tous les emplois. Le mérite seul détermine la préférence.

7. La propriété, l'honneur et la sûreté de chaque citoyen sont placés sous la sauve-garde de la loi.

8. Les contributions aux charges de l'État sont réparties dans la proportion de la fortune de chacun. Aucun impôt ne peut être exigé qu'en vertu d'une loi.

Chapitre III. — *Forme du Gouvernement.*

9. Le gouvernement est composé de deux corps : Le sénat législatif et le conseil exécutif.

10. Les deux corps concourent à la formation des lois. Le conseil peut refuser sa sanction aux lois adoptées par le sénat, de même que celui-ci peut rejeter les projets de loi proposés par le conseil.

11. Le sénat législatif est composé des députés élus par les diverses provinces.

12. Le nombre des députés au sénat sera déterminé par la loi des élections.

13. La loi des élections, qui sera publiée par le

gouvernement, contiendra les deux dispositions suivantes :

1°. Les représentans doivent être Grecs ;

2°. Ils doivent avoir trente ans accomplis.

14. Les députés de toutes les provinces et îles libres de la Grèce sont admis dès que leurs pouvoirs sont reconnus valables par le sénat.

15. Chaque année le sénat nomme son président et son vice-président à la majorité des voix.

16. Il nomme de la même manière et pour le même temps un premier et un second secrétaires, et des sous-secrétaires.

17. Le sénat est renouvelé chaque année.

18. Le conseil exécutif est composé de cinq membres, choisis hors du sein du sénat législatif, et d'après les règles établies par la loi spéciale concernant la formation de ce conseil.

19. Chaque année, le conseil nomme son président et son vice-président à la majorité des voix.

20. Il nomme huit ministres, savoir : l'archi-chancelier d'Etat, chargé des relations extérieures ; les ministres de l'intérieur, des finances, de la justice, de la guerre, de la marine, des cultes et de la police.

21. Il nomme aussi à tous les emplois du gouvernement.

22. Les fonctions du conseil ne durent qu'un an.

Chapitre IV. — *Du Sénat législatif.*

Section première. — *Pouvoir législatif du Sénat.*

23. Attendu l'urgence et l'importance des besoins de l'Etat, le sénat législatif doit continuer cette année ses travaux sans interruption.

24. Le président fixe l'ouverture des séances et en détermine la durée.

25. Il peut convoquer, en cas de besoin, le sénat à des séances extraordinaires.

26. En cas d'absence du président, le vice-président en remplit les fonctions.

27. Les deux tiers des membres suffisent pour constituer le sénat.

28. Les résolutions du sénat sont prises à la majorité des voix.

29. En cas de partage, la voix du président détermine la majorité.

30. Tous les actes du sénat sont signés par le président et contre-signés par le premier secrétaire.

31. Le président transmet les résolutions du sénat au conseil, et les soumet à son approbation.

32. Si le conseil refuse sa sanction ou propose des amendemens, le projet est renvoyé au sénat, avec les motifs de son refus ou les amendemens proposés, pour y être de nouveau discuté. Après ce nouvel examen, le projet est encore porté au conseil, qui l'adopte ou le rejette définitivement.

33. Le sénat reçoit et examine toutes les pétitions qui lui sont adressées, quel qu'en soit l'objet.

34. Tous les trois mois, le sénat forme dans son sein autant de comités qu'il y a de ministères.

35. Sur la désignation du président, chacun de ces comités est attaché à une branche du service public, et prépare les projets de loi qui sont relatifs à cette branche.

36. Tout membre du sénat peut proposer un projet de loi écrit, que le président renvoie à l'examen du comité compétent.

37. Le sénat reçoit les projets de loi que le conseil exécutif lui envoie, et les approuve, les modifie ou les rejette.

38. Toute déclaration de guerre et tout traité de paix seront soumis à l'approbation du sénat; et, en général, tous traités que le conseil exécutif ferait avec une puissance étrangère, sur quelque matière que ce soit, ne seront obligatoires qu'autant qu'ils seront approuvés par le sénat.

Les trêves et les armistices de peu de jours ne sont pas comprises dans cette disposition.

39. Au commencement de chaque année, le conseil soumet à l'approbation du sénat l'état approximatif des dépenses de l'année et des moyens de les couvrir; à la fin de chaque année, il présente aussi à l'approbation du sénat le compte exact des recettes et des dépenses.

Cependant, les circonstances rendant impossible

la présentation d'un état approximatif pour cette première année, le sénat fournira aux besoins de la guerre et des autres dépenses publiques, sauf l'approbation du compte exact qui lui sera soumis à la fin de l'année, conformément à la seconde disposition de cet article.

40. Le sénat approuve ou rejette les propositions d'avancement dans les grades militaires, faites par le conseil.

41. Il approuve ou rejette aussi les propositions faites par le conseil pour récompenser les grands services civils ou militaires.

42. Le sénat réglera le nouveau système monétaire, et le conseil fera battre les monnaies au nom de la nation.

43. Il est expressément défendu au sénat d'approuver aucun traité qui pourrait porter atteinte à l'indépendance politique de la nation; et s'il venait à sa connaissance que le conseil se fût engagé dans quelque négociation criminelle de cette nature, il devra mettre le président en accusation, et, en cas de culpabilité reconnue, le déchoir de ses fonctions.

44. Les journalistes ont le droit d'entrée dans toutes les séances du sénat, excepté les comités secrets, qui pourront avoir lieu toutes les fois que cinq membres le demanderont.

SECTION II. — *Des Secrétaires du Sénat.*

45. Le premier secrétaire du sénat est chargé de la rédaction de tous les actes de ce corps, et en tient un recueil exact.

46. Il reçoit du président les résolutions du sénat et les transmet au conseil.

47. En cas d'absence du premier secrétaire, le second secrétaire le remplace.

SECTION III. — *Pouvoir judiciaire du Sénat.*

48. Si un ou plusieurs des membres du sénat étaient accusés d'un délit politique, une commission de sept membres, nommée à cet effet par le sénat, prendra connaissance de cette accusation, et en fera un rapport par écrit. Si la commission juge l'accusation admissible, le sénat s'emparera de l'affaire. Si l'accusé est condamné à la majorité des deux tiers des voix, il sera déclaré déchu de sa dignité et renvoyé devant le tribunal suprême de la Grèce, pour y être jugé comme simple citoyen.

49. Aucun sénateur ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné pour un délit ou pour un crime.

50. Lorsqu'un membre du conseil exécutif sera accusé d'un délit ou d'un crime politique, le sénat nommera dans son sein une commission composée de neuf membres, qui fera un rapport conformément à l'article 48. Si la commission est d'avis d'admettre l'accusation, et si le sénat qui, dans ce

cas, reste saisi de l'affaire, condamne l'accusé à la majorité des quatre cinquièmes des voix, le président déclarera le condamné déchu de sa dignité, et le renverra devant le tribunal suprême de la Grèce, qui le jugera comme il est dit à l'article 48.

51. Lorsqu'un ou plusieurs ministres seront accusés d'un crime ou délit politique, ils seront jugés dans les formes et de la manière prescrites par l'article 48.

Chapitre V. — *Du Conseil exécutif.*

52. Le conseil exécutif, pris en corps, est inviolable.

53. Si le corps entier du conseil exécutif venait à se rendre coupable d'un crime ou d'un délit politique, le président serait jugé et puni conformément à l'article 43; et, après la nomination d'un nouveau président, les autres membres seraient séparément poursuivis, jugés et punis, conformément à ce qui est établi dans l'art. 50.

54. Le conseil fait exécuter les lois par les ministres.

55. Il sanctionne ou rejette les projets de loi adoptés par le sénat législatif.

56. Il propose des projets de loi au sénat, qui les discute. Les ministres ont le droit d'assister à cette discussion, et le ministre aux attributions duquel est relatif le projet discuté doit toujours y être présent.

57. Tous les actes et décrets du conseil sont signés par le président, contre-signés par le premier secrétaire, et scellés du sceau de l'état.

58. Le conseil dispose des forces de terre et de mer.

59. Il pourra publier les instructions qu'il juge convenables, et faire appliquer les lois qui concernent l'ordre public.

60. Il pourra aussi prendre les mesures nécessaires à la tranquillité publique dans toutes les matières de police, pourvu qu'il en instruise le sénat.

61. Il pourra, avec le consentement du sénat, faire des emprunts, tant dans l'intérieur que hors de l'Etat, et donner en garantie des fonds du domaine public.

62. Il pourra également, avec le consentement du sénat, aliéner une partie desdits fonds du domaine public.

63. Il nomme les ministres et en fixe les attributions.

64. Les ministres sont responsables de tous les actes de leur département; par conséquent, ils ne doivent exécuter aucun acte ni décret contraire aux droits et aux devoirs proclamés par le présent acte.

65. Le conseil nomme tous les employés du gouvernement auprès des puissances étrangères.

66. Il doit instruire le sénat de ses relations avec les Etats étrangers, et de l'état intérieur de la Grèce.

67. Il a le droit de changer les ministres et tout employé dont il a la nomination.

68. En cas d'urgence, il convoque le sénat en session extraordinaire.

69. Lorsqu'il aura été commis un crime de haute trahison, le conseil pourra prendre les mesures extraordinaires qu'il jugera nécessaires, quel que soit le rang des personnes accusées.

70. Le conseil pourra encore, dans ce même cas, faire, si les circonstances l'exigent, des promotions et des nominations provisoires dans les grades militaires, lesquelles seront soumises à l'approbation du sénat, lorsque la tranquillité sera rétablie.

71. Dans ce cas, le conseil présentera au sénat, dans le délai de deux jours, un rapport exact et par écrit des motifs qui l'ont mis dans la nécessité de prendre des mesures extraordinaires.

72. Comme il dispose des forces de terre et de mer, le conseil peut, en temps de guerre, prendre encore des mesures extraordinaires pour se procurer des logemens, des vivres, des habillemens, des munitions et tout ce qui est nécessaire aux armemens de terre et de mer.

73. Il présentera au sénat un projet de loi sur les décorations à donner, en récompense des services rendus à la patrie.

74. Le conseil exécutif est chargé d'entretenir les relations avec les puissances étrangères, et peut entreprendre et suivre toute espèce de négociation ;

mais les déclarations de guerre et les traités de paix ou autres doivent être soumis à l'approbation du sénat.

75. Cependant il peut faire toutes conventions de trèves de courte durée, conformément à l'article 38 du sénat, sauf la communication qu'il en doit au sénat.

76. Au commencement de chaque année, il présentera au sénat un état approximatif, et à la fin de chaque année un compte exact et détaillé des revenus et des dépenses de l'année courante. Ces deux comptes sont dressés par le ministre des finances, et accompagnés de toutes les pièces justificatives.

Néanmoins, pour cette année, les comptes seront faits comme il est dit à l'article 39.

77. Les résolutions du conseil sont prises à la majorité des voix.

78. Dans aucun cas et sous aucun prétexte, le conseil ne pourra entrer dans aucune négociation ni conclure aucun traité capable de porter atteinte à l'indépendance politique de la nation. Au cas d'un pareil crime le président du conseil est poursuivi, déchu et puni, comme il est dit à l'article 53.

79. Le conseil proposera un projet de loi sur l'uniforme des troupes de terre et de mer.

80. Il présentera encore un projet de loi pour régler la solde des troupes de terre et de mer, et pour fixer les appointemens de tous les employés du gouvernement.

SECTION II. — *Mode de poursuite contre les membres du conseil.*

81. Dès que l'accusation d'un délit politique, portée contre un membre du conseil, a été admise par le sénat, l'accusé est déchu de ses fonctions; l'instruction et le jugement sont poursuivis d'après les dispositions de l'article 50.

82. Aucun des membres du conseil ne peut être arrêté qu'en vertu d'une condamnation; en cas de destitution ou d'absence d'un conseiller, si les voix sont partagées dans une délibération, la voix du président détermine la majorité.

83. L'accusation contre un ou plusieurs ministres admise par le sénat, entraîne leur destitution, et l'instruction de leur procès sera poursuivie conformément à l'article 51.

84. En cas de crime de haute-trahison, le conseil pourra former, dans le lieu où siégera le gouvernement, une commission centrale et extraordinaire, chargée de connaître de ces crimes, jusqu'à la formation du tribunal suprême de la Grèce.

CHAPITRE VI. — *Du Pouvoir judiciaire.*

85. Le pouvoir judiciaire est indépendant des pouvoirs législatif et exécutif.

86. Il est composé de onze membres élus par le gouvernement, et qui choisissent leur président.

87. Une loi sur l'organisation des tribunaux sera prochainement publiée.

88. Cette loi fixera l'étendue de leur ressort et les formes générales de procédure qu'ils doivent suivre dans l'instruction des procès.

89. Cette loi sera basée sur les cinq dispositions suivantes :

1°. Un tribunal suprême sera formé et établi dans la ville où siégera le gouvernement. Ce tribunal connaîtra sans appel des crimes de haute-trahison et des attentats contre la sûreté de l'Etat.

2°. Des tribunaux généraux seront établis dans tous les chefs-lieux des gouvernemens locaux. On pourra appeler de ces tribunaux au tribunal suprême.

3°. Il sera établi un tribunal inférieur dans chaque arrondissement. On pourra appeler de leurs jugemens au tribunal général du chef-lieu. Les tribunaux inférieurs ne peuvent point connaître des délits politiques.

4°. Il sera établi dans chaque commune ou village un juge de paix qui connaîtra de toute affaire n'excédant pas la somme de cent piastres, et de tous les différends de famille.

5°. Les juges de paix peuvent être accusés devant les tribunaux d'arrondissement, ceux d'arrondissement devant le tribunal du chef-lieu, et ceux du chef-lieu devant le tribunal suprême.

90. Le conseil exécutif est chargé de former une

commission qui sera composée d'hommes recommandables tant par leurs lumières que par leurs vertus. Cette commission sera chargée de la rédaction des lois qui formeront les Codes civil, criminel, commercial; etc. Ces lois seront soumises aux discussions et à l'approbation du sénat et du conseil.

91. En attendant la publication de ces lois, les jugemens seront rendus d'après les lois de nos ancêtres, promulguées par les empereurs grecs de Byzance, et d'après les lois publiées par le gouvernement actuel.

Quant aux affaires commerciales, le Code de Commerce français aura force de loi en Grèce.

92. La torture est abolie.

La confiscation est également abolie pour tous les citoyens.

93. Après l'organisation entière du corps judiciaire, aucun citoyen ne peut être arrêté sans l'ordre spécial du tribunal compétent, excepté en cas de flagrant délit.

CHAPITRE VII. — *Articles supplémentaires.*

94. Les gouvernemens locaux établis avant la convocation du congrès national sont soumis à l'autorité du gouvernement suprême.

95. Corinthe est déclarée le siége du gouvernement provisoire. En cas d'un changement exigé par des

circonstances particulières, ce changement est arrêté par le sénat et le conseil.

96. Le sceau de l'Etat porte pour signe distinctif Minerve, ornée des symboles de la sagesse.

97. Les couleurs nationales, tant pour les drapeaux de terre que pour les pavillons de mer, sont le blanc et le bleu.

98. L'arrangement des couleurs dans la formation des drapeaux et du pavillon sera déterminé par le conseil.

99. Le gouvernement doit prendre toutes les mesures pour donner des soins paternels aux veuves et aux orphelins des hommes morts pour la patrie.

100. Il doit aussi des honneurs et des récompenses à toutes les actions éclatantes et à tous les services marquans rendus à la patrie.

101. A la fin de la guerre, il devra encore accorder des récompenses à ceux qui auront contribué à la régénération de la Grèce par des sacrifices pécuniaires, et accorder des gratifications à ceux que des efforts généreux pour ce noble objet auront plongés dans l'infortune.

102. La présente loi organique sera imprimée et distribuée dans toute l'étendue de la Grèce. L'original sera déposé aux archives du sénat législatif.

Donné à Epidaure, le 1er (13) janvier 1822, et l'an 1er de l'indépendance.

Signé Alexandre Mavrocordato, *président du congrès. Membres du congrès :* Néophyte,

archevêque de Talantion ; Dosithéus, évêque de Liza et d'Agraphe ; Théodore Négris, Anthime Gazès, Archimandrite, Grégorias Constantas, Jean Logothète, Lampros, fils de Nacos ; Dionysius Pétrace, Spysidon Patousas, Georges Psyllas, Georges Aenian, Georges Héliopule, Anastase Lidorice, Jean Conlis, Solere Douros, Constantin Saponas, Diosos Mausolas, Jean Scandalide, Andreas Anargyre, Georges Bocure, Christodule Couzis, Scyllize Couzis, Nicolas Lazarès, Anagnoste Monarchide, Manuel Casiote, Zacharias Panagliotade, Photius Boupore, Zoès, fils de Panos ; Jean Colète, Photos Carapane, Alexis Zimpilane, Spyridon Curcymèle, Jean Placotas, Germenos, archevêque métropolitain de Patras; Pierre Mavromichate, Sotère Charalampe, Panouse Notaras, Athanase Canacare, Anagnoste Jamiopule, Andréas Zaïme, Jannoule Caramane, Jean Diamantopule, Polychione Zanetis, Jean Orlande, Bazile Bouture, Manuel Tompaze, Anagoste Œconome, Photius Vulgare, Jean Mexis, Gicas Botase, Alexandre Axiote, Lampros, fils d'Alexandre, Georges Apostole, Charalampe Georges, Constas Tasica, Christophe Cyrgaris, Adam Ducas, Jean Bizule.

Note E.

Précis de l'Histoire des îles Ioniennes pendant le protectorat de l'Angleterre, et Analyse de leur constitution.

En 1813, la Grande Bretagne envoya des troupes, sur la demande des habitans, pour les aider à expulser les Français et à rétablir l'ancien gouvernement. Les habitans reçurent les troupes anglaises à bras ouverts, et elles prirent possession, presque sans coup férir, de Zante, Céphalonie, Cérigo et Ithaque. Le drapeau de la république des Sept Iles flotta de nouveau sur les forteresses, l'ambassadeur anglais à la Porte l'annonça au gouvernement turc, et fit prendre le pavillon républicain à tous les bâtimens des îles, qui appartenaient alors à Constantinople. Si la république ne fut pas de suite rendue à tous ses droits, c'est parce que Corfou, capitale et siége du gouvernement, dont la position et les forteresses étaient très-importantes, se trouvait encore occupée par les Français, et ce ne fut que lors de l'entrée des alliés à Paris, en 1814, que la Grande Bretagne prit possession de Corfou, au nom de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse et d'elle-même.

Les Ioniens, comptant sur les promesses de l'Angleterre, se flattaient qu'ils recouvreraient leur

ancienne indépendance, et le premier acte du sénat de Corfou, composé de représentans de chaque île, élus quand elles formaient une république dissoute par Bonaparte, fut d'adresser un mémoire à l'empereur Alexandre, dans lequel il lui faisait part de ses espérances. Ce mémoire, qui porte la date du 21 mai 1814, allait être présenté officiellement au congrès de Vienne, quand le général Campbell arriva à Corfou, en qualité de commissaire des puissances alliées, et déclara que le gouvernement anglais ne reconnaissait pas l'existence d'une nation ionienne indépendante. Les Ioniens, qui se rappelaient l'engagement pris par l'empereur Alexandre, en déclarant la guerre à la France en 1812, *de rendre aux îles leur indépendance, dont les hasards de la guerre les avaient privés*, et les proclamations des commandans anglais en prenant possession des îles, *de hisser le pavillon de la république, et non pas le pavillon anglais; ce qui indiquait aux habitans qu'il ne s'agissait pas d'une conquête, mais seulement d'expulser les Français* (papiers présentés à la chambre des communes le 8 avril 1816, instructions de lord Collingwood et proclamation du commandant anglais); les Ioniens, disons-nous, furent fort étonnés de la déclaration du général Campbell.

Cette dure proclamation, en prenant possession de Corfou, contraste singulièrement avec celle du

général français Donzelot, lors de son départ des îles.

Bien que les Français fussent maîtres absolus des îles Ioniennes par droit de conquête, ils avaient néanmoins respecté les lois, les institutions et les droits nationaux; et quoique le général Campbell n'occupât Corfou que provisoirement, il s'arrogea non-seulement le pouvoir militaire, mais aussi le pouvoir civil, et ne reconnut de loi que sa volonté. Il traita le peuple avec une sévérité qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant. Il abolit l'université et l'académie, et toutes les presses d'imprimerie, excepté une seule dont il s'empara, ainsi que de la poste et de la police; n'employant que des étrangers qu'il avait sous ses ordres en Sicile.

Le traité signé à Paris le 5 novembre assignait aux îles Ioniennes une place honorable dans la grande famille européenne, et mettait leur liberté et leur indépendance sous la protection de la Grande Bretagne.

Nous passons sous silence les intrigues employées avant l'arrivée du général Maitland, pour rendre nulles les intentions des alliés. On croyait que la conduite du général Campbell n'était pas approuvée par le gouvernement; mais le général Maitland dissipa cette illusion au moyen d'une proclamation du 13 février 1816, qui annonçait que la conduite de son prédécesseur avait reçu l'approbation britan-

nique. Il semblerait qu'en tenant ce langage, le général Maitland eût eu le projet de se rendre populaire aux dépens de son gouvernement, en popuvant qu'il ne dépendait que de lui de suivre le système de son prédécesseur, sans aucun danger; car quelque temps après, d'autres proclamations désapprouvèrent quelques-uns des actes les plus importans de l'administration du général Campbell, abolirent le monopole des grains, comme inutile et odieux, annulèrent ses sentences, et disgracièrent d'une manière déshonorante le trésorier anglais, qui avait agi sous ses ordres. Enfin, ce qui est à peine croyable, le général Maitland nomma une commission pour recevoir les plaintes des personnes qui pouvaient attaquer la conduite du général Campbell, qui avait reçu, disait-il, un mois auparavant, l'approbation de S. M.

Avant son arrivée, le général Maitland s'était formé une idée tout-à-fait erronée du caractère des habitans; il les croyait semblables à ceux qu'il avait gouvernés à Malte et dans les Indes occidentales, où il pouvait tout faire, non-seulement sans opposition, mais même sans craindre que sa conduite fût connue en Europe. Il fut bien trompé, il trouva des hommes instruits, versés dans les affaires de leur pays, dont plusieurs avaient des parens au service des cours étrangères, et qui, ayant des consuls étrangers parmi eux, faisaient connaître, par leur

intermédiaire, sa conduite à l'Europe, avant qu'on en eût connaissance en Angleterre.

Il vit bientôt qu'il serait plus difficile qu'il ne l'avait pensé d'abord, de s'écarter de l'esprit du traité de Paris et de dépouiller un peuple de son indépendance, en lui imposant une constitution qui lui conservait à lui-même tout le pouvoir. Il vit qu'il ne pourrait pas réussir tant que le sénat ionien existerait comme corps. Il était composé de trois députés de Corfou, trois de Zante, trois de Céphalonie, et un de Sainte-Maure; il était présidé par le prince Commuto. Il avait existé sous la république; les Français l'avaient conservé, et les Anglais l'avaient trouvé existant à leur arrivée. Le général Maitland lui déclara qu'il ne le reconnaîtrait pas comme représentant les Sept-Iles, mais comme représentant seulement Corfou.

Les sénateurs rappelèrent le traité de Paris, qui stipulait, dans l'article 4, que, jusqu'à ce qu'une charte constitutionnelle fût préparée et ratifiée, les formes du gouvernement resteraient en vigueur dans les différentes îles. Afin de se rendre maître de ce corps, il voulut y avoir un homme dévoué; et malgré l'engagement formel qu'il avait pris, lors de son arrivée, de ne faire aucun changement dans le gouvernement de chacune des îles, il nomma président du sénat Emmanuel Théotoki, qui lui était dévoué et qui ne jouissait d'aucune considération,

grand ennemi des Anglais sous le gouvernement des Français, et ennemi de toutes les nations sous le gouvernement anglais.

Immédiatement après avoir pris place au sénat, il renouvela la proposition du général Maitland; le sénat résista, alors le nouveau président suspendit les séances et renvoya l'affaire au général Maitland: les sénateurs adressèrent un mémoire au général, pour rappeler le traité de Paris; le mémoire fut renvoyé avec une déclaration qui portait que le général ne pouvait recevoir de communications que par l'intermédiaire du président; qu'au reste, le gouvernement anglais déciderait l'affaire dont il s'agissait. Deux jours après cette déclaration, il dégrada quatre des sénateurs de la manière la plus déshonorante, en annonçant que c'était en vertu des ordres de S. M. L'indignation fut extrême.

Le président, pour mériter davantage la confiance de son protecteur, chercha à engager le peuple à signer une délégation au lord haut-commissaire, qui l'autoriserait à rédiger une charte constitutionnelle; et un juge de paix du district de Leschima ayant refusé sa signature, fut, sous divers prétextes, destitué par le général Maitland. Ayant ainsi renvoyé le seul corps qui pouvait contrarier ses vues, il fit tout ce qu'il voulut, et, après s'être attaché un certain nombre de créatures dans les différentes îles, il partit pour l'Angleterre, en vertu, comme il le dit lui-même, de la permission qu'il avait reçue

de S. M. . afin de recevoir les instructions du roi pour la rédaction de la charte constitutionnelle.

Après une expérience d'une année, pendant laquelle le général Maitland avait fait usage de tous les moyens imaginables pour parvenir à son but, il aurait dû être convaincu que si les habitans des Sept-Iles avaient pu faire leur constitution eux-mêmes, comme le traité de Paris les y autorisait, ils en auraient créé une digne d'eux et auraient établi un gouvernement libre et indépendant. L'ancienne constitution qui devait, d'après le traité de Paris, servir de base à la nouvelle, en donne la preuve; mais quelque convenable qu'elle eût été pour les intérêts généraux, il paraît qu'elle ne s'accordait pas avec les vues de sir Thomas Maitland, parce qu'elle aurait affaibli son influence personnelle. En conséquence, il sollicita et obtint la permission de se rendre à Londres, sans doute dans le dessein de faire au gouvernement, sur l'état des îles et le caractère des habitans, des représentations qui pussent justifier ses mesures.

A son retour, il annonça que le comte Bathurst lui avait donné carte blanche, et qu'il avait l'intention de préparer et de présenter la constitution qui lui paraîtrait convenir aux îles. (Proclamation du 19 novembre.) Le 7 janvier, il nomma pour ses conseillers dix individus qui ne jouissaient d'aucune considération, en excluant tous les hommes vertueux et éclairés, qui étaient entourés de l'estime

publique ; Theotocki fut nommé président de ce conseil. Les choix qui venaient d'être faits suffirent pour convaincre tout le monde que le général Maitland obtiendrait la constitution qu'il voudrait.

Le 14 février 1816, le peuple vit tout-à-coup fermer les portes de la ville, mettre la garnison sous les armes, diriger l'artillerie vers les habitans, ranger les bâtimens de guerre en ordre de combat, employer la police à faire des visites domiciliaires, renfermer dans les forteresses les personnes du premier rang et saisir leurs papiers. On fit courir le bruit qu'on avait découvert un complot contre le général et la garnison. Le général Maitland nomma une commission composée d'officiers anglais et de ses conseillers, pour faire une enquête et condamner les coupables, en se réservant le droit de désigner la sentence. Après les recherches les plus minutieuses, cette commission déclara que ce complot n'était qu'une noire calomnie (*nera calminia*). L'accusateur, qui était un des agens du gouvernement, et son complice, intendant de son secrétaire, furent déclarés coupables et condamnés à mort. Le général Maitland approuva la sentence ; mais déclarant qu'il se faisait scrupule d'envoyer devant son créateur un criminel si jeune, quoiqu'infâme, la conscience chargée d'une masse si énorme de crimes non encore expiés, il commua la sentence du premier en un an d'emprisonnement au secret, et huit ans de travaux forcés, où Sa Majesté le jugerait à propos,

et celle du second en un an d'emprisonnement au secret.

Un mois ou deux après, il profita de l'anniversaire de la naissance de Sa Majesté pour mitiger encore ces sentences. Un fait fort singulier, c'est que des officiers de l'état-major du général Maitland avaient parlé à Malte de cette conspiration de Corfou deux mois avant que cette scène eût lieu. Les habitans aperçurent facilement le but de cette tragi-comédie, ils y virent le projet de forcer le peuple par la terreur à se soumettre aux mesures exigées.

A la même époque, et sous de tels auspices, sir Thomas Maitland assembla son conseil et lui présenta son projet de constitution. Il convoqua les corps électoraux et nomma des officiers militaires pour les présider; on leur présenta une double liste de personnes parmi lesquelles ils devaient choisir, et il justifia le choix de ceux qu'il présentait, en disant qu'ils devaient sanctionner la constitution pratique que le gouverneur croyait convenable à la population, et qu'il n'avait pas choisi les citoyens les plus distingués par leurs talens ou leur influence, mais les plus modérés; enfin il ordonna qu'on n'eût égard qu'aux votes affirmatifs; de sorte que quelques personnes rejetées par une majorité de votes négatifs furent déclarées législateurs. D'ailleurs, les candidats nommés par le général Maitland devaient nécessairement être élus, puisque les électeurs n'a-

vaient pas le droit d'en présenter ; c'étaient les amis et les créatures de ses secrétaires, de ses officiers ou de ses conseillers.

L'un de ceux élus de cette manière avait été geolier jusqu'alors ; il disait lui-même qu'il était incapable de remplir sa nouvelle dignité, parce qu'il ne savait ni lire ni écrire ; mais il avait le mérite d'être beau-père de sir Frédérick Mankey, secrétaire particulier du général Maitland. Vingt-neuf législateurs ayant été ainsi nommés, on les joignit aux dix membres du conseil désignés par le général lui-même, et on en forma le Corps législatif, qui fut présidé par Theotocki. Cette assemblée fut convoquée le 23 avril ; personne ne put émettre son opinion. Un individu se leva pour parler ; on lui imposa silence. Enfin, en trois séances tenues dans le palais du général, lui-même toujours présent, entouré de son état-major, avec une garde d'honneur à la porte, les membres furent obligés de souscrire à la constitution, de prêter serment de n'en faire connaître aucune partie jusqu'au moment où elle aurait reçu la sanction royale, et de déférer au général le droit de nommer la députation qui devait aller à Londres demander la ratification du roi.

Cette députation était composée de deux membres de son conseil et du frère du président Theotocki, qui, connaissant en Angleterre des personnes de distinction, eut l'imprudence de leur annoncer qu'elles auraient bientôt le plaisir de le voir ; il

ajouta quelques réflexions sur l'état des choses. Cela suffit pour qu'il fût dénoncé par son propre frère au général, et le jour même où il devait mettre à la voile, il reçut l'avis qu'il ne pouvait partir. Une autre personne également nommée Theotocki, mais non pas son parent, fut nommée à sa place.

Cette députation fut accompagnée par le colonel Hankey et un autre officier de l'état-major [illegible] qui la surveillèrent de si près, qu'aucun des membres qui la composaient n'osa présenter les lettres de recommandation qu'ils portaient à quelques Anglais. Le 11 juillet, les députés présentèrent leur constitution à S. A. R. le prince-régent : elle reçut du trône la sanction royale, S. M. déclarant que, comme il paraissait que cette charte avait été adoptée, après une mûre délibération, par une assemblée convoquée *ad hoc*, et qu'elle avait l'assentiment unanime de cette assemblée, elle ne pouvait faire aucune difficulté de lui donner la sanction royale.

Il paraît, d'après ceci, que la sanction n'aurait pas été donnée, si l'on eût connu l'état réel des choses. Qu'on examine cette constitution, et qu'on dise si tous les articles n'en sont pas contraires au traité de Paris, et si l'Angleterre n'a pas violé les traités avec les alliés. Par ces traités il était stipulé, dans l'article 1er, que les îles formeraient un seul état libre et indépendant, sous la dénomination d'Etats-Unis des îles Ioniennes, et sous la protection exclusive de la Grande-Bretagne; que les ha-

bitans administreraient leurs affaires intérieures; qu'une assemblée législative serait convoquée pour rédiger une constitution, sur les bases de la constitution alors existante, et que le roi d'Angleterre serait prié de l'approuver.

Le roi devait aussi nommer un lord haut-commissaire pour régulariser les formes de convocation du Corps-Législatif. L'article 3 déclare que, jusqu'à la [illegible]ption et l'approbation de la constitution par le [illegible] les formes d'administration existantes dans chaque [illegible]e resteront en vigueur. L'article 4 veut que, pour assurer aux états ioniens les avantages résultans de cette protection, la puissance protectrice entretienne des garnisons, déclare les ports sous sa juridiction immédiate, et qu'elle fasse une convention particulière avec les états ioniens pour régler le nombre des troupes qui doivent former les garnisons, fixer leur paie, leur entretien, les défenses des forteresses, et déterminer les relations entre le gouvernement anglais et les états ioniens.

D'après l'article 5, les îles devaient avoir un pavillon de commerce que le traité déclare et reconnaît pavillon d'un état libre et indépendant. Telle était la nature du traité signé par tous les souverains. Si l'on pouvait élever des objections contre certains articles, il n'appartenait pas à l'Angleterre de les réformer.

Sir Thomas Maitland avait déclaré, dans sa proclamation du 19 novembre, qu'il avait le projet de

se conformer aux intentions des alliés, manifestées dans le traité; que le gouvernement n'avait nullement le dessein de faire aucun changement dans l'ordre des choses établi dans les îles; et, cependant, malgré ces déclarations, il faut observer que la liberté et l'indépendance d'un pays placé sous la protection exclusive d'un autre pays doivent être problématiques, et il ajoute, comme son opinion personnelle, que l'ancienne constitution, qui doit servir de base à la nouvelle, est défectueuse dans toutes ses parties, parce qu'elle est tellement compliquée, qu'on ne peut raisonnablement en attendre aucun succès; que d'abord elle lui avait paru contenir quelqu'apparence de liberté et d'indépendance, mais qu'il n'en pouvait résulter que confusion et désordre; que s'il se trouvait des personnes qui pensassent différemment, toute discussion avec elles était superflue; enfin que, quoique tout le monde eût le droit d'interpréter le traité à sa manière, il ne souffrirait pas qu'on lui donnât une interprétation non admise par lui.

En conséquence de ce raisonnement, sir Thomas Maitland fit une constitution qui mit entre ses mains un pouvoir illimité, un pouvoir qu'il exerce sans responsabilité, soit envers le peuple ionien, soit envers son propre gouvernement. Il désigne les fonctionnaires qui doivent être choisis; aucun acte n'est valide qu'autant qu'il l'a sanctionné, de lui seul dépendent les établissemens de santé et de police

qu'il crée à volonté et qu'il a détachés du gouvernement ionien. Lui seul règle l'administration des finances, et sa volonté suffit pour augmenter les impôts. Il n'est tenu de justifier aucun de ses actes et il est à l'abri de toute responsabilité, puisqu'il n'y a rien dans la constitution qui lui soit applicable sous ce rapport. Si les personnes qu'il propose aux électeurs pour le Corps-législatif ne plaisent pas, les électeurs ne peuvent demander une autre liste : les appointemens accordés aux législateurs sont hors de proportion avec leurs fortunes, et n'ont pour but que de les rendre instrumens dociles de sa volonté.

Les électeurs, regardant les élections comme une comédie, ont refusé de se réunir de nouveau pour élire d'autres membres à la place de ceux qui ont été portés à d'autres fonctions. On ne fait rien dans le gouvernement que ce qu'ordonne le général ; les affaires de détail sont négligées, les lois absurdes qu'il a faites ont bouleversé toutes les propriétés de l'île. Le sénat ne prend point connaissance de son système financier; il faut qu'il se contente d'examiner si les calculs sont arithmétiquement corrects; mais il lui est défendu d'entrer dans les détails. Il paraît certain que le revenu augmente, mais seulement parce qu'on augmente les impôts sur tous les produits de l'agriculture et de l'industrie.

Cette industrie et le commerce diminuent, parce que la propriété n'est pas garantie ; personne ne peut se croire en sûreté sous un gouvernement qui

a pu ordonner que, si une spéculation promet plus de quinze pour cent de profit, le receveur de la douane peut, sous prétexte que les factures sont irrégulières, et quoiqu'il n'y ait aucun réglement pour déterminer leur régularité ou leur irrégularité, s'emparer des marchandises, en allouant quinze pour cent de profit. Le commerce des grains de Corfou a été remis entièrement entre les mains du receveur de la douane, sous prétexte que les marchands ne faisaient pas le commerce avec franchise, et il en est résulté que le pain se vend trente pour cent plus cher à Corfou que sur le continent voisin, qui n'est qu'à six milles de distance, ou dans les autres îles où une pareille mesure n'a pas été adoptée.

Analyse de la constitution des îles Ioniennes.

Ces îles doivent former un état unique, libre, indépendant, sous la protection des rois de la Grande-Bretagne; le gouvernement se compose d'une assemblée législative, d'un sénat et d'un pouvoir judiciaire; les membres de l'assemblée législative sont nommés par un corps d'électeurs et pour cinq ans; le lord-commissaire, ou souverain protecteur, convoque ou proroge, en cas d'urgence, ce parlement, qui ne peut être dissous qu'en vertu d'un ordre direct du roi; les législateurs, au nombre de quarante, ont le titre de *très-nobles*; leur président prend celui d'*Excellence*; le sénat, composé

d'un président et de cinq autres membres, exerce une partie du pouvoir exécutif ; le président, élu par le roi, a le titre d'*Altesse* ; les cinq autres sénateurs sont élus par l'assemblée législative et parmi ses membres, pour cinq ans ; ces cinq magistrats auront le titre de *Prestantissime*, qui correspond à celui d'*Excellence*. Leur nomination est soumise à l'approbation du lord-commissaire, qui a, de plus, la nomination du secrétaire-général. Le sénat a dans ses attributions la proposition des projets de lois ; tout projet, délibéré à la majorité des suffrages, devient loi, si, approuvé par le lord-commissaire, il n'est pas révoqué par une ordonnance du conseil du roi. Les simples ordonnances et les réglemens d'exécution émanés du sénat, sont également soumis à l'approbation du lord-commissaire, qui a la nomination du trésorier-général. Le gouvernement militaire appartient aux troupes du roi d'Angleterre.

FIN.

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

00084882

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2015